

LA PRESSE • MONTRÉAL • MERCREDI • 9 AVRIL 2003

ÉDITION SPÉCIALE



BAGDAD TOMBE



Photo REUTERS

«Bye-bye, Saddam», disait un écriteau dans la foule qui dansait à Bagdad, ce matin, en même temps qu'on décapitait une statue du dictateur. La capitale irakienne est tombée au 21^e jour de cette guerre «préventive», qui s'est faite contre l'avis de l'ONU. Pour marquer l'événement qui fera l'histoire, pour vous permettre d'y voir plus clair, La Presse vous offre cette édition spéciale.

LA CHUTE DE



Photo AP

La statue de Saddam Hussein est malmenée par une bande d'Irakiens furieux, après la chute de la capitale, aujourd'hui.

Après des jours de peur, les rues grouillent d'activité

d'après le New York Times

DES RÉSIDANTS de Bagdad ont envahi les rues aujourd'hui, percevant que le régime de Saddam Hussein s'écroulait et célébrant l'arrivée des forces américaines.

Des hordes d'hommes se sont mises à fourmiller, pillant, trompant, dansant et déchirant des affiches de Saddam Hussein. Les bureaux du parti Baas ont été vandalisés.

Des tirs occasionnels ont continué de retentir, mais la résistance irakienne s'est rapidement dissipée. Les dirigeants militaires américains hésitaient à dire que la guerre était finie, prévenant que d'autres combats pouvaient éclater, à l'intérieur comme à l'extérieur de Bagdad.

Mais les rues grouillaient d'activité, après des jours de peur.

En soirée, les militaires américains ont vidé les prisons et libéré les prisonniers.

Dans le quartier portant le nom de Saddam City, densément peuplé de chiïtes, des groupes d'hommes criaient et agitaient les bras, jubilant. Certains agitaient des drapeaux de fortune.

Un homme qui se tenait devant un grand portrait de Saddam Hussein s'est mis à lui frapper le visage de son soulier. « Cet homme a tué deux millions des nôtres », criait-il sous l'approbation générale.

Un colonel américain a dit qu'il ne restait plus un seul secteur de la ville sous contrôle du gouvernement irakien, après une autre nuit de bombardements et de combats intensifs. Quelques explosions se sont produites durant la journée, des avions militaires américains continuant de larguer des bombes.

Mais les responsables militaires précisaient qu'il subsistait des poches de résistance ailleurs au pays

et qu'on ne pouvait encore considérer Bagdad comme sécurisée. Au Commandement central des forces armées de Doha, au Qatar, un porte-parole militaire américain refusait de dire que la guerre était finie.

« Je pense qu'il serait prématuré de parler de la fin de cette opération, a dit le capitaine Frank Thorp. Il pourrait se produire d'autres batailles, à Bagdad et dans d'autres villes. »

Des coups d'armes à feu sporadiques se sont fait entendre en matinée, mais il ne semblait pas y avoir de signes d'une résistance organisée de forces irakiennes. « On ne vise plus des cibles militaires majeures, on s'occupe plutôt de poches de résistances localisées », a dit un autre porte-parole militaire.

Dans le secteur chiïte de Bagdad, longtemps réprimé par les forces de Saddam Hussein, l'anarchie semblait régner. Des foules se sont précipitées dans un édifice gouvernemental, sans que la police n'intervienne, pour en ressortir avec meubles, vaisselle, matelas. Un homme transportait une gigantesque urne de porcelaine. Un autre criait aux équipes de télévision étrangères : « No Saddam ». Des voitures défilaient derrière, klaxonnant.

Une partie des coups de feu entendus provenait possiblement de

commerçants tentant d'éloigner les pillers, signe d'un chaos grandissant à travers la ville.

Des reporters étrangers à Bagdad constataient que pour la première fois, leurs chaperons fournis par le gouvernement irakien ne s'étaient pas présentés. « Le ministre de l'Information a décidé de prendre congé », a ironisé un général britannique.

Des pillers se sont emparés d'un bâtiment des Nations unies, dans la partie sud-ouest de Bagdad, volant climatiseurs, automobiles et réfrigérateurs.

Des marines américains se déplaçaient de ce secteur vers le centre-ville. Des unités avaient déjà joint le nord de la ville.

Dans le nord de l'Irak, des leaders kurdes disaient avoir capturé une montagne qui servait de dernière défense de Mossoul et de ses gigantesques réserves pétrolières.

La fin du régime semblant évidente, des organismes d'aide internationale se disaient prêts à entrer en Irak dès que les conditions deviendraient sécuritaires.

À Bassora, la deuxième ville irakienne, la situation demeurait trop chaotique pour les organismes d'aide. Et on était loin de pouvoir prédire quand elles pourraient commencer leur travail à Bagdad. Le Comité international de la Croix-Rouge, qui est resté en Irak, disait que les hôpitaux de la ville débordaient de blessés civils.

« Je pense qu'il serait prématuré de parler de la fin de cette opération, a dit le capitaine Frank Thorp. Il pourrait se produire d'autres batailles, à Bagdad et dans d'autres villes. »

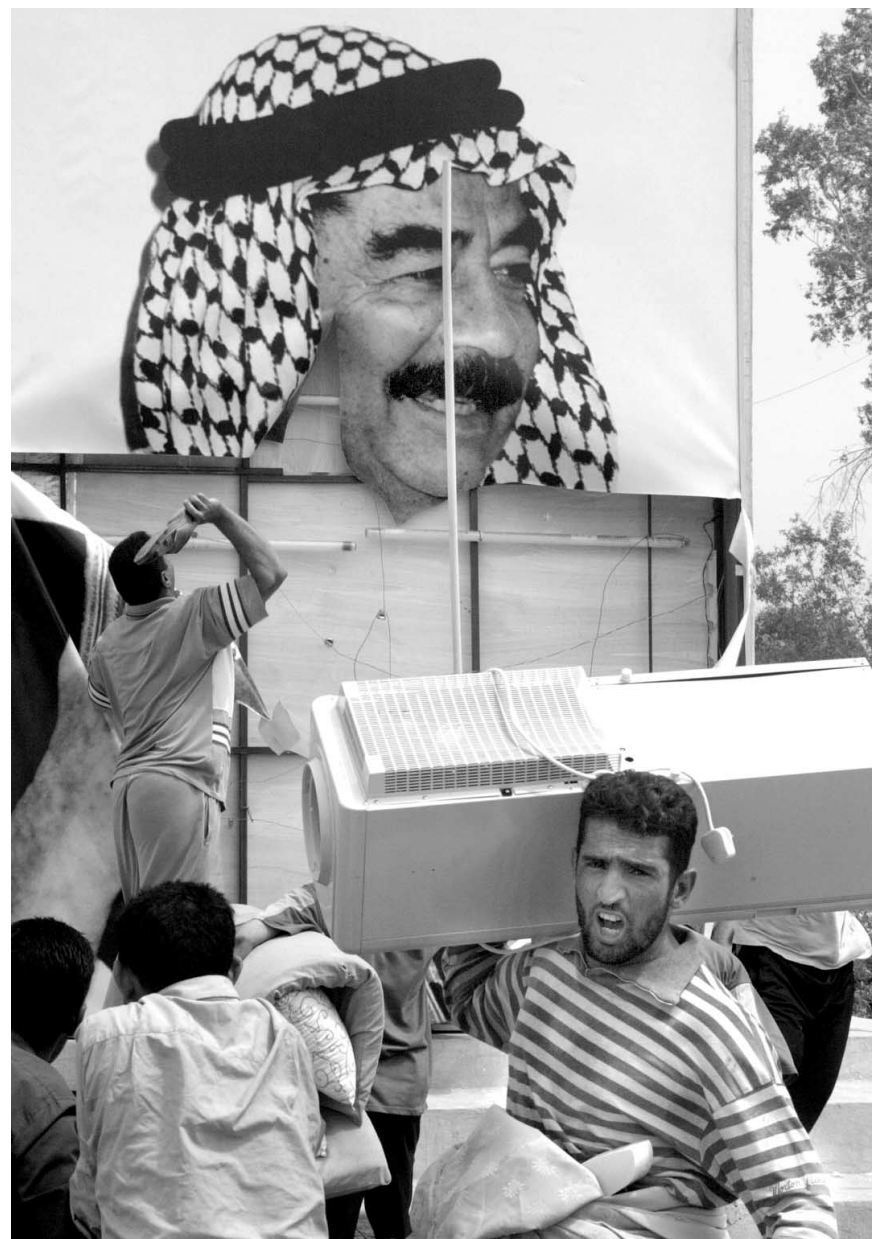


Photo AFP

Un homme qui se tenait devant un grand portrait de Saddam Hussein s'est mis à lui frapper le visage de son soulier. « Cet homme a tué deux millions des nôtres », criait-il sous l'approbation générale, alors que plusieurs autres de ses compatriotes s'adonnaient au pillage.

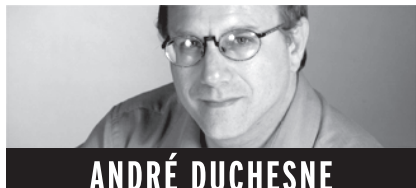
BAGDAD



Photos Reuters et AP

Après 90 minutes d'efforts et un coup main des troupes américaines qui, un moment, ont eu la curieuse idée de recouvrir drapeau américain le visage bétonné du dictateur du, les Bagdadis ont réussi à faire basculer de son socle le monument de Saddam Hussein. Aussitôt celui-ci tombé au sol, ils se sont rués dessus par centaines, martelant son corps et son visage de coups de pied, de masses et de tout ce qui leur tombait sous la main, libérant 30 ans de silence, de frustration et de colère refoulés.

Le régime s'écroule



ANDRÉ DUCHESNE

À 18 h 50 précise, heure de Bagdad, l'immense statue du dictateur irakien Saddam Hussein, érigée place Fardos dans le centre de la capitale, saluait Bagdad, sa main droite tendue vers le ciel, pour la dernière fois.

Après 90 minutes d'efforts et un coup de main des troupes américaines qui, un moment, ont eu la curieuse idée de recouvrir le visage bétonné du dictateur du drapeau américain, les Bagdadis ont réussi à faire basculer le monument de son socle. Aussitôt celui-ci tombé au sol, ils se sont rués dessus par centaines, martelant son corps et son visage de coups de pied, de masses et de tout ce qui leur tombait sous la main, libérant 30 ans de silence, de frustration et de colère refoulés.

Symbole singulier du régime maintenant déchu de Saddam Hussein, la destruction de cette statue confirmait la chute et la libération de Bagdad par les troupes américaines, trois semaines exactement après le début de l'offensive amorcée dans la nuit du 20 mars par des frappes aériennes sur des bâtiments stratégiques du régime irakien.

Aujourd'hui, à 17 h 26, un premier Bagdadi avait réussi à mettre le pied sur le socle de la statue située sur la rive orientale du Tigre, dans le centre de la capitale. Un second l'a rejoint, puis un troisième, s'appuyant chacun leur tour de peine et de misère sur le dernier barreau d'une échelle que tenaient à bout de bras des camarades.

Sous l'oeil de compatriotes, journalistes, photographes, cameramen et de soldats américains se tenant d'abord en retrait, les canons de leurs chars pointés vers le colosse, ils commençaient, trois minutes plus tard, à enrouler un câble autour du monument. Ils ont passé celui-ci d'avant en arrière de l'épaule droite du dictateur, avant de faire passer un autre bout sur son bras gauche pour ensuite nouer le tout sur le devant. Pendant ce temps, autour du square, des enfants couraient joyeusement entre les colonnes formant un demi-cercle autour de la statue. Des hommes lançaient des soubresauts et toutes sortes d'autres objets qui tourbillonnaient dans l'air en direction du visage du dictateur déchu.

Les hommes ont tiré et tiré sur le câble, sans résultat. Peu importe. À la base du socle, un colosse, vêtu d'une camisole, s'est emparé d'une masse et s'est mis avec ardeur à frapper sur la base arrondie. Le béton éclatait en petits morceaux. Épuisé, l'homme a remis sa masse à un second qui a pris le relais. Et ainsi de suite. Des soldats américains sont alors venus leur donner le coup de main qui devait faire tomber la sculpture.

Au lever du jour, les soldats des forces de la coalition venant de l'ouest et de l'est de la ville ont réussi à se rejoindre, soulevant une

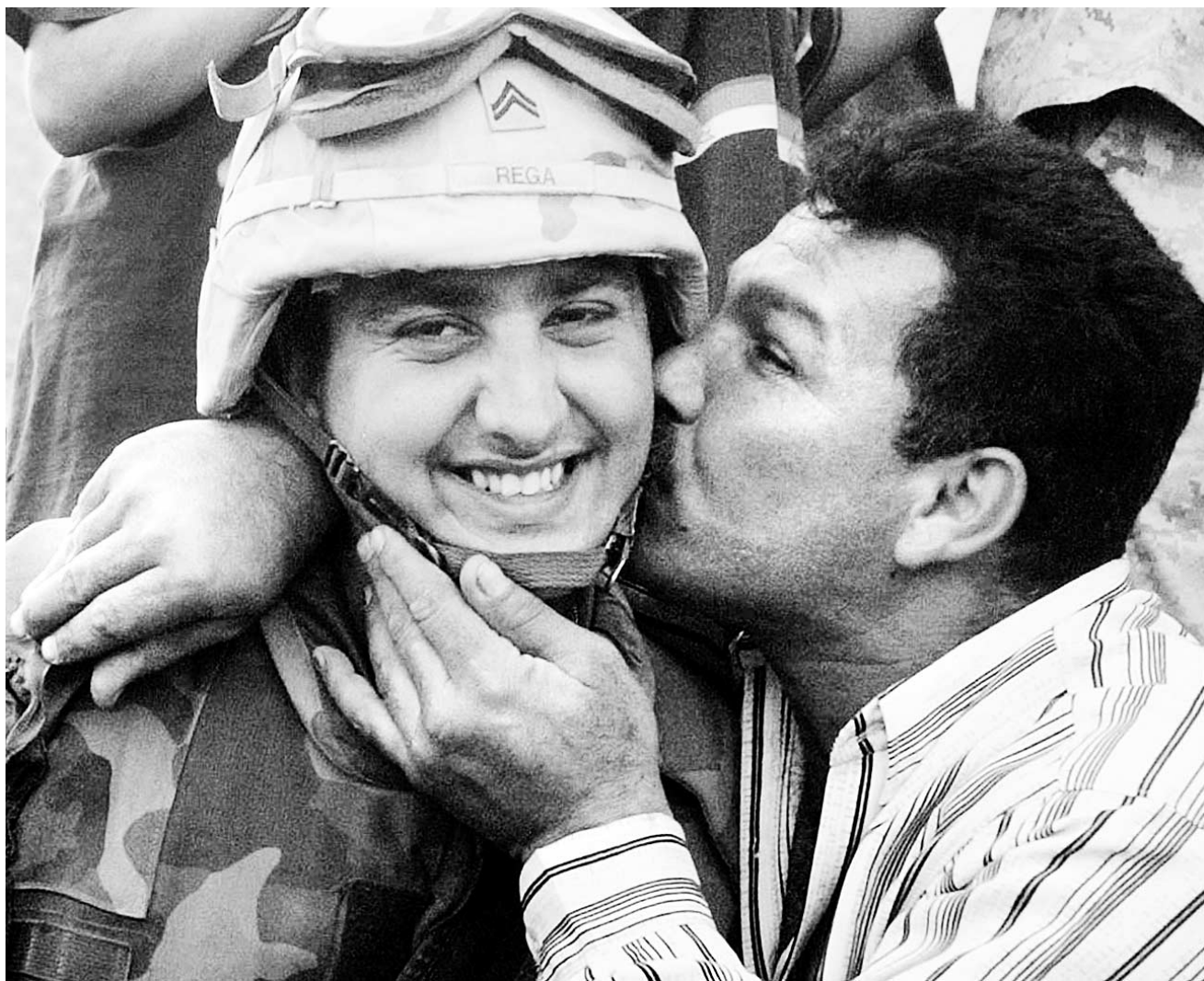


Photo AP

Un Irakien n'a pu se retenir en voyant un soldat américain venu délivrer Bagdad et l'a embrassé en guise de reconnaissance.

joie immense dans certains quartiers de la ville, notamment dans les faubourgs pauvres de Saddam City, au nord et au nord-est.

Percevant que le régime du président irakien était en train de passer à l'Histoire, sentant que bientôt, très bientôt, il ne serait plus qu'un mauvais souvenir, les Bagdadis ont afflué par milliers dans les rues de certains quartiers. Ils hurlaient, klaxonnaient à bord de leur voiture, criaient leur joie. D'autres s'emparaient d'immenses photos de Saddam Hussein et les marte-

laient de coups de souliers, crachaient dessus, les brûlaient.

Au centre-ville, chandails blancs, drapeaux blancs et photos de proches disparus sous le régime de terreur du président déchu étaient brandis à bout de bras, remplaçant les mitraillettes que les Bagdadis secouaient, canon pointé vers le ciel, il y a encore quelques jours en signe de solidarité avec leur président.

Dans les rues de Saddam City, la population chiite s'est livrée à d'hallucinantes scènes de pillage.

On investissait le moindre édifice gouvernemental, on s'emparait de tout : tables, chaises, classeurs, denrées, urnes en porcelaine. Des voitures ont été aperçues quittant les lieux en vitesse, le coffre arrière débordant d'équipements informatiques. « On a même volé des voitures militaires », racontait, éberlué, un journaliste d'une chaîne américaine.

Peu de résistance

Les soldats américains ont rencontré très peu de résistance en ar-

rivant à Saddam City et ils ont laissé faire les pillards, gardant la main sur la gâchette de leurs armes automatiques, en cas de piège ou d'une attaque surprise.

Dans d'autres quartiers de la capitale cependant, la prise de Bagdad n'a pas été aussi aisée. Ainsi, au sud de la ville, dans le secteur des ambassades et de l'université, les membres du premier bataillon du 7^e régiment des marines ont essuyé de nombreux tirs de résistants embusqués à l'intérieur d'édifices situés en retrait de la route.

Accompagnant ces soldats, le reporter Martin Savidge, de CNN, rapportait en direct les détails de la bataille alors qu'on entendait nettement le bruit de la pétarade des armes et d'explosions, le tout entrecoupé d'ordres hurlés par des officiers américains.

« Can you hear the gun fire », a-t-il hurlé à un moment alors que l'image transmise par vidéophone tanguait dangereusement. On entendait très distinctement Savidge tenter de reprendre son souffle alors que dans les studios new-yorkais de CNN, la présentatrice Paula Zahn lui disait de faire attention.

Autour du square Fardos et de l'hôtel Palestine, où sont concentrés la majorité des journalistes étrangers, l'atmosphère était plus détendue. Les troupes américaines, à pied ou à bord des chars qui roulaient lentement, sillonnaient le secteur de manière quasiment décontractée. À certains endroits, les soldats américains s'étaient mêlés aux habitants de la ville et aux journalistes, marchant et dialoguant avec eux sans manifester trop de soucis.

À CBS, un présentateur a interviewé en direct des membres des marines qui, tout sourire et arme à la main, assuraient que la prise de la capitale s'était déroulée rondement. « Cela n'a pas été trop difficile. Eh ! Je veux saluer tout le monde à la maison. Nous allons mener cette mission jusqu'au bout et ensuite rentrer », a lancé le caporal Steven Harris, 30 ans, de Austin, au Texas.

Les fidèles du régime de Saddam Hussein avaient visiblement évacué les lieux en vitesse. Le ministre de l'Information, Mohammed Saïd al-Sahhaf, qui affirmait encore la veille que l'envahisseur serait repoussé, avait disparu. Mais les proches de Saddam Hussein ont commis des actes perfides jusqu'à la dernière minute. Des Irakiens libérés par les soldats américains ont déclaré que, quelques heures plus tôt, ils étaient encore sous la torture.

Pendant ce temps, à Washington, l'administration Bush, pour qui le désir de mettre rapidement fin au régime de Saddam Hussein, avait été un moment mis en doute en raison de la résistance rencontrée, demeurait prudente dans ses commentaires. On répétait que les combats n'étaient pas terminés et qu'il y avait encore des poches de résistance à vaincre.

Mais dans les rues de Bagdad, l'assurance que le régime de Saddam Hussein s'évanouissait pour de bon se répandait rapidement. Place Fardos, la fameuse statue de Saddam Hussein, érigée l'an dernier pour souligner les 65 ans du dictateur, passait un très, très mauvais quart d'heure.

Les langues se délient contre Saddam

EZZEDINE SAID
Agence France-Presse

BAGDAD — « Dictateur », « tortionnaire », « traître ». Aujourd'hui encore, la simple mention de son nom faisait trembler les gens à Bagdad, mais les langues se sont vite déliées contre Saddam Hussein avec l'entrée aujourd'hui des troupes américaines dans le centre de la capitale irakienne.

« Nous sommes ravis de nous débarrasser de lui après des années de guerre et de privations », confie Dinkha Khossina, un chrétien assyrien venu avec des centaines d'autres Irakiens saluer, au bord d'une autoroute à l'entrée nord de Bagdad, les convois de soldats américains filant vers le centre.

Des jeunes enlèvent leur T-shirt et l'agitent devant les troupes américaines alors que d'autres crient en anglais « welcome, welcome ».

« C'est le meilleur sentiment de ma vie après 11 ans de service militaire à cause de toutes les guerres dans lesquelles Saddam nous a embarqués », dit Ayoub, préférant taire son nom de famille.

Yasser, ancien des services de sécurité, affirme avoir passé sept ans et demi en prison « pour avoir été fausement accusé de vol d'armes ».

Il a été libéré à la faveur de la dernière amnistie décrétée par le président irakien en octobre 2002, mais il ne lui a pas pardonné les années de sa vie passées derrière les barreaux. « Saddam était impitoyable avec son peuple. Il nous torturait », assure-t-il.

Dans les quartiers des ministères, dans le nord de la capitale, où des pillages à grande échelle ont suivi l'entrée des troupes américaines, un jeune homme portant des vêtements usés crie joyeusement : « Saddam n'est plus, Saddam n'est plus. »

Pour Ryad, 28 ans, Saddam Hussein, qui n'a pas donné de signe de vie depuis lundi, « est un couard qui a trahi son propre peuple ».

« Il ne nous a rien donné à part les guerres et l'embargo, renchérit Qassem, 54 ans. Avec les Américains, nous serons bien », estime-t-il.

Mohammad Wali, la quarantaine, montre à un journaliste de l'AFP un bras plus court que l'autre en raison d'une blessure reçue lors de la guerre de huit ans contre l'Iran, déclenchée en 1980, peu après l'arrivée de Saddam Hussein au pouvoir.

« J'ai aussi des éclats qui me sont restés dans les jambes », assure-t-il. Pour lui, « Saddam était le dictateur de tous les Irakiens ».

« Nous aimons (le président américain George W.) Bush, nous n'aimons pas Saddam Hussein. Nous avons faim », lâche un garçonnet en voyant arriver une voiture de journalistes étrangers.

LA CHUTE DE BAGDAD

LE FIL DES ÉVÉNEMENTS > Voici le fil des événements survenus d'heure en heure au cours de la journée d'hier. Les heures indiquées sont celles de Montréal, suivies des heures de Bagdad, entre parenthèses.

1 h 10 (9 h 10)	3 h 10 (11 h10)	4 h 15 (12 h 15)	5 h 15 (13 h 15)
Reprise des combats dans le centre de Bagdad autour du pont Al-Joumhouriya, près d'un des plus importants complexes présidentiels de la capitale irakienne, sur la rive droite du Tigre. Des échanges de tirs d'artillerie et de canons de chars d'assaut font rage pendant presque deux heures entre les Américains, qui contrôlent la partie ouest du pont, et les combattants irakiens, qui tiennent l'autre extrémité. Cette reprise matinal des combats (vers 9h, heure de Bagdad) survient après une nuit presque sans incident notable, si on fait exception des violents combats qui secouent le sud de Bagdad.	Blitz américain dans le nord-ouest de Bagdad. Les premières troupes pénètrent dans la capitale sans rencontrer de résistance bien organisée. Quelques combats de rue éclatent encore ici et là, mais selon le capitaine de l'Armée américaine Al Lockwood, la phase «d'engagements étroits» entre les forces américaines et les résistants irakiens a modifié l'allure de la bataille, et les Américains ne rencontrent plus que quelques poches de résistance significatives.	À Saddam City, principal faubourg chiite du Nord-Est de Bagdad, la population se livre à des scènes de réjouissance, mais aussi à un pillage systématique des bâtiments officiels et de certains commerces, rapportent des agences de presse occidentales et arabes. Selon des informations non confirmées, rapportées par le journal <i>Le Monde</i> , les habitants de Saddam City ont eux-mêmes chassé les fedayin de Saddam Hussein, la principale milice paramilitaire qui a combattu les forces anglo-américaines.	Dans le quartier de Harabiya, au nord de Bagdad, à seulement trois kilomètres du centre de la capitale, ce sont des foules en liesse qui accueillent les soldats et les blindés des forces américaines, scandant «Good, Good Bush», selon l'AFP. Des soldats arrivés en transport de troupes assistent à des scènes réjouissantes : des Irakiens s'emploient à déchirer un portrait géant de Saddam ou tentent de jeter par terre des statues du dictateur, dont la fin approche inexorablement, tandis que des milliers de personnes courent en tout sens, se livrant aux pillages des bureaux gouvernementaux.

Les Kurdes laissent exploser leur joie



ISABELLE HACHEY
envoyée spéciale
AU KURDISTAN IRAKIEN

SULAYMANIYA, Irak – Ils sont ceux qui, pendant trois décennies, ont le plus souffert de la dictature de Saddam Hussein. Lorsqu'ils ont appris la nouvelle de la chute de Bagdad, ils sont spontanément descendus dans les rues pour laisser exploser leur joie. Les Kurdes du nord de l'Irak savourent, enfin, la libération tant attendue.

« George Bush ! George Bush ! » scandent joyeusement une dizaine de jeunes hommes entassés dans une camionnette blanche, en agitant la bannière étoilée. Plus loin, ils sont des milliers à danser et chanter sur la grand-rue de Sulaymaniya, ville kurde du nord-est de l'Irak.

Ici, des jeunes crient leur bonheur à tue-tête en brandissant la photo de leur leader, Jalal Talabani. Là, des enfants agitent des foulards ou s'amusent avec des ballons colorés. Tout près d'eux, des peshmergas (miliciens kurdes) tirent des rafales de mitraillettes dans les airs en signe de victoire.

Parmi la jubilante foule, plusieurs portent des chapeaux de carton aux couleurs du drapeau américain, sur lesquels ont peut lire : « Well come USA » (sic). « Nous voulons remercier les Américains et les Britanniques d'avoir renversé le régime de Saddam Hussein, dit Sheilan, 22 ans, hurlant presque pour se faire entendre dans le bruit assourdissant de la foule et des klaxons. Pour nous, ils sont des anges libérateurs. »

Il n'y a qu'à voir la lueur dans les yeux de Khadel Hassan, 70 ans, pour comprendre à quel point le vieil homme édenté, au visage creusé de rides, attendait ce moment. Il lève les bras au ciel, exécute un petit pas de danse, provoquant les rires des enfants agglutinés autour de nous. « Je suis heureux, si heureux, Saddam



Des Kurdes ont célébré la chute du régime de Saddam Hussein dans les rues d'Irbil, où régnait une atmosphère de fête.

est fini, il est parti ! » En 1988, son village, Sargalu, a été aspergé de gaz chimiques par l'aviation irakienne. Dix ans plus tôt, son seul fils avait été assassiné par le régime.

« Le 9 avril est le jour de la renaissance des Kurdes », dit Kamal, un peshmerga. « Je pense que tous les bébés kurdes qui naîtront aujourd'hui seront baptisés Bush ou Blair ! » ajoute-t-il à la blague. Puis, le jeune combattant reprend d'un ton grave : « Saddam a ordonné le massacre de dizaines de milliers de Kurdes, il a rasé nos villages, il a gazé les habitants de Halabja, et il a aidé un groupe terroriste, Ansar al-Islam, à s'établir dans notre région. Enfin, notre cauchemar est fini ! »

Katia a perdu son mari et son fils

dans le bombardement chimique de Halabja, le 16 mars 1988, quand 5000 civils ont péri sous la pluie de gaz mortels déversés par le régime sur la ville rebelle du nord-est de l'Irak. « Mais aujourd'hui, je ne pleure plus. Je n'ai plus peur. Saddam est parti. Nous sommes libres », dit la vieille femme réfugiée depuis 15 ans à Sulaymaniya. « Je veux dire merci, merci mille fois au président Bush ! »

D'autre part, les alliés venaient à peine de pénétrer au coeur de la capitale désertée par le régime qu'un important convoi de peshmergas et commandos des forces spéciales américaines s'est mis en branle vers Kirkuk. La ville riche en pétrole, située à une centaine de kilomètres à l'ouest de Sulaymaniya, restait toujours contrôlée, ce matin, par l'armée irakienne.

Les stratèges américains espèrent maintenant que Kirkuk et Mossoul, une autre ville stratégique du nord de l'Irak, tombent d'elles-mêmes d'ici les prochains jours, voire les prochaines heures. Mais tous les scénarios sont encore possibles. Les troupes américaines sont presque inexistantes au nord de l'Irak, en raison du refus de la Turquie de leur donner accès à ses bases. Les autorités kurdes, quant à elles, continuent de répéter qu'elles n'envoient pas leurs 70 000 peshmergas à l'assaut des deux villes sans la permission des États-Unis.

« La situation est terrible à Kirkuk. Nous n'avions pas le droit de sortir dans la rue sous peine d'être tués », raconte Banas, une jeune femme qui a fui la ville il y a 10 jours pour se réfugier à Suleymaniya. « Mon mari et mon père sont

restés derrière. Depuis, je n'ai eu aucune nouvelle. Je m'inquiète pour eux, mais je les retrouverai bientôt, *inch Allah*. »

« À Kirkuk, les soldats occupent les édifices civils, comme les écoles, les hôpitaux et les mosquées », dit Mahmoud, un peshmerga en contact avec des informateurs kurdes à l'intérieur de la ville. Les membres de la garde républicaine, par contre, se seraient repliés vers Bagdad et Tikrit il y a plusieurs jours.

À en croire Mahmoud, les simples soldats se rendront dès le début d'une éventuelle offensive terrestre. « Nous pourrions prendre Kirkuk avec seulement 500 peshmergas, croit-il. Les soldats irakiens n'ont aucune envie de se battre pour un régime qu'ils savent désormais perdu. »

Des dizaines de milliers de Kurdes « baisent les mains et les pieds » de Bush

Agence France-Presse

KURDISTAN IRAKIEN — Près d'un millier de Kurdes à Irbil, dans le nord de l'Irak, encore traumatisés par le gavage en 1988 à Halabja par l'armée irakienne, ont donné libre cours à leur joie ce matin au moment où l'armée américaine entrait dans Bagdad.

Dès qu'ils ont vu sur les télévisions étrangères les troupes américaines progresser sur plusieurs axes dans Bagdad, théâtre de scènes de liesse et de pillage, près de 1000 Kurdes, pour la plupart des jeunes, se sont précipités dans les rues de la principale ville du Kurdistan et ont laissé éclater leur allégresse.

À pied ou en voiture, les Kurdes continuaient d'affluer vers le centre de la ville et à se rassembler devant le siège du gouvernorat, en début d'après-midi.

« Je regardais la télévision. Soudain, j'ai constaté que les forces américaines contrôlaient en grande partie la capitale irakienne et j'ai vu les Bagdadis sortir en masse exprimer leur joie. Je n'ai pas hésité. Je suis sorti spontanément », affirme Zana Sami, 19 ans. « Vous ne pouvez pas imaginer ma joie. J'ai des parents à Bagdad et à Mossoul.

Je pourrai enfin leur rendre visite », ajoute Sami.

Certains manifestants ont exprimé leur joie par des tirs en l'air, d'autres se sont contentés de mettre à fond radio ou stéréo de leur voiture, diffusant des chansons kurdes. D'autres encore brandissaient des portraits de Mustapha Barzani, le fondateur du Parti démocratique du Kurdistan.

Parmi les manifestants figuraient des habitants de Kirkuk, qui en avaient été chassés par les autorités irakiennes. Cette ville pétrolière majoritairement kurde est située à 300 km au nord de Bagdad. Elle est convoitée par les Kurdes qui veulent en faire la capitale de leur région autonome, dans l'État fédéral qu'ils préconisent, une fois Saddam Hussein renversé. La ville est aussi convoitée par la Turquie, réticente à voir les richesses pétrolières passer sous contrôle kurde.

Malgré leur joie, bon nombre de manifestants avaient toujours à l'esprit le triste souvenir de l'attaque chimique qui a fait quelque 5000 morts, le 16 mars 1988.

« Je suis très content. Le danger des armes chimiques est désormais écarté. Tous les habitants d'Irbil vivaient jusqu'à présent avec l'éventualité d'une utilisation de telles armes contre nous », a confié à l'AFP Mohamed Hussein, qui retenait difficilement sa joie.

« Saddam, notre jour est venu. Nous n'avons pas oublié Halabja », renchérissait son compagnon, Ari, 23 ans. Ari a expliqué que « Saddam et tous ses adjoints doivent être jugés pour crime de guerre ».

Mais Saad Fafar, un chrétien de 30 ans, avait un autre souci. « Depuis plusieurs jours, je n'ai pas de

nouvelles de mes parents à Bagdad. J'espère qu'ils ont été épargnés par les bombardements » de la coalition américano-britannique, disait-il, sans toutefois se départir de sa joie.

À Sulaymaniya, les Kurdes ont réservé un accueil triomphal à une dizaine de membres des unités spéciales américaines, jusqu'alors très discrets et sortis exceptionnellement de leur base à l'entrée de la ville.

« Je les ai embrassés, je les ai embrassés ! » s'exclamait les larmes aux yeux Mahmoud Kerim, 45 ans, « et j'embrasse les mains, les pieds de George W. Bush », ajoutait-il avant de distribuer les baisers à la ronde.

Les soldats américains, engagés dans les combats sur la ligne de front nord, serraient les mains et rendaient volontiers les baisers à une foule de jeunes et de vieux brandissant les portraits de M. Bush et du chef de l'Union patriotique du Kurdistan (UPK), Jalal Talabani.

« Bush, nous te baisons les mains », chantaient la foule en se bousculant pour poser les lèvres sur les mains des soldats.

Après des années passées à espé-

rer la chute du « dictateur », les Kurdes riaient et dansaient ce matin de voir à la télévision son effigie brûlée à Bagdad.

Leurs combattants continuaient à attendre leur heure sur la ligne de front devant Kirkuk, mais paraissaient ne plus devoir ronger leur frein longtemps.

En effet, les peshmergas se concentraient à Chamchamal et des renforts étaient acheminés par la route, a constaté un journaliste de l'AFP.

À Sulaymaniya cependant, chacun ne pensait qu'à la fête qui allait « durer une semaine ».

« Je suis né aujourd'hui », affirmait Ahmad Youssouf, 25 ans, entouré de jeunes de son âge brandissant les bannières de l'UPK, du Kurdistan, mais aussi le drapeau irakien. « Que Bush et Blair vivent à jamais : ils ont réalisé notre plus beau rêve », ajoutait-il.

« Nous sommes libres », clamait un manifestant derrière lui.

Mais à l'évocation de Saddam Hussein, la joie faisait place à la colère dans les regards. Dans un étonnant chorus, les jeunes réclamaient « qu'il soit dépecé, découpé en petits morceaux et transformé en kebab ».

LA CHUTE DE BAGDAD

LE FIL DES ÉVÉNEMENTS > Voici le fil des événements survenus d'heure en heure au cours de la journée d'hier. Les heures indiquées sont celles de Montréal, suivies des heures de Bagdad, entre parenthèses.

5 h 46 (13 h 46)	6 h 19 (14 h 19)	7 h 46 (15 h 46)	9 h 01 (17h01)	10 h 50 (18 h 50)
Tikrit, ville natale de Saddam Hussein où les grands dirigeants de son régime se seraient réfugiés depuis les bombardements ciblés de lundi, est violemment bombardée tandis que les forces américaines continuent leur percée dans le nord de Bagdad.	Un porte-parole du premier ministre britannique Tony Blair annonce que «les structures de commandement et de contrôle du régime irakien semblent s'être effondrées» dans la capitale irakienne, alors que les premières images télévisées montrant les scènes de foule en liesse commencent à être diffusées dans le monde. Les Britanniques estiment tout de même que sur le terrain, les combats ne sont pas terminés, et que les forces anglo-américaines rencontrent encore un peu partout dans le pays une «résistance acharnée».	La partie est de Bagdad est maintenant sous contrôle, annonce un officier de l'armée américaine, en affirmant qu'en moins de 24 heures, les tirs irakiens sont devenus très sporadiques, beaucoup moins nourris qu'ils ne l'étaient encore, la veille, et que seuls quelques tireurs embusqués posent encore problème à l'avancée américaine.	Une douzaine de chars américains Abrams prennent position sur la place Al-Ferdaous, devant l'hôtel Palestine où résident la plupart des correspondants étrangers. Cette percée des blindés américains, en provenance de la rive gauche du Tigre, dans l'est de Bagdad, n'a rencontré que très peu de résistance des combattants irakiens depuis son lancement, mardi en fin de journée (heure d'Irak).	La massive statue de Saddam Hussein érigée sur la place Al-Ferdaous, au centre de Bagdad, est finalement renversée par un blindé américain, après avoir été la cible de prédilection de centaines d'Irakiens qui la frappaient à coups de marteaux et de masse. Une fois la statue renversée, les habitants s'acharnent sur ses restes répandus sur le sol, comme pour tirer définitivement un trait sur un quart de siècle de dictature et de conflits armés meurtriers menés à la gloire de Saddam et de ses rêves impériaux.

PIERRE FOGLIA

pfoglia@lapresse.ca

Gagner la guerre, perdre la paix

Avec l'aide de la divine providence, l'Amérique ne pouvait échouer. Finalement ils avaient raison, ceux, nombreux, qui disaient que l'armée irakienne ne tiendrait pas plus le choc que le régime de Saddam. J'en étais, j'en suis toujours quand il s'agit de la divine providence. Nous étions tout aussi nombreux à prédire que les Américains seraient accueillis en libérateurs dans Saddam City et petit à petit dans tout l'Irak, c'est ce que nous montre la télé ce matin. Si ces manifestations ont quelque peu tardé ce n'était pas méfiance, c'était un reste de terreur. Échaudés plusieurs fois, les Irakiens ont attendu d'être bien certains que le régime tomberait pour célébrer.

Voilà, c'est fini, ou presque. Je réitère qu'on ne parlera plus de cette guerre l'été venu, disons l'automne venu. On n'en parlera pas plus que l'on parle de l'Afghanistan maintenant.

Une bonne chose de faite ? Pour le savoir, il faudra attendre pas mal plus longtemps que l'automne.

Nous sommes moins nombreux à dire que le plus facile était de gagner la guerre, que gagner la paix sera une autre affaire. En Irak même, sunnites, chiites et Kurdes ne sont pas les meilleurs amis du monde. Les chiites tiennent les sunnites — auquel appartient le clan Hussein — responsables de la dictature ; les Kurdes auront de douloureux comptes à régler avec les uns et les autres et même avec ceux d'entre eux qui ont été associés au pouvoir.

Mais c'est dans le monde arabe que cette victoire anglo-américaine va creuser un peu plus le fossé entre notre monde et le leur. Une autre gifle. Une autre humiliation. Entendez-les demander des comptes dès



demain : où sont les armes de destruction massive au nom desquelles on a mené cette guerre ?

« On » a gagné, très bien. Mais si on ne trouve pas d'armes de destruction massive, rappelez-moi donc, j'ai une absence, quels étaient les autres motifs de cette guerre. Chasser Saddam ? C'est fait, merci. Apporter la démocratie ? Ah oui ? Et de quelle autorité internationale se réclament les Américains et les Anglais pour cela ? Aucune. Reste la divine providence. Reste la morale à l'américaine qui est la morale du plus fort. Reste le droit d'ingérence qui s'entendait jadis, quand Kouchner a mis l'expression à la mode, comme le devoir d'intervenir humanitairement. On l'entend maintenant à l'américaine, comme le devoir

de se mêler des affaires des Iraniens demain, des Syriens, des Cubains, des Yéménites, des Soudanais, des Chinois, mais peut-être pas les Chinois... sont peut-être un peu trop nombreux, un peu trop bien armés.

Les habitants de Saddam City ont de très bonnes raisons de célébrer : les voilà libérés du fou sanguinaire qui les tyrannisait depuis 35 ans.

Les Américains aussi ont de bonnes raisons de célébrer : ils ont gagné la guerre et du même coup relancé temporairement leur économie.

Le reste du monde n'a aucune raison de pavoiser. Le reste du monde n'a gagné aucune guerre. Il a juste perdu un peu plus la paix.

À Bassora, certains s'accrochent toujours à Saddam

BEATRIZ LECUMBERRI

Agence France-Presse

BASSORA — « Je donnerai ma vie à Saddam ! » crie Fatima de son lit d'hôpital. Elle vient d'être amputée d'une jambe deux jours après la chute d'un obus de mortier, sur sa maison, qui a tué cinq membres de sa famille.

La femme de 22 ans vient d'apprendre qu'un raid a été lancé contre un lieu de Bagdad où le président Saddam Hussein était supposé se trouver. Elle ne retient plus ses larmes.

« Nous ne voulons personne d'autre que lui et je sais qu'il n'est pas mort », dit-elle.

Sur un autre lit, une mère surveille son fils de deux ans, Hassem, touché, selon elle, par le tir d'un char à Abou al-Kassib dans les environs de Bassora, la deuxième ville d'Irak.

« Je ne pense pas que Saddam ait été tué. Il sait ce qu'il fait et nous l'avons vu hier à la télévision. C'est encore un mensonge des Américains », lance-t-elle.

Les troupes britanniques sont généralement bien accueillies dans Bassora, dans laquelle elles sont entrées lundi, notamment par les enfants qui leur lancent des *thank you*.

Mais pour les nombreux blessés des deux semaines de combat, le sentiment est à l'amertume et à la colère et, pour certains, Saddam Hussein ne peut qu'être toujours à la tête de l'Irak.

Le centre hospitalier universitaire de Bassora, le plus grand établissement médical de la ville avec ses 450 lits, est rempli de blessés. C'est aussi le cas des autres hôpitaux de la ville.

Mouayad Jomaa, un chirurgien, a estimé à un millier les blessés à Bassora et les localités autour, y compris les villes d'Oum Qasr, de Safwan et de Nasiriya.

Le centre ne traite que les civils.

Dans l'une des chambres, la famille de Zahar Abdel Hassan, 23 ans, attend juste qu'il meure. Le blessé a pris un obus de mortier à Safwan ; ses deux jambes ont été amputées, son estomac est touché ainsi que sa tête.

« Les Américains disent être venus nous libérer, mais nous sommes ceux qui souffrent et ceux qui perdent leurs enfants », crie son père avec colère.

Les ravages de la guerre ont également touché le personnel médical. Le directeur du centre, le docteur Akram Hussein, une figure bien connue de Bassora, a perdu 10 membres de sa famille dans un bombardement dimanche.

Il n'a survécu que parce qu'il était au travail.



Photo Reuters ©

Signe des temps, ces enfants semblaient prendre plaisir à fouler aux pieds un portrait de Saddam Hussein, ce matin à Bassora.

« Les États-Unis ont créé Saddam, lui ont donné des armes et ont fait de lui un homme fort tout en nous oubliant », dit Fadila, une infirmière qui croit que Washington va le remplacer par un homme de la même trempe.

Dans la chambre 54, la nouvelle de la mort possible de Saddam Hussein provoque un vif débat sur l'avenir de l'Irak.

« Nous avons besoin de leaders qui lui sont opposés, mais nous ne les voyons pas pour le moment », dit le Dr Jomaa.

« Il était un dictateur et je pense qu'il est mort », lance un blessé qui ne veut pas être identifié pour se voir répondre par un autre : « Saddam est notre leader pour l'éternité. »

« Tais-toi ! Nous savons tous que

tu es membre du parti Baas », répond le premier, avant que le Dr Jomaa n'intervienne pour rétablir le calme.

« Dans tous les cas, je ne vois pas la différence entre Saddam mort ou vivant, car cela ne changera rien à l'occupation que nous commençons à vivre », dit-il au milieu de regards pensifs.

Les réfugiés non irakiens de Roueiched hésitent à rentrer chez eux

Agence France-Presse

ROUEICHD, Jordanie — Les réfugiés de pays tiers ayant fui l'Irak pour le camp de Roueiched en Jordanie, à 60 km de la frontière irakienne, pensent que la guerre sera bientôt finie et ne sont plus sûrs de vouloir rentrer dans leurs pays d'origine.

Les responsables du Croissant-Rouge jordanien (CRJ), qui gère le camp dans cette région désertique et nue de l'est jordanien, ont dénombré parmi les 228 réfugiés qui s'y trouvent 92 Somaliens, 70 Soudanais et 38 Marocains notamment.

Selon Saleh Dabbakeh, un responsable du CRJ, 26 personnes sont arrivées hier et 20 ont quitté le camp pour être rapatriées dans leurs pays d'origine. Aucun mouvement n'est prévu aujourd'hui, a-t-il précisé après avoir reçu des informations de la zone frontalière.

Mohamed Dharq, quant à lui, ne sait plus quoi penser. Ce Marocain de 34 ans est arrivé à Roueiched le 27 mars avec sa femme et ses sept enfants, venant de Kut (centre de l'Irak). Il explique dans un français très approximatif qu'ils doivent quitter le camp demain pour être rapatriés sur le Maroc où il doit retrouver ses parents à Ouarzazate.

Mais il a entendu dire ce matin que la bataille de Bagdad semblait se terminer, aussi hésite-t-il : pour-quoi rentrer au Maroc si la situation se calme ? Pourquoi ne pas retourner à Kut, où il exploitait une bonne ferme dans le cadre d'un accord entre le Maroc et l'Irak ?

Beaucoup pensent comme lui, assure-t-il. Fataliste, il pense qu'il ne pourra pas rester à attendre à Roueiched et que le mieux sera de retourner au Maroc puis de revenir quand ce sera possible, pour continuer à exploiter les terres qui lui avaient été attribuées par le régime de Saddam Hussein.

En attendant, il est venu chercher du lait pour enfants devant la tente de la société baptiste de Jordanie, une organisation religieuse caritative américaine installée depuis l'ouverture du camp il y a plus de trois semaines.

Le camp a été dévasté il y a deux nuits par une puissante tornade, qui a arraché de nombreuses tentes et des portes de latrines toutes neuves que des ouvriers s'attachaient à remettre en place aujourd'hui.

LA CHUTE DE BAGDAD

La chance de George W. Bush



RICHARD HÉTY
collaboration spéciale
LA PRESSE À NEW YORK

George W. Bush s'est gardé de crier victoire ce matin, se disant seulement « encouragé » par la chute de Bagdad qui a provoqué des scènes de liesse parmi les citoyens de la capitale irakienne.

Le Pentagone s'est montré aussi prudent que le président américain. Et pour cause. Des poches de résistance subsistent à Bagdad. Les forces américano-britanniques n'ont pas encore la maîtrise du nord de l'Irak. Et Tikrit, où s'est peut-être réfugié Saddam Hussein, reste un objectif militaire.

Mais Bush a dû jubiler avec ses principaux conseillers.

Dans plusieurs quartiers de Bagdad, rapporte un journaliste de l'agence Reuters, plusieurs centaines d'Irakiens ont réagi à la progression d'une unité de marines en dansant, en criant et en lançant des fleurs, « tant dans les quartiers populaires que huppés ».

« Plus de Saddam Hussein, a scandé un groupe saluant les troupes. On vous aime, on vous aime. »

« Goodbye Saddam », a déclaré un vieillard en lançant un coup de pied dans le vide.

Les télévisions du monde entier ont montré des scènes semblables. Des scènes fortes qui se traduisent dans toutes les langues.

Bush et ses conseillers ont rêvé à ce moment qui légitime à leurs yeux la guerre encore plus qu'une résolution du Conseil de sécurité des Nations unies. Ces scènes ne sont peut-être qu'un mirage, comme il y en a beaucoup au Moyen-Orient.

Mais le président des États-Unis a une de ces chances. Envers et contre tous, il s'est attaqué au régime de Saddam Hussein, promettant de « libérer » l'Irak et d'y planter le germe de la démocratie. Aujourd'hui, le régime de Saddam Hussein fait partie de l'histoire. Bush est encore loin d'avoir gagné son pari. Mais il a une de ces chances.

En trois semaines, les forces américaines ont atteint le siège du pouvoir irakien, perdant en chemin environ 100 soldats, un nombre



Des images de foules en liesse, comme celle-ci, montrant des Kurdes tenant avec fierté une version modifiée du drapeau américain, à Sulaymaniya, sont du bonbon pour George W. Bush et ses conseillers. À leurs yeux, elles légitiment la guerre menée en Irak. Bush a de la chance, mais gagnera-t-il le pari de la paix ?

relativement faible que la population des États-Unis acceptera.

Plus d'un millier de civils irakiens ont été tués depuis le début de l'offensive américano-britanni-

que. Chaque victime est une tragédie. Mais ces tragédies n'ont pas démoralisé la majorité des citoyens des États-Unis, où les médias ont présenté une version patriotique de

la guerre. Quand on parlait des victimes civiles, c'était souvent pour dire à quel point les soldats américains prenaient soin de ne pas les cibler.

Tout ça joue en faveur de Bush aux États-Unis, où l'appui à la guerre était rendu à 77 %, selon un sondage publié au début de la semaine dans le *Washington Post*.

Mais Bush peut-il gagner la paix ? Son manque de diplomatie a été dénoncé dans le monde entier. Dans le mouvement antiguerre, plusieurs le comparent à Hitler, responsable de la mort de six millions de juifs. Même aux États-Unis, un nombre important de citoyens, dont plusieurs vedettes de Hollywood, le détestent de façon viscérale.

« Honte à Bush ! » a crié le documentariste Michael Moore lors de la dernière soirée des Oscars. Que dit Moore aujourd'hui en voyant les Bagdadis danser dans la rue ?

George W. Bush a toujours été sous-estimé. Il a toujours surpassé les attentes. Après le 11 septembre 2001, on s'attendait à ce qu'il se venge immédiatement et sauvagement sur l'Afghanistan. Il a patienté, puis il a mené une campagne militaire responsable et efficace, délogeant le régime des talibans et dérouteant le réseau Al-Qaëda.

Aujourd'hui, malgré la chute de Bagdad, Bush semble plus que jamais inférieur à la tâche qui se dresse devant lui. Comment ce président belliqueux peut-il faire la paix ?

Ce matin, dans le *Washington Post*, Robert Kagan offre une réponse. Auteur d'un essai important, *Of Power and Paradise*, Kagan est l'un des intellectuels dits néo-conservateurs qui ont vendu au président américain l'idée d'un changement de régime en Irak, comme première étape vers la transformation du Moyen-Orient.

Pour gagner la paix, Bush doit résister à au moins deux tentations, selon Kagan. Celle de parachuter un leader en Irak, d'abord. Faisant allusion au favori du Pentagone, Ahmed Chalabi, qui vit en exil depuis 40 ans, Kagan écrit : « S'il appert que les États-Unis ont fait la guerre en Irak pour porter Chalabi au pouvoir, le grand succès du président Bush sera considérablement discrédité. »

Deuxième tentation à éviter, celle de se venger des pays anti-guerre européens en les écartant de la reconstruction de l'Irak.

« Les États-Unis peuvent gagner les cœurs et les esprits en Europe, et peut-être même dans le monde arabe, en persuadant les gens, après coup, que la guerre était plus juste qu'ils le croyaient », a écrit Kagan.

La prudence est de mise à Washington



LOUISE LEDUC
envoyée spéciale
À WASHINGTON

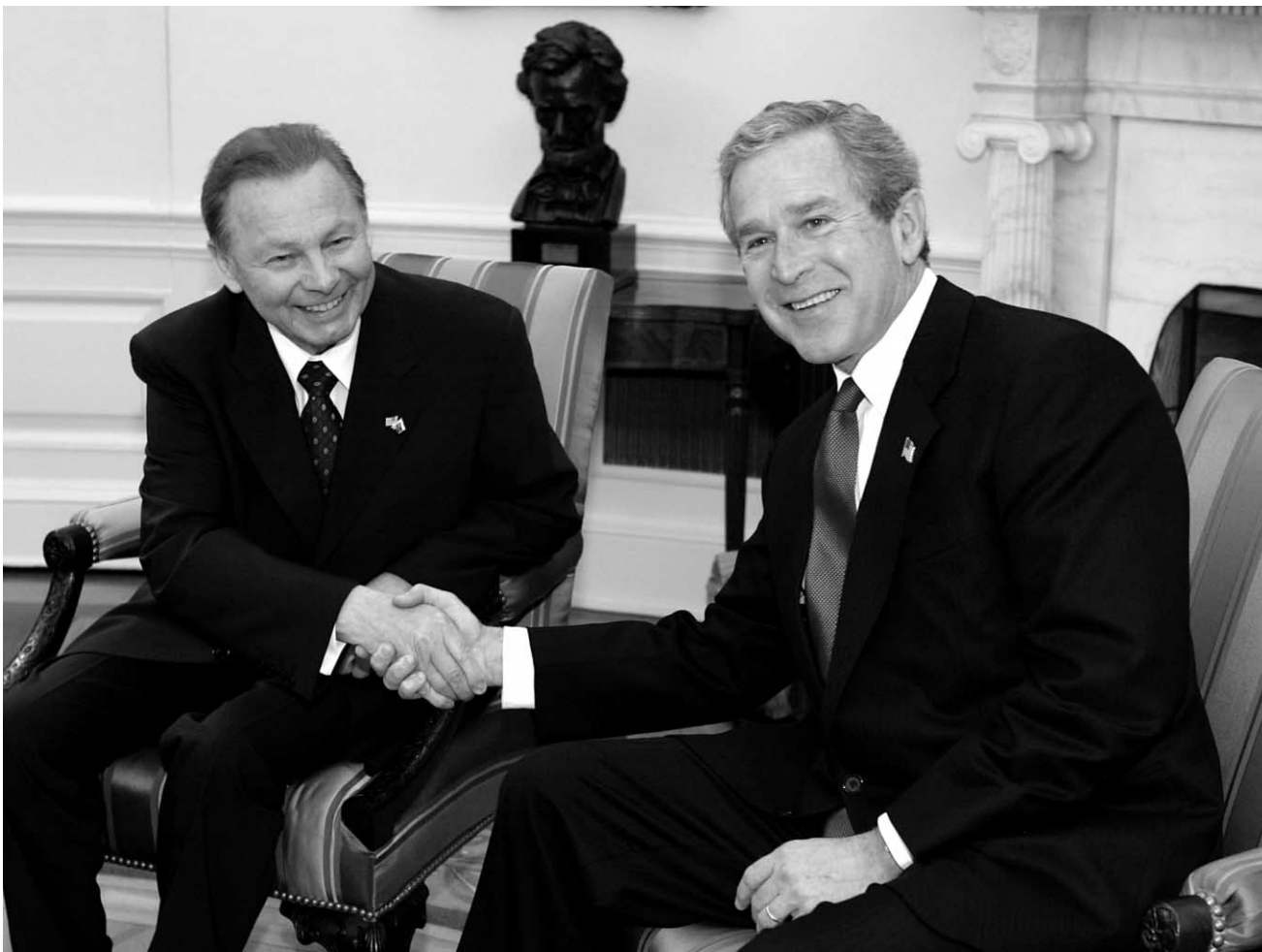
LE PRÉSIDENT des États-Unis George W. Bush a réagi avec prudence à l'annonce de la chute de Bagdad ce matin. « Aussi ravi soit le président devant les progrès de la campagne militaire, il demeure très prudent, sachant bien qu'il se trouve encore de grands dangers à l'horizon », a déclaré aux journalistes hier matin le porte-parole de la Maison-Blanche, Ari Fleischer.

Prenant la parole à partir de la Nouvelle-Orléans, le vice-président américain, Dick Cheney, a fait preuve de la même réserve. Oui, « nous assistons au démantèlement de l'autorité centrale du régime », a-t-il dit, ajoutant cependant : « Je ne peux pas prédire avec certitude dans combien de temps cette guerre sera terminée. Je rappellerai à tous que nous avons encore beaucoup à faire. »

Les leaders du Congrès qui se trouvaient à la Maison-Blanche au déjeuner pour discuter de la guerre et d'autres questions domestiques avec le président, ont quitté les lieux, eux, sans émettre aucun commentaire.

Sur les ondes d'ABC, dans le cadre de l'émission *Good Morning America*, le sénateur républicain de l'Arizona, John McCain, s'est montré plus exubérant. « Il est clair que la fin est vraiment très proche. Je crois que les Américains doivent être fiers de ceux qui les gouvernent, de la puissance technologique de leur pays et surtout, de leurs soldats. »

La victoire viendra donc peut-être plus tôt que prévu. Il y a encore une dizaine de jours, l'administration Bush essayait les pires critiques. Aux premières bavures militaires, en coulisses, nombre de hauts gradés ne se gênaient pas



Le président des États-Unis, George W. Bush, affichait un air ravi aujourd'hui, après avoir rencontré les leaders du Congrès. Il est ici montré, aujourd'hui, en présence du président de la Slovénie Janez Drnovsek.

pour critiquer le secrétaire à la Défense, Donald Rumsfeld : le plan de guerre est inadéquat, disaient-ils, et le nombre de soldats, insuffisant.

Un pari lourd de prix

Après 22 jours de guerre, malgré des dizaines de milliers de victimes irakiennes, malgré la mort de 91 soldats américains et de 30 Britanniques, le ton a changé : Washington croit avoir gagné son pari, envers et contre le monde.

« Il n'y a jamais eu de doute dans mon esprit, a dit, en entrevue téléphonique à *La Presse* ce matin, Richard Perle, le plus influent membre du Conseil sur les politi-

ques de défense qui a l'oreille de George W. Bush lui-même. On ne peut pas parler de guerre facile, puisqu'elle a eu son prix — la mort de plusieurs Irakiens et de soldats de la coalition —, mais elle a été rapide, tel que prévu. »

Celui qui, de 1981 à 1987, fut le vice-secrétaire à la Défense en matière de sécurité internationale, raconte avoir toujours su que « très peu d'Irakiens, si ce n'est de quelques fedayin, seraient prêts à mourir pour Saddam Hussein ».

Contrairement à bien d'autres Américains, Richard Perle espère que Saddam Hussein a survécu aux nombreuses attaques qui le vi-

saient personnellement. « Je souhaite le voir répondre de ses actes, être jugé à La Haye pour ce qu'il a fait. »

La nouvelle de la chute de Bagdad suscitait par ailleurs des réactions mitigées du côté du Conseil sur les relations américano-islamiques, à Washington. « Nos sentiments sont partagés, explique son porte-parole, Ibrahim Cooper. D'un côté, le monde arabe sera soulagé de voir enfin la chute d'un dictateur. De l'autre, le tribut à payer aura été lourd. Combien de morts ? Quel niveau de destruction ? Quel chaos suivra la fin de la guerre ? » demande-t-il.

La guerre a été savamment plani-

fiée, croit M. Hooper, « mais pas la paix. Tout le monde savait que les Américains prendraient facilement Bagdad. La question difficile, et celle à laquelle Washington n'a pas encore répondu est la suivante : Maintenant, quelle est la suite des choses ? »

Ahmen Chalabi, cet exilé irakien que le Pentagone voit dans sa soupe, doit-il devenir le « visage » de l'Irak, aussi contrôlé serait-il par Washington ? « Je n'ai pas à me prononcer, répond M. Hooper. Il revient aux Irakiens, et aux Irakiens seuls, de se prononcer sur le sujet et de décider de leur avenir. »

La prise de Bagdad, sans la capture de Saddam Hussein, que Bush voulait « mort ou vif », n'est-ce pas encore qu'une demi-victoire ? Pas pour Donna Long, résidente de Reston, en Virginie, dont le beau-père et la belle-mère ont péri dans l'avion qui a foncé droit sur le Pentagone le 11 septembre 2001. « On n'a toujours pas retrouvé Oussama ben Laden et, contrairement aux gens que nous rencontrons dans nos groupes d'entraide, mon mari et moi n'en faisons pas de cas. Nous savons que tôt ou tard, ces gens seront tués, que ce soit par leurs concitoyens ou par les États-Unis. »

Car Donna Long, comme tant d'autres Américains, a cru son président. Oui, disent-ils majoritairement, il y a un lien étroit entre Oussama ben Laden et Saddam Hussein et les événements du 11 septembre. « Il nous apparaît évident, à mon mari et à moi, qu'ils ont manigancé tout cela de près ou de loin. Tout de même, c'est surtout pour les Irakiens que je me réjouis aujourd'hui, pour tous ces gens qui ne seront plus sous l'emprise de ce fou malade. »

Les Américains, majoritairement favorables à cette guerre depuis les tout débuts, y croyaient plus que jamais ces derniers jours. Selon un sondage téléphonique commandé par le *Washington Post* et le réseau ABC, 77 % des Américains se montreraient en effet favorables à la guerre entre le 2 et le 6 avril. Les Afro-Américains sont, à 49 %, ceux qui s'y opposeraient le plus.

ÉTATS DE GUERRE



DANIEL LEMAY
dlemay@lapresse.ca

Saddam City

Bagdad n'est pas tombée. Bagdad a juste viré de bord. Après 34 ans de « Saddam Hussein », 12 ans de « pétrole contre nourriture » dont elle ne voyait pas le quart et 22 jours de guerre et de sang qui marquent, pour le monde entier, un genre nouveau de conflit.

Au Vietnam, les Viet-Congs étaient entrés dans le palais présidentiel avec leurs tanks : signe de la fin. À Berlin, le monde avait vu la fin de la guerre froide à travers une brèche dans le mur. Les Roumains ont mis le point final à une ère sombre quand Ceausescu et sa femme sont tombés devant le peloton d'exécution. Et les caméras.

Selon le point de vue, on peut voir le tournant irakien dans plusieurs événements. La prise de l'aéroport, défendu avec plus de conviction que de cohésion. La reddition massive de 2500 soldats d'une division de la Garde républicaine, la semaine dernière dans le sud. La mort d'« Ali Chimique », cousin de Saddam et « chargé d'affaires » les plus meurtrières de l'histoire moderne : les Kurdes ont dansé dans les rues.

D'autres verront comme point de bascule la « parade » de la colonne blindée américaine dans le sud-ouest de Bagdad vendredi : un *show* pour l'audience domestique et internationale. Ou les GI qui fumaient, lundi, dans un salon de l'un des palais présidentiels de Bagdad, les pieds sur la table de marbre. Pour les journalistes indépendants travaillant dans la capitale, le signe de la fin a été hier l'absence de leurs escortes du régime au rendez-vous matinal, puis celle, pour sa séance de délire quotidien, du ministre irakien de l'« Information » al-Attah, qui a grandement besoin de vacances.

L'attaque de lundi qui a vu tomber quatre tonnes de bombes sur un complexe resto/bunker d'un quartier résidentiel du centre-ville — 14 morts civils — n'a sûrement pas été sans effet. Le corps de Saddam est peut-être sous les décombres ou, comme le prétend la BBC (citant des sources du renseignement britannique) le rais déchu aurait, encore une fois, senti le vent mauvais du grand coup. Depuis 20 ans, Saddam Hussein s'est construit bien des palais mais il a aussi travaillé sous terre à un vaste réseau de bunkers et de tunnels de la plus haute qualité ; selon, semble-t-il, une technologie française de mise en tunnels utilisée pour la construction du métro. À quelle station peut-il descendre ? La méthode essayeur « par le haut » aurait détruit la ville un bloc à la fois ; la CIA et les forces spéciales doivent être en train de chercher les sorties.

Aucun événement particulier n'a mené à la conclusion d'hier. Conclusion inéluctable mais qui, en même, n'en est pas vraiment une...

■ ■ ■

La guerre en Irak, en tant qu'affrontement entre forces organisées, est finie depuis plusieurs jours. Ce n'est pas le cas des opérations militaires de la coalition américano-britannique.

Dans les villes « libérées », les troupes doivent d'abord faire la difficile transition entre les opérations de combat et les opérations de rétablissement de l'ordre. La loi — notion nébuleuse dans un régime autocratique — viendra plus tard. Pour l'heure, Bassora et Bagdad se livrent au pillage, « cousin germain du lynchage », comme disait hier un analyste britannique. Ce changement d'approche sera plus facile pour les Britanniques, plus habitués aux opérations de pacification que leurs alliés américains. Le danger est toujours présent — tireurs embusqués, jusqu'au-boutistes du parti Baas qui préféreront mourir d'une courte rafale américaine plutôt que de pendre d'un lampadaire, près de la mosquée de la Mère de toutes les batailles.

Dans le monde, expliquait la National Public Radio (NPR) ce matin, des imams de toute allégeance, d'Edmonton au Caire, rivalisent d'originalité dans leurs *fatwa* — édits religieux sur un point précis : ici, l'« invasion » américaine. Les érudits de la loi coranique, eux, discutent de la nature exacte des nombreux appels au *jihad*, se demandent si les fidèles remplissent leur devoir de « guerre sainte » par la simple résistance ou si seule la violence peut leur faire remplir la volonté d'Allah.

Sous Saddam Hussein, les expressions de liberté religieuse étaient réprimées au même titre que les libertés personnelles ou politiques. La « libération » américaine ouvrira le champ aux formes les plus extrêmes du militantisme islamique : une nouveauté pour les Irakiens mais pas pour les milliers de Syriens, de Jordaniens, de Yéménites et d'Irakiens exilés, qui sont entrés dans le pays pour venir en aide à leurs frères arabes.

La question la plus pressante, toutefois, est dans le nord. Les peshmergas kurdes occupent les hauteurs de Mossoul... et les unités turques dorment assises dans leurs blindés, prêtes à traverser la frontière au plus court avis. Qu'est-ce qui reste du régime à Tikrit et comment ces éléments peuvent-ils se défendre ? Les plus fidèles Tikritis du régime et de la Garde républicaine iront-ils jusqu'au bout ou ont-ils déjà fait leurs réservations pour Damas ou un coin tranquille du désert ?

Les événements passés peuvent fournir des éléments de réponse, de réponse plus souriante, pour toutes les parties, quand on sait que rien d'apocalyptique n'est encore arrivé : pas d'attaque chimique ou biologique — ni de découverte d'armes de destruction massive sinon pour les moustiques mangeurs de maïs — pas de combat division vs division, pas d'attaques suicide en série et aucun exode de réfugiés.

Les Irakiens rentrent chez eux avec quelques tableaux du Sheraton ou fauteuils du ministère du Plan, et Saddam City chante la lumière du jour nouveau. Demain Bagdad tout entière se réveillera occupée, occupée à se demander vers qui maintenant se tourner.



Photo AP

Le pouvoir irakien a peut-être perdu le contrôle de la capitale, mais la guerre en Irak est loin d'être terminée, comme le montre cette photographie de marines, qui avancent dans le quartier général des Fedayin, à Bagdad.

RÉACTIONS DES MÉDIAS AMÉRICAINS

Danse avec Wolfowitz

MAUREEN DOWD
New York Times

IL Y A UNE scène inoubliable dans le film *Lawrence d'Arabie*, lorsqu'un Lawrence agonisant résiste à un commandant britannique qui, au Caire, le presse de retourner dans le désert afin de prendre la tête des Arabes dans leur révolte contre les Turcs ottomans. La scène va ainsi...

Lawrence : J'ai tué deux personnes. Une, hier. Ce n'était qu'un garçon et je l'ai conduit dans les sables mouvants. L'autre était... bien... c'était avant Aqaba. Je l'ai exécuté avec mon propre pistolet. Et il y a quelque chose dans tout ça que je n'ai pas aimé.

Général Allenby : C'est compréhensible.

Lawrence : Non, c'est autre chose. Général : Bien... vous pouvez y voir une leçon.

Lawrence : Non, c'est autre chose. Général : Quoi, alors ? Lawrence : J'ai aimé ça.

Depuis toujours, nous disons que nous allons gagner la guerre en Irak. Que nous allions vers un moment de triomphe, comme celui que nous avons pu voir sur la chaîne Fox, à 1 h 30 lundi, où deux GI de la Géorgie ont hissé un drapeau de leur université devant le palais présidentiel de Saddam à Bagdad tandis que d'autres se faufilaient dans les escaliers dudit palais pour dérober les accessoires en or de la salle de bain principale.

La grande question à propos de la guerre était : combien de sang les Américains peuvent-ils porter ?

Donald Rumsfeld et Dick Cheney étaient déterminés à sortir les États-Unis hors du malaise post-Vietnam et post-Mogadiscio. Ce, avec force et pertes, afin de changer les mentalités de manière à ce

que la guerre devienne quelque chose de naturel dans le rôle d'une super-puissance mondiale.

Leur stratégie pourrait être décrite comme « la montée du faucon noir » (référence au film *La Chute du faucon noir*).

Le gourou de guerre de M. Cheney, Victor Davis Hanson, écrit dans son livre *An Autumn of War*, que la guerre peut être une bonne chose et que, parfois, il est préférable que les nations aient recours à la destruction plutôt qu'à la persuasion. M. Hanson se réfère à la marche de Sherman en Géorgie, au 19^e siècle, comme à un modèle positif.

Des sondages montrent que messieurs Rumsfeld et Cheney ont atteint leur objectif de rendre les Américains moins sensibles aux combats : la majorité des Américains font, jusqu'ici, preuve de stoïcisme devant le bilan des morts et des blessés.

(Peut-être que cette tolérance s'explique du fait qu'on montre très peu de scènes d'horreur à la télévision.)

Wolfowitz d'Arabie et les autres faucons de l'administration sont excités par leur propre fauconnerie. Quand M. Wolfowitz est passé à l'émission Meet the Press, dimanche, ses aides, assis dans la salle d'attente devant le moniteur, se sont félicités de la performance de leur supérieur.

L'ancien directeur de la CIA, James Woolsey, un ami de Wolfie et un gestionnaire éventuel de l'Irak occupé, a dit crûment aux étudiants de l'UCLA que, pour rebâtir le Moyen-Orient, les États-Unis devraient consacrer des années et peut-être même des décennies à peser les effets de la Quatrième Guerre mondiale (il considère la Guerre froide comme étant la troisième).

Il a identifié les ennemis des États-Unis comme étant les chiïtes qui dirigent

l'Iran, le Hezbollah supporté par l'Iran, les fascistes du parti Baath en Iraq et en Syrie, et les sunnites qui sont à la tête d'Al-Qaeda et des groupes terroristes associés.

M. Wolfowitz a toutefois réagi avec diplomatie, dimanche, en évitant de répondre directement à la question de l'animateur Tim Russert sur la possibilité que les rêves des néo-conservateurs concernant des campagnes en Syrie, en Iran et en Corée du Nord se réalisent. Pressé de questions, il a dit : « Il faut qu'il y ait des changements en Syrie. »

Selon David Sanger du *Times*, un assistant de Bush est récemment entré dans le salon ovale pour dire au président que bouillant Rumsfeld a lui-même tendu le pont vers la Syrie et que M Bush a souri et prononcé un seul mot : « Bien. »

L'administration semble déjà plus triomphante que Lawrence d'Arabie dans ses plus beaux moments. Aujourd'hui, à la une du journal satirique *The Onion*, on pouvait lire : « Inconsciemment, Bush songe à envahir l'Espagne. »

Le succès de cette guerre ne devrait pas nous monter à la tête. La tolérance des Américains face aux pertes subies ne devrait pas être interprétée comme une volonté de faire entrer les États-Unis dans des combats sans fin.

La victoire en Irak sera un événement réellement historique mais il serait excessivement dangereux, pour l'administration actuelle, de transformer les États-Unis en Sparte.

Il reste encore à mettre un point final à l'affaire Oussama ben Ladden, mais la fin de l'Opération Liberté, en Irak, ne doit pas signifier le début de l'Opération Guerre Éternelle.

— Traduit par Sonia Sarfati

Réservez vos applaudissements

THOMAS L. FRIEDMAN
New York Times

OUM QASR, Irak — Il est difficile de sourire quand il n'y a pas d'eau. Il est difficile d'applaudir quand vous avez peur. Il est difficile de dire « merci de nous avoir libérés » quand la libération signifie que des pillleurs saccagent tout, des silos de grain aux écoles locales, où ils ont même pris le tableau noir.

C'est ce que j'ai vu en passant la journée à Oum Qasr et dans son hôpital, dans le sud de l'Irak. Oum Qasr a été la première ville libérée par les forces de la coalition. Mais 20 jours après le début de la guerre, la ville n'a toujours pas d'eau potable, le climat n'est pas sécuritaire et il manque de vivres. Je suis arrivé avec une équipe de soutien du Koweït qui, prenant en pitié les Irakiens, lançait des vivres par la fenêtre de l'autobus sur notre chemin. Les citoyens d'Oum Qasr se jetaient sur la nourriture de paille dans des parcs.

C'était une scène d'humiliation, et non de libération. Nous devons faire mieux dans l'avenir.

Je suis certain que nous y parviendrons, alors que les équipes de renfort arrivent. Mais cette scène m'a convaincu que, même ici, dans une ville hostile à Saddam Hussein, personne n'est prêt à se lever pour applaudir les troupes américaines. Des applaudissements ? Quand je demande au lieutenant Richard Murphy, qui fait partie des forces américaines de soutien, comment les Irakiens agissaient avec ses hommes, il répondait avec honnêteté : « Je n'ai rien détecté qui ressemble à de l'hostilité manifeste. »

De l'hostilité manifeste ? Nous sommes passés d'applaudissements aux libérateurs à « pas d'hostilité manifeste ». Et nous ne sommes ici que depuis 20 jours.

Comme je l'ai dit, je suis certain que les choses vont aller en s'améliorant. Mais pour l'instant, les États-Unis ont mis à terre le vieux régime — celui de Saddam —, mais ils n'ont pas encore mis un nouveau régime

LA CHUTE DE BAGDAD

Londres croit l'appareil militaire irakien désintégré



JEAN-FRANÇOIS BÉGIN
À LONDRES

SANS VOULOIR crier victoire trop rapidement, les dirigeants britanniques ont néanmoins affirmé ce matin, au vu des nouvelles en provenance de Bagdad, que l'appareil militaire irakien s'était à toutes fins pratiques désintégré.

Les « structures de commandement et de contrôle du régime irakien semblent s'être effondrées » à Bagdad, a affirmé le porte-parole du premier ministre Tony Blair. « Les images en provenance de la capitale irakienne parlent d'elles-mêmes », a-t-il souligné.

« Mais nous devons demeurer prudents et faire attention à ne pas aller trop vite en affaire parce qu'il y a encore des poches de résistance paramilitaire. Étant donné la rupture de la chaîne de commandement, cette résistance pourrait être obstinée et acharnée. »

La jubilation des habitants de Bagdad s'explique par le fait qu'« ils croient désormais que Saddam ne les gouvernera plus », a-t-il ajouté.

Le porte-parole a parlé aux médias en fin d'avant-midi (6 h 30 heure de Montréal), juste après la réunion habituelle du conseil de guerre de M. Blair et quelques minutes avant la période hebdomadaire de questions au premier ministre à la Chambre des communes.

M. Blair a indiqué aux députés qu'il était difficile de savoir ce qui reste exactement du régime irakien, et qui aurait l'autorité requise pour décréter une reddition aux mains des forces de la coalition. « Le conflit n'est pas encore terminé », a-t-il dit. « Il y a encore des choses très difficiles à accomplir. En ce moment-même, il y a encore une intense résistance... parmi les éléments du régime de Saddam qui veulent s'accrocher au pouvoir. »

Citant des sources dans les services de renseignement, la BBC, le *Times*, le *Guardian* et le *Daily Telegraph* affirment tous aujourd'hui que Saddam Hussein a survécu à la destruction lundi par quatre bombes guidées par satellite d'un bâtiment du quartier al-Mansour où il aurait pu se trouver.

Allégresse chez les exilés

Dans l'imposante communauté irakienne — plusieurs centaines de milliers de personnes — établie en Grande-Bretagne, l'humeur est à la joie, rapporte la BBC. Selon le Dr Shatha Besarani, de l'Association de la communauté irakienne, basée à Londres, ses compatriotes n'ont cessé de l'appeler depuis ce matin pour savoir comment faire pour se rendre en Irak. « Les gens veulent y aller



Photo Agence France-Presse

Les ministres des Affaires étrangères de la France et du Royaume-Uni, Dominique de Villepin et Jack Straw, se sont serré la main hier à l'issue d'une conférence de presse qu'ils ont donnée à Paris. M. Straw a souligné que Londres et Washington souhaitent l'établissement d'un gouvernement démocratique en Irak, mais il a ajouté que cela ne peut pas survenir immédiatement.

maintenant, a-t-il dit. Ils veulent y aller dès la semaine prochaine. Ce sont les gens qui ont vécu hors de l'Irak pendant 24 ou 25 ans qui sont les plus excités. »

Isam Jafar, 38 ans, un Irakien du quartier de Stoke Newington, dans le nord de Londres, a dit pour sa part à la chaîne publique qu'il rassemblait des amis pour aller célébrer dans les rues la chute de Bagdad. « Ça me laisse sans voix », a-t-il dit. « Nous attendions ce moment depuis des années. Nous pouvons voir les gens exulter à la télévision et j'ai de la difficulté à retenir mes larmes. »

Mais la joie est mêlée de tristesse devant le spectacle désolant de la dévastation et du pillage dans les différents quartiers de la capitale irakienne. « Les gens se disent « Pourquoi Saddam n'est-il pas parti ? Il a détruit l'Irak. Pourquoi n'est-il pas parti ? Il aurait pu arrêter la guerre », a dit le Dr Besarani.

Plus tôt en journée, les ministres des Affaires étrangères de la France et du Royaume-Uni, Dominique de Villepin et Jack Straw, ont tenté à Paris d'apaiser les divergences qui les opposent depuis le début de la crise irakienne, s'entendant pour que l'ONU joue un rôle central dans la reconstruction du pays.

Dans un texte publié ce matin dans le quotidien français *Le Figaro*, M. Straw prend quatre engagements : acheminer des secours d'urgence par le biais de l'armée britannique au cours des prochaines semaines, veiller à ce que l'ONU supervise l'aide internationale à moyen et à long terme, s'assurer que les richesses pétrolières de l'Irak soient utilisées à l'avantage des habitants du pays, et collaborer « avec les Nations unies et ses membres à la rénovation et à la modernisation de l'Irak ».

De nouvelles résolutions seront demandées au Conseil de sécurité pour confirmer l'intégrité territoriale du pays et pour avaliser « une administration post-conflit appropriée ». M. Straw a dit espérer « qu'après la chute du régime, les Nations unies joueront un rôle majeur » dans l'organisation d'une conférence rassemblant les représentants de tous les éléments de la société irakienne. « Il s'agira de remettre la responsabilité de toute décision concernant l'avenir économique et politique de l'Irak entre les mains du peuple irakien. C'est absolument essentiel », écrit-il.

En entrevue à la radio de la BBC, le responsable de la politique étrangère de l'Union

européenne, Javier Solana, a toutefois insisté que le rôle des Nations unies devait aller au-delà des simples questions humanitaires. « Je pense que l'aspect humanitaire est fondamental, mais je ne crois pas que ce soit la seule manière pour l'ONU de jouer un rôle vital, a-t-il dit. L'organisation doit aussi être impliquée dans l'arrangement politique pour l'avenir de l'Irak. »

M. Solana ne croit pas que les États-Unis aient l'intention de rester en Irak plus longtemps qu'il ne le faut. « Je ne pense que ce soit dans les intérêts du peuple américain d'être vu comme une puissance d'occupation », a-t-il dit.

C'était jour de budget en Grande-Bretagne et l'attention des médias était donc partagée entre les nouvelles en provenance de la capitale irakienne et la batterie de mesures fiscales annoncées par le chancelier Gordon Brown dans son discours, qu'il a prononcé alors même que les Bagdadis envahissaient les rues de la ville. M. Brown a notamment confirmé qu'il avait mis trois milliards de livres (sept milliards \$) de côté pour financer la campagne militaire en Irak. Il a aussi réservé 330 millions de livres (775 millions \$) pour de nouvelles mesures antiterroristes.

Généraux américains et dissidents irakiens se disputent la tête du pays

JUDITH LACHAPELLE

DU JOUR au lendemain, les figures officielles du régime de Saddam Hussein ont disparu du décor de Bagdad. Le ministre de l'Information, Mohamed Saïd al-Sahhaf, qui donnait des points de presse quotidien devant la presse étrangère, n'a pas été vu depuis hier après-midi. Saddam Hussein a été vu la dernière fois à la télévision vendredi dernier lors d'un bain de foule dans les rues de Bagdad. Mais tous semblent maintenant introuvables dans une ville dont ils avaient juré qu'elle serait le cimetière des Américains.

Et maintenant ? Les dissidents irakiens du régime Hussein n'ont pas attendu la chute de Bagdad pour revenir au pays. Peut-on s'attendre à ce qu'ils prennent rapidement la relève à la tête du pays ? Difficile à dire. Les Américains ont plutôt l'intention d'installer un Office pour la reconstruction et l'aide humanitaire de l'Irak d'après-guerre, qui serait supervisé par le général américain à la re-

traite, Jay Garner. Aucune mention du rôle de l'ONU dans l'immédiat, à la grande déception de Londres.

Dimanche dernier, le secrétaire adjoint américain à la Défense Paul Wolfowitz a déclaré qu'un gouvernement intérimaire irakien pourrait attendre encore six mois après la fin des combats pour voir le jour. Washington souhaite qu'après M. Garner, une administration civile provisoire, dirigée par des Irakiens, soit mise en place « jusqu'à ce qu'un gouvernement permanent soit établi par le peuple irakien », selon la conseillère Condoleezza Rice.

Ce qui déçoit évidemment l'opposition au régime de Saddam Hussein, même si leur coalition est apparue plutôt divisée cette semaine sur le scénario de « l'après-Saddam ». Les dissidents ne s'entendent pas tous sur le rôle que devrait jouer l'ONU, sur la reprise de la production pétrolière, ou sur le fait de laisser les Américains diriger la période de transition.

Car les chefs de partis d'opposition, à l'image de l'Irak, sont de toutes tendances

kurdes, chiites, sunnites. Ahmed Chalabi, leader chiite du Congrès national irakien (CNI), dirige l'un des principaux groupes d'opposition soutenu par Washington. Il a quitté l'Irak avec sa famille à l'âge de 13 ans pour vivre notamment aux États-Unis et en Jordanie, où il a été condamné pour fraude. Ses ambitions pour prendre la tête du pays sont bien connues, mais l'administration américaine est divisée sur le rôle qu'elle devrait lui laisser jouer dans la nouvelle Irak. Le vice-président Dick Cheney l'aime beaucoup, mais le secrétaire d'État Colin Powell ne le jugerait pas digne de confiance.

Adnan Pachachi, ancien ministre des Affaires étrangères d'origine sunnite, a pour sa part annoncé à Londres le 29 mars la création d'une « autorité provisoire » visant à administrer l'Irak après la guerre. « Nous n'avons pas d'autre choix : il faudra bien accepter pour une période courte une administration militaire, pour combler le vide qui suivra la chute du régime », a déclaré cette semaine M. Parachi. « Mais je l'affirme clairement :

les patriotes irakiens n'approuveront aucune forme de gouvernement qui serait mis en place par les alliés. L'opposition travaille en permanence à la création d'une administration provisoire. »

Une réunion est prévue à Nasiriya (dans le sud du pays) le 12 avril pour tous les partis de l'opposition. Même s'ils sont divisés, tous les opposants ont tenu à mettre en garde les États-Unis contre toute velléité de rester en Irak. « Nous rejetons toute forme de dictature. L'Irak n'a eu besoin d'aucune forme d'expertise dans le passé et a été capable de diriger tous les pans de l'économie », a affirmé mardi Salah Shaikhly, du Mouvement de l'entente nationale (MEN).

« Nous n'accepterons aucune nouvelle dictature », a renchéri Latif Rachid, porte-parole de l'UPK, l'un des deux principaux partis d'opposition kurdes. Selon M. Rachid, la période transitoire doit être « la plus courte possible » et faire place à un « gouvernement irakien de transition civil ».

Avec l'Agence France-Presse

Les grandes dates du

Agence France-Presse

BAGDAD – Voici les grandes dates qui ont marqué le régime de Saddam Hussein en Irak :

> **16 juillet 1979** : Saddam Hussein remplace Ahmad Hassan al-Bakr, qui démissionne, officiellement pour raisons de santé, de ses fonctions de président de la république, de secrétaire général du Parti Baas et de président du CCR.

> **18 mars 1980** : création d'une

assemblée nationale élue pour 4 ans au suffrage universel.

> **22 septembre 1980** : début de la guerre avec l'Iran.

> **7 juin 1981** : l'aviation israélienne détruit le réacteur irakien Osirak construit par la France à Tammouz.

> **17-18 mars 1988** : les troupes israéliennes bombardent la ville kurde de Halabja à l'arme chimique (5000 morts).

> **20 août 1988** : entrée en vigueur du cessez-le-feu avec l'Iran. Le conflit a fait 300 000 morts côté irakien.

> **6 septembre 1988** : amnistie pour les Kurdes irakiens, à l'exception du dirigeant Jalal Talabani, chef de l'Union patriotique du Kurdistan (UPK).

> **16 février 1989** : création du Conseil de coopération arabe (Irak, Égypte, Jordanie et Nord Yémen).

> **2 août 1990** : l'Irak envahit le Koweït sur ordre de Saddam Hussein, incapable de rembourser les monarchies du Golfe qui l'ont soutenu pendant la guerre contre l'Iran.

> **6 août 1990** : l'ONU décrète un embargo contre l'Irak et autorise, le

25, le recours à la force.

> **17 janvier 1991** : déclenchement de l'opération Tempête du désert contre l'Irak.

> **27 février 1991** : libération du Koweït. Le 28, Bagdad accepte le cessez-le-feu.

> **7 mars 1991** : après une insurrection kurde dans le Nord irakien, et chiite dans le Sud, les alliés instaurent une zone d'exclusion aérienne (Nord) et lancent l'opération d'aide aux réfugiés kurdes *Provide Comfort*.

> **27 août 1992** : instauration d'une zone d'exclusion aérienne au Sud

pour protéger la population chiite.

> **13-18 janvier 1993** : raids aériens alliés sur le sud de l'Irak et contre une usine de la banlieue de Bagdad : 44 morts, selon Bagdad.

> **27 juin 1993** : tirs de 23 missiles de renseignements irakiens à Bagdad, en « riposte directe » à la tentative d'assassinat de George Bush au Koweït en avril : 6 civils tués.

> **26 novembre 1993** : Bagdad accepte sans conditions la résolution 715 de l'ONU, sur le contrôle de son désarmement.

LA CHUTE DE BAGDAD

YVES BOISVERT

yves.boisvert@lapresse.ca

Le Vietnam n'est pas celui qu'on croit

Les statues qu'on déboulonne, les gens qui dansent dans la rue... Les images de ce matin sont celles d'une libération plus que d'une invasion.

Tant mieux.

Mais si la guerre est finie, s'il n'y a pas d'enlèvement, de semaines de combats sanglants, si le peuple irakien ne résiste pas, s'il se réjouit même, si l'on s'est débarrassé d'un régime despotique... est-ce que tout cela voudrait dire que nous nous sommes trompés ?

Nous, c'est-à-dire ceux qui s'opposaient à la guerre, c'est-à-dire la majorité des gouvernements et des peuples du monde. La majorité, après tout, n'a pas toujours raison...

Je réponds non. Non, parce que la question n'était pas militaire. Elle était et elle demeure politique : quand et comment utiliser la force contre un pays « délinquant » ? La réponse canadienne et la réponse de la plupart des pays était : pas maintenant. Pas encore. La contrainte avant la guerre. Et la guerre en dernier recours.

Jusqu'ici, les militaires ont eu raison. Qui en doutait sérieusement ? La question n'était pas de savoir si l'armée américaine serait

capable de décapiter le régime. Il y avait des discussions sur la difficulté de l'opération, mais l'opposition à la guerre ne reposait pas sur la crainte d'un « nouveau Vietnam », c'est-à-dire d'un enlèvement militaire sans résultat.

Ou plutôt, oui, il y avait lieu et il y a toujours lieu de craindre un nouveau Vietnam, mais, encore une fois, pas au plan militaire. Au plan politique. Le lien avec le Vietnam, c'est l'arrogance. L'arrogance qui résulte de la domination militaire et économique. Qui est plus grande encore. Et qui ne connaît plus de contrepoids depuis que l'URSS s'est écroulée.

Nous ne sommes donc pas en fin de partie. Seulement au commencement. Il y a à Washington quelques idéologues qui ont commencé à redessiner les plans de l'Irak. Mais aussi ceux de toute la région.

Parce que les signaux sont clairs depuis un an et demi : à l'ère du mégaterrorisme favorisé par la technologie, les États-Unis considèrent que leur sécurité est menacée par



tous les régimes « voyous ». Il faut prendre le discours du président au pied de la lettre. George Bush ne bluffait pas pour l'Irak ; il ne bluffe pas pour les autres.

Les voyants sont allumés pour la Syrie et l'Iran.

■ ■ ■

Le vrai test commence donc. C'est celui de l'invention d'un nouveau régime en Irak, un pays de 25 millions d'habitant divisé ethniquement du Nord au Sud, un pays tenu jusqu'ici par l'étau de la terreur.

Le despotisme « saute aux yeux », disait Montesquieu. Il ne suppose aucun talent particulier, que l'utilisation de la terreur. Au contraire, ajoutait ce très pratique théoricien de l'État, « pour former un gouvernement modéré, il faut combiner les puissances, les régler, les tempérer, les faire agir ; donner, pour ainsi dire, un lest à l'une, pour la mettre en état de résister à une autre ; c'est un chef-d'oeuvre de législation, que le hasard fait rarement ». Bonne chance aux

pères de la Constitution irakienne à écrire, et à ceux qui l'appliqueront.

Qu'est-ce que le Canada peut faire dans ce contexte ? Sans illusion, mais sans démission, il doit continuer à faire ce qu'il a su faire de mieux historiquement : défendre les principes du droit international, promouvoir un engagement multilatéral.

Les cyniques diront que Washington en rigole déjà : on a fait fi de l'ONU pour la guerre mais on s'en servirait maintenant comme sceau d'approbation rétroactif. Pour faire le ménage. Les cyniques disent que l'ONU est déjà estropiée, qu'elle est morte même.

Mais la question est beaucoup plus pratique au jour d'aujourd'hui : qu'est-ce qui est préférable pour le peuple irakien, et pour la paix à long terme ? La réponse est que la paix a plus de chances avec l'engagement des institutions internationales, aussi faibles soient-elles, que sans elles. Avec nous que sans nous. Serait-ce uniquement pour le ménage, mieux vaut y être, puisqu'il doit être fait.

Les vies à sauver, et à aider, le sont aussi après la guerre.

En quête des armes d'épouvante

Éditorial
du *New York Times*.
La traduction est
de *La Presse*.

Alors que les forces alliées saisissent chaque jour de nouveaux pans de l'Irak, l'une des principales questions qui demeurent en suspens est de savoir si Saddam Hussein détient bel et bien les armes non conventionnelles invoqués pour entreprendre l'invasion du pays. La plupart des analystes occidentaux estiment que M. Hussein possède au moins quelques armes biologiques ou chimiques. Il aurait autrement pu éviter l'invasion en démontrant que les stocks connus d'armes de cette nature ont été détruits, raisonnent-ils. Pourtant, si l'Irak possède des armes chimiques, son régime a fait preuve d'une remarquable retenue en évitant de les utiliser alors qu'il est promis à une destruction certaine. Il faudra, pour résoudre ce mystère, entreprendre rapidement une enquête une fois que les alliés auront conquis le pays et pourront entreprendre une recherche de longue haleine.

Les forces américaines, protégées par des uniformes protecteurs masifs, croyaient à la possibilité d'attaques chimiques. Rien de tel ne s'est concrétisé jusqu'à maintenant. Il est possible que les forces d'invasion aient compromis le contrôle de ces armes ou que leur avancée dans le pays ait été trop rapide pour permettre le déclenchement d'attaques de cette nature. Peut-être que la promesse des Américains de juger pour crimes de guerre les commandants irakiens a freiné de telles initiatives ou que M. Hussein ne voulait pas se mettre à dos l'opinion internationale en utilisant des armes qu'il disait ne pas posséder, d'autant plus qu'elles avaient peu de chances de faire reculer les envahisseurs.

Mais il est aussi possible que l'Irak ait simplement possédé beaucoup moins d'armes d'épouvante que plusieurs ne le croyaient.

Certains spécialistes se demandent maintenant si M. Hussein avait décidé de conserver en petites quantités le matériel interdit en présumant que ses chercheurs bien formés et les capacités de production existantes permettraient de reprendre la production après que les Nations unies auraient freiné leurs inspections.

On entend chaque jour, à mesure que les soldats avancent, de nouveaux rapports sur la découverte d'armes chimiques, mais les preuves ont été jusqu'à maintenant mineures et circonstancielles : des masques à gaz, des uniformes protecteurs, de l'antidote pour les gaz neurotoxiques, des manuels d'entraînement, quelques barils de produits chimiques suspects, une cache d'ogives qui semblent conçues pour des agents chimiques. Aucune arme chimique n'a été clairement découverte jusqu'à maintenant, et il n'y a aucune preuve que les produits chimiques suspects trouvés sont destinés à des armes et ne sont pas des pesticides. Ce jugement pourrait être renversé en un tournemain par l'expertise d'un technicien de laboratoire. La question serait alors de savoir si l'Irak possédait d'importantes quantités d'agents mortels et la capacité de

les utiliser.

Pour justifier l'invasion, l'administration américaine a suggéré que l'arsenal irakien était très important : jusqu'à 500 tonnes d'agents neurotoxiques et de gaz moutarde et 30 000 projectiles pour les répandre, du matériel pour produire 25 000 litres de bacille du charbon et 38 000 litres de toxine botulique, en plus de laboratoires mobiles pour produire des armes biologiques. Si c'est le cas, il devrait être possible de les trouver avec l'aide des chercheurs et des officiers irakiens. Pour que d'éventuelles découvertes soient crédibles dans la bataille pour gagner l'opinion internationale, elles devront cependant être validées par des analystes neutres — venus des Nations unies ou de pays technologiquement avancés comme la Finlande ou la Suisse — qui veilleront aussi à protéger les preuves recueillies pour éviter toute accusation de manipulation.

Aucune arme
chimique n'a été
clairement
découverte jusqu'à
maintenant.



Photo Agence France-Presse

Peut-être que Saddam Hussein n'a pas voulu utiliser des armes qu'il disait ne pas posséder.

régime de Saddam Hussein

> **Octobre 1994** : le déploiement de troupes irakiennes près de la frontière koweïtienne provoque une grave crise avec les alliés, qui envoient des troupes dans la région (dont 29 000 soldats américains).

> **10 novembre 1994** : Bagdad reconnaît formellement le Koweït et ses frontières.

> **14 avril 1995** : Bagdad rejette la résolution 986 « pétrole contre nourriture ».

> **8-22 août** : défection en Jordanie du gendre de Saddam Hussein, le général Hussein Kamel Hassan,

artisan du programme d'armement irakien.

> **15 octobre** : premier référendum-plébiscite pour Saddam Hussein (99,96 % des voix) depuis son arrivée au pouvoir.

> **23 février 1996** : le général Hussein Kamel Hassan et son frère sont assassinés trois jours après leur retour en Irak.

> **20 mai** : premier assouplissement de l'embargo.

> **13 novembre 1997** : l'Irak empêche les experts américains de participer à des inspections, et expulse

tous les Américains travaillant avec l'UNSCOM.

> **16-19 décembre 1998** : opération Renard du désert. Quelque 500 missiles sont lancés sur l'Irak en trois nuits.

> **17 décembre 1999** : la résolution 1284 de l'ONU instaure un nouveau régime de contrôle du désarmement de l'Irak.

> **22 mai 2001** : un projet anglo-américain de « sanctions intelligentes » lève pratiquement toutes les restrictions sur le commerce civil, mais renforce les

contrôles sur les biens à caractère militaire et la contrebande de pétrole. Projet rejeté par l'Irak en octobre.

> **15 octobre 2002** : Saddam Hussein est réélu pour sept ans avec « 100 % des voix » et « 100 % de participation ».

> **27 novembre** : reprise des inspections de désarmement de l'ONU.

> **7 décembre** : Saddam Hussein fait des excuses au peuple koweïtien pour l'invasion de l'émirat en 1990.

> **17 mars 2003** : le président George W. Bush lance un ultimatum de 48 heures à Saddam Hussein pour qu'il parte en exil, faute de quoi les États-Unis lanceront une guerre contre l'Irak. Ultimatum rejeté le lendemain.

> **20 mars** : déclenchement de la guerre du Golfe II. Les forces américano-britanniques entrent en Irak par le Koweït.

> **9 avril** : les forces américaines entrent dans le centre de Bagdad, sans rencontrer de grande résistance de la part de Irakiens.

LA CHUTE DE BAGDAD

Le sort de Saddam demeure inconnu

MATHIEU PERREAULT

Les services de renseignement britanniques et américains divergent d'opinion ce matin, à propos du sort de Saddam Hussein. La CIA, persuadée qu'il est mort lundi dans un bombardement, est « dans un état d'euphorie ». Le MI6 britannique pense qu'il y a échappé de justesse. D'autres sources affirment qu'il s'est enfui à Tikrit, sa ville natale.

La mort ou la capture du dictateur irakien est cruciale pour le gouvernement américain, qui réclame depuis plusieurs mois que son objectif est un « changement de régime ». « Il n'y aura pas de victoire sans que Saddam meure ou soit livré à la justice, affirme Leon Sigal, un politologue du Social Science Research Council, à Washington, en entrevue avec *La Presse* ce matin. La situation est différente de celle de l'Afghanistan, où Oussama ben Laden est toujours vivant, mais n'était pas le chef du régime taliban. »

À la fin de la semaine dernière, toutefois, la Maison-Blanche a commencé à évoquer la possibilité que M. Hussein s'échappe. « Dans l'ensemble, il n'est pas vraiment important de savoir si Saddam Hussein est encore vivant, a dit jeudi dernier Ari Fleischer, l'attaché de presse du président américain. Qu'il le soit ou non, les jours du régime sont comptés. »

La CIA a appris lundi que Saddam Hussein, son fils Oudai et une trentaine de hauts dirigeants irakiens étaient réunis non loin d'un restaurant huppé du quartier chic de Mansour, qui abrite les bureaux et les résidences de nombreux apparatchiks irakiens. Trois quarts d'heure plus tard, quatre bombes d'une tonne tombaient sur la zone, larguées d'un bombardier B-1B.

Selon le *Washington Times*, la CIA affirme que ses espions — des Irakiens et des Américains déguisés en Irakiens — n'ont pas vu M. Hussein sortir du lieu de la réunion. Mais la BBC rapporte que le MI6 a informé la CIA que ses propres espions l'ont vu sortir quel-



Pendant que les marines couvrent la statue de Saddam avec un drapeau américain, les services de renseignement britannique et américain s'interrogent sur le sort du dictateur irakien.

ques minutes avant le bombardement.

La zone est toujours en partie contrôlée par des combattants fidèles à M. Hussein. Il n'est donc pas possible d'interroger les voisins. Aucune analyse d'ADN ne sera probablement possible : l'armée américaine a rapporté qu'il y a maintenant un profond cratère au lieu du restaurant, dont le nom est al-Saa.

Le quartier Mansour est le lieu où a été filmé Saddam Hussein vendredi dernier, dans l'une des

dernières transmissions de la télévision officielle irakienne. Le *Washington Times* rapportait aussi que la CIA est de plus en plus convaincue que l'homme filmé vendredi était bel et bien le dictateur irakien.

Décapitation

Ce n'est pas la première fois que la CIA ordonne le bombardement d'un lieu où se trouve Saddam Hussein. L'armée américaine avait commencé la guerre, voilà trois semaines, avec une attaque de « décapitation » contre un palais prési-

dentiel où la CIA avait repéré le dictateur. Au cours des jours suivants, M. Hussein était apparu plusieurs fois à la télévision d'État.

L'affaire rappelle le mystère entourant la mort d'Adolf Hitler, qui s'est suicidé dans son bunker berlinois quelques jours avant la reddition allemande, en 1945. Son corps ayant été incinéré et ses cendres dispersées, il n'avait pas été possible de l'identifier formellement, explique Leon Sigal, qui a écrit un livre sur les circonstances politico-militaires de la fin de la Deuxième

Guerre mondiale. « Mais il avait été possible d'interroger des témoins, et de consulter des rapports, dit M. Sigal. En Irak, je ne sais pas si ce sera possible : l'explosion de lundi a été tellement forte qu'il ne doit plus tellement rester de traces. »

Malgré tout, certains amateurs de théories de conspiration pensent qu'Hitler a survécu à la chute du 3^e Reich. Si les Américains ne trouvent pas le moyen de prouver que Saddam Hussein est bel et bien mort, ils pourraient faire face au même genre de rumeurs.

Comment définir la victoire de la coalition?

MATHIEU PERREAULT

COMMENT définir la victoire ? La question est sur toutes les lèvres depuis les succès américains de la semaine dernière. À la nette supériorité militaire des États-Unis, répond l'ambiguïté de leurs objectifs de guerre.

Depuis la fin de la semaine dernière, tous les grands médias américains ont écrit un article sur la question, notant des changements dans les objectifs déclarés de la Maison-Blanche. Notamment, l'importance du sort de Saddam Hussein a été désavouée.

Une telle situation était inévitable, pense Leon Sigal, un politologue du Social Science Research Council, à Washington, en entrevue avec *La Presse* ce matin. « L'objectif des alliés était de renverser le régime de Saddam Hussein, dit M. Sigal. Mais le pillage et le désordre qui règnent à Bassora et à Bagdad montrent bien qu'ils auront besoin d'une partie de la bureaucratie et des forces de sécurité irakiennes. Déjà, les Britanniques ont annoncé qu'ils accordaient une amnistie à un général irakien qui a accepté de collaborer avec eux. S'il y a une amnistie, c'est qu'il est coupable de quelque chose. »

Traditionnellement, une victoire est définie de manière militaire, dans les objectifs de guerre — la « reddition inconditionnelle » exigée par le président irakien et le premier ministre britannique la semaine dernière — et par la négociation de la situation politique du pays défait, selon M. Sigal, qui a écrit un livre sur la reddition du Japon en 1945. La situation en Irak est confuse à tous ces niveaux.

« Ici, la défaite de l'armée irakienne ne fait aucun doute, poursuit M. Sigal. Mais il existe de nombreuses unités paramilitaires qui continuent à combattre. L'ambiguïté est d'autant plus grande que l'un des objectifs militaires avoués est de limiter les victimes dans la population civile. Dans une ville, une douzaine d'hommes peuvent prendre otage un quartier tout entier. Si le nombre de morts continue d'augmenter dans la population irakienne, on pourra dire que la guerre n'est pas gagnée. »

Au niveau des objectifs de guerre, les amnisties nécessaires au maintien de l'ordre en Irak minent l'exigence de reddition inconditionnelle, selon M. Sigal. « Les alliés ont mené une campagne éclair en partie parce qu'ils craignaient qu'une guerre longue ne déstabilisent les pays voisins, qui auraient fait pression pour des négociations avec Saddam Hussein. Mais en passant l'éponge sur les crimes de certains membres du gouvernement irakien, les alliés acceptent précisément une négociation de la reddition. »

Le fait que le désordre et le pillage minent la victoire alliée est ironique : c'est justement cette atmosphère d'illégalité qui permet au commandement américain et aux médias de conclure que la guerre est gagnée. Quand les statues de Saddam Hussein sont mises à bas, que ses palais sont vidés de leur contenu et que les journalistes peuvent travailler sans censure, il est difficile de contester que l'Irak a changé de maîtres.

Qui assurera la sécurité publique en Irak?

New York Times

WASHINGTON — Tandis que l'armée américaine marchait vers la victoire en Irak, le Pentagone se débat avec la prochaine étape de sa campagne militaire : assurer l'ordre dans les villes du pays et faire face aux pillages, à l'anarchie et à un gouvernement brisé.

Lorsque la guerre sera terminée, le général Tommy R. Frank, commandant des forces alliées dans le golfe Persique, sera chargé de la sécurité en Irak. D'après des sources militaires, il devrait déléguer ses pouvoirs au lieutenant général David D. McKiernan, numéro un de l'armée de terre. Le Pentagone voudrait toutefois obtenir l'aide de nations alliées d'ici à ce que le futur gouvernement irakien puisse prendre le relais.

Le secrétaire adjoint américain à la défense, Paul D. Wolfowitz, a dit dimanche que les États-Unis mettraient plus de six mois à céder le pouvoir aux futures autorités civiles irakiennes. La taille et l'ampleur de la force de sécurité suscitent déjà des débats au Capitole et au Pentagone. On compte plus de 125 000 soldats en Irak et plus de 100 000 Américains s'apprêtent à les y rejoindre à partir des États-Unis ou de l'Europe. Mais selon le général Eric K. Shineski, vice-chef de l'État-major interarme, il faudrait plusieurs centaines de milliers de soldats additionnels pour ramener la paix après la guerre. Une évaluation « sauvagement exagérée » selon M. Wolfowitz et le Pentagone, qui parlent plutôt de 100 000 soldats.

« Je ne crois pas qu'ils (les gens du Pentagone) comprennent l'ampleur du problème, mais je crois qu'ils commencent à le comprendre maintenant en voyant le chaos, les pillages, les meurtres de revanche et les complots politiques », a commenté le général à la retraite William L. Nash, dont la brigade était demeurée en Irak deux mois après la guerre de 1991.

Des officiers de haut rang du ministère de la Défense ont dit aujourd'hui qu'assurer la sécurité en Irak après la guerre pourrait coûter des centaines de millions, et même des milliards de dollars. L'administration Bush espère financer cette opération avec l'aide des alliés, de fonds irakiens gelés et d'éventuels revenus du pétrole.



L'armée américaine devra maintenant assurer l'ordre dans les villes du pays et faire face aux pillages, à l'anarchie et à un gouvernement brisé.

Les responsables du Pentagone, pour lesquels le plan de sécurité devra être « flexible », auraient prévu trois grandes phases. Dans un premier temps, l'armée américaine assurerait une force « robuste » pour éliminer les poches de résistance et la guerrilla, assurant une couverture de sécurité pour permettre l'aide internationale. Le Pentagone espère obtenir l'aide des alliés pour y parvenir. Jusqu'ici, une douzaine de nation, dont le Canada, ont proposé leur aide, mais aucune n'a spécifiquement offert de se charger de la sécurité.

Dans un deuxième temps, les alliés se hâteraient de redonner ses pouvoirs à la police civile irakienne. Des conseillers in-

ternationaux entraîneraient les policiers. Responsable de l'effort de reconstruction, le général à la retraite Jay Garner jouerait vraisemblablement un rôle crucial.

Finalement, des gendarmes recrutés au sein des forces policières des alliés patrouilleraient les autoroutes et empêcheraient les pillages.

D'après les experts, la taille de l'Irak ainsi que la diversité de son tissu ethnique et religieux posent à l'armée américaine le plus grand défi qu'elle ait jamais rencontré. Les officiers du Pentagone affirment pour leur part avoir appris de leur expérience en Somalie, en Haïti, en Bosnie, au Kosovo et en Afghanistan.

LA CHUTE DE BAGDAD

La corde au cou



RIMA ELKOURI
relkouri@lapresse.ca

AU MOMENT où j'écris ces lignes, place de la Mosquée, au centre-ville de Bagdad, Saddam Hussein a la corde au cou. Enfin, ce n'est pas lui. C'est une de ses statues colossales, staliniennes, que des Ira-

kiens euphoriques tentent de faire tomber.

Les chars américains sont entrés au cœur de la capitale irakienne. Au loin, on entend encore des coups de feu. Quelques habitants ont manifesté leur joie. On voit un homme frapper à coups de chausse une affiche de Saddam Hussein. Quelques autres font tourner leur chandail au-dessus de leur tête. Pour le moment, la plupart ne disent rien. « Ils se sentent plus occupés que libérés », nous dit un journaliste.

Les Américains, eux, sont soula-

gés. Ils s'attendaient à un siège de plusieurs jours à Bagdad. Mais ils ont pu déployer leur drapeau assez rapidement. Les forces irakiennes se sont effondrées devant eux comme un château de cartes.

Je vois ces images et je me dis que les gens que j'ai rencontrés en reportage au Moyen-Orient, assis par terre sur les coussins du salon, sont sans doute en train de regarder les mêmes. J'imagine à la fois leur joie de savoir que le régime de Saddam Hussein est en train de tomber et leur profonde amertume. Je pense notamment à cet ancien

membre de la Garde républicaine de Saddam Hussein, réfugié en Jordanie, qui me confiait, tout bas, que le dictateur irakien était un réel salaud, tout en disant, tout haut, que Bush était un « enfant de chienne ». Maintenant que Saddam a la corde au cou, il peut tout dire à voix haute.

Je pense à tous ces gens que j'ai rencontrés et j'entends leurs questions. Combien de civils sont morts dans cette opération de « libération » ? Où sont donc toutes ces armes de destruction massive cachées par Saddam Hussein ? C'était quoi, déjà, le but de cette guerre « pré-

ventive » ? Ces hommes, ces femmes, ces enfants morts ou mutilés par les bombes sont-ils une promesse de démocratie ?

La corde au cou de Saddam, au centre-ville de Bagdad, ils n'ont rien contre. Mais à quel prix ? Au prix d'une occupation américaine ? Au prix de milliers de morts ? Cela en valait-il la peine ?

Le régime de Bagdad est tombé. Alors demain, quoi ? La paix et la démocratie au Proche-Orient ?

Je vois le doute dans leur regard, l'humiliation, l'amertume. Comme s'ils sentaient que cette corde au cou de Saddam était aussi au leur.



Photo AFP

Un Irakien exprime sa joie de voir les troupes américaines au cœur de Bagdad en frappant une statue de Saddam Hussein avec sa sandale.

Les trophées et souvenirs de guerre sont interdits mais convoités chez les marines

NED PARKER

Agence France-Presse

BAGDAD — « Ces clopes puent le goudron », lance un marine, la moue aux lèvres, en se servant dans un paquet de Sumer trouvé il y a deux jours sur le cadavre d'un soldat irakien.

Des cigarettes locales, des casques vert olive, des bérêts noirs, une baïonnette rouillée : tels sont quelques-uns des objets récupérés en douce par des soldats américains en Irak. Les trophées de guerre sont une tradition dans toutes les armées du monde. Et même si l'armée américaine interdit une telle pratique, les soldats, eux, font secrètement la chasse aux souvenirs.

Certains marines considèrent que ce comportement est immoral, mais d'autres estiment que, malgré tout, ils ont bien le droit de rapporter « quelque chose » à la maison.

En fait, les autorités ferment les yeux tant qu'il ne s'agit que de pe-

tits objets et qu'on ne touche pas aux armes ou aux munitions.

« Je voulais rapporter des munitions à mon père, explique Alex Sanchez, 19 ans, première classe au 1^{er} bataillon du 5^e régiment de marines. Mais ce serait une honte, pour ce pour quoi nous combattons, en tant que marines. Et il faut respecter les morts », dit-il.

Certains de ses camarades partagent cet avis, mais parfois la tentation est trop forte. « Je n'avais pas l'intention de prendre quoi que ce soit, mais à un certain moment on se dit, après tout, c'est l'ennemi. Ça donne le frisson », explique un marine qui a volé une ceinture sur le cadavre d'un soldat irakien.

Et les Irakiens ne feraient-ils pas la même chose ? s'interrogent certains.

Un marine reconnaît qu'en passant devant le corps d'un soldat étendu près d'une moto, il a subtilisé un foulard vert. Un autre a même emporté un numéro de Play-

boy datant de 1999, trouvé près du cadavre d'un soldat irakien. « Je ne culpabilise pas. Ils feraient la même chose avec nous », dit-il.

Un marine a trouvé une baïonnette près d'un soldat irakien tué d'une balle dans la tête. « Ça sentait la chair décomposée, avoue-t-il, mais je voulais pouvoir rapporter un souvenir à la maison. »

Un sous-officier ne cache pas que ses hommes font la chasse aux trophées et, s'il désapprouve, il reconnaît qu'il ne peut pas faire grand-chose, sauf s'il y a flagrant délit.

« Si je ne vois rien, je ne vois rien », dit-il.

« Si tu es à Tôjima (l'île japonaise où les marines avaient remporté une célèbre victoire en 1945), tu emportes du sable avec toi. Si tu es en Irak, tu rapportes un bérêt », dit-il.

Et pour montrer l'exemple aux plus jeunes, ce sergent affirme qu'il ira bientôt acheter un bérêt au marché, à Bagdad.

Tikrit, la ville de Saladin et de Saddam Hussein

Agence France-Presse

TIKRIT, QUE les forces américaines bombardaient mercredi intensément, est la ville natale de Saladin, le guerrier de l'islam qui s'empara de Jérusalem en 1187, et de Saddam Hussein, à mi-chemin entre Bagdad et Mossoul (150 km).

Saddam Hussein, qui ne s'est plus manifesté depuis lundi soir sur la écrans de la télévision d'État qui l'a montré, présidant une réunion, s'est toujours comparé à Saladin et a formé une armée de volontaires pour « libérer Jérusalem ».

Saladin, un Kurde, est considéré comme l'un des plus brillants stratèges militaires de l'islam, réputation acquise pendant ses combats contre les Croisés.

Des tablettes cunéiformes datant du 9^e siècle av. J.C. mentionnent l'existence de Tikrit. En 615 av. J.C. Nabopolassar ne réussit pas à s'emparer de Bitou, sa citadelle. En 1394, Tikrit est détruite par Tamerlan et ses habitants massacrés. L'empereur mongol fit ériger une immense pyramide de crânes de ses victimes.

Tikrit fut prise une dernière fois début novembre 1917 lors de la bataille de Mésopotamie par les Bri-

tanniques, commandés par Sir Frederick Stanley Mauder qui mourut du choléra quelques jours plus tard.

Avant la guerre, l'entrée de la ville était ornée par un gigantesque arc avec reconstitution du Dôme du rocher de l'Esplanade des mosquées de Jérusalem, le portrait de Saddam Hussein, arme en main, et celui de Saladin, l'épée en l'air.

À Oujeih, la localité où Saddam Hussein a vu le jour, il y a 65 ans, et dans laquelle a vécu son clan tribal, abrite notamment le mausolée, richement décoré, où le père du président irakien, Hussein al-Majid, est enterré.

Dans une mosquée sont enterrés une quarantaine de combattants musulmans qui ont péri au VII^e siècle en défendant la ville contre les Persans, selon un religieux, cheikh Mohamed al-Aloussi.

Tikrit, ville de 100 000 habitants, compte plusieurs bâtiments et palais présidentiels, le dernier et le plus important a été érigé depuis 1991. La ville comprend plusieurs bases militaires, les meilleurs hôpitaux, écoles et routes du pays ainsi qu'une université.

LA CHUTE DE BAGDAD



Photo LAURENT REBOURS, Associated Press

La capitale irakienne est littéralement mise à sac. Sur cette photo, des citoyens irakiens prennent d'assaut un entrepôt du gouvernement situé dans un faubourg du sud-est de Bagdad. Ils repartiront chez eux avec tout ce qu'ils peuvent mettre sur leurs chariots. Ailleurs, ce sont les locaux du parti Baas qui ont été vidés de leur arsenal.



Photo KARIM SAHIB, Agence France-Presse ©

Les familles des membres du parti au pouvoir quittaient leurs maisons, ce matin, craignant d'être victimes de représailles de la part de la population civile.

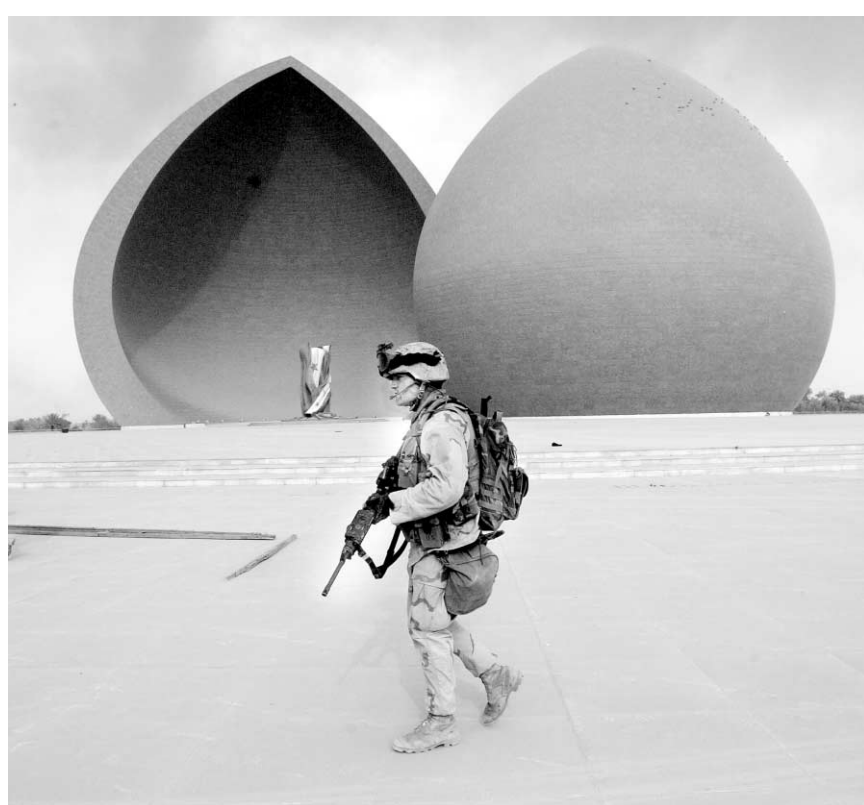


Photo OLEG POPOV, Reuters ©

Un soldat américain marche devant le Monument aux martyrs, un des symboles de la capitale irakienne, construit après la guerre du Golfe, en 1991. Les forces américaines avaient fort à faire ce matin pour sécuriser le centre de Bagdad. Les irakiens ont accueilli les troupes américaines par des effusions de joie et par un chaos complet : des milliers de personnes sont descendues dans les rues pour chanter, danser et lancer des fleurs aux marines.



Photo JOHN MOORE, Associated Press ©

Le sergent Gregory Coleman examine deux têtes de statuettes à l'effigie de Saddam Hussein trouvées dans un des palais présidentiels fortement endommagés par les attaques américaines. Partout dans Bagdad, les images du chef irakien sont mises à mal.



Photo KARIM SAHIB, Agence France-Presse ©

Et tombe... la chemise ! Ces quelques Irakiens avaient le coeur à la fête et semblaient décidément heureux – preuves à l'appui – de la venue des chars américains dans la rue Karada, au centre de la capitale irakienne.

LA CHUTE DE BAGDAD



Photo BAHRAM MARK SOBHANI, Associated Press ©

Avant la tempête, un soldat américain a profité d'une accalmie hier dans la capitale irakienne pour pêcher dans un lac près d'un des palais de Saddam Hussein.



Photo RAMZI HAIDAR, Agence France-Presse ©

Les Bagdadis se sont immédiatement pris aux représentations du pouvoir. Même les chaussures pouvaient devenir une arme contre les statues de Saddam Hussein. Quelques instants plus tard, cette statue située devant le ministère du Pétrole était débouloonnée.



Photo DAVID LEESON, Associated Press ©

Une caserne de la Garde républicaine irakienne vient d'être touchée par un tir de l'artillerie américaine au nord de Bagdad.



Photo JON MILLS, Associated Press ©

À Bassora, un Irakien soupçonné d'être un membre des Fedayin, groupe paramilitaire fidèle au régime de Saddam Hussein, est pourchassé par un groupe de résidents qui lui lancent pierres et bouts de bois.



Photo RAMZI HAIDAR, Agence France-Presse ©

Des soldats américains se plaçaient en position devant le ministère du Pétrole, plus tôt ce matin, alors que plusieurs mouvements de foule avaient lieu un peu partout dans la capitale. Plusieurs défis se posent maintenant pour la fin de la guerre et le rétablissement de la paix.

LA CHUTE DE BAGDAD

EN BREF

Bush «heureux»
du bonheur des Irakiens

LE PRÉSIDENT des États-Unis George W. Bush est «heureux» que les Irakiens manifestent leur désir d'être libres, a indiqué mercredi son porte-parole Ari Fleischer. Le président estime toutefois que «la plus grande prudence» doit encore être observée face au déroulement des événements en Irak, où les troupes de la coalition américano-britannique sont en train d'investir Bagdad, a ajouté le porte-parole — *d'après AFP*

Le pape déplore les morts

LE PAPE Jean-Paul II a déploré ce matin les morts et les massacres en Irak, mais également ceux commis sur le continent africain au cours de son audience générale hebdomadaire au Vatican. «Alors que les affrontements se poursuivent à Bagdad et dans d'autres villes de l'Irak, provoquant morts et destructions, des nouvelles aussi préoccupantes nous proviennent ces derniers jours du continent africain, où nous avons eu des informations de massacres et d'exécutions sommaires», a déclaré le pape devant plus de 10 000 personnes venues l'écouter Place Saint Pierre. — *d'après AFP*

L'Italie veut un «rôle politique»
pour l'UE dans l'après-guerre

L'UNION EUROPÉENNE peut jouer un «rôle politique» dans l'après-guerre, notamment dans le dialogue avec le monde arabe. L'Italie entend faire de cet objectif une priorité de sa présidence de l'Union européenne, a affirmé ce matin le chef de la diplomatie italienne, Franco Frattini. «Les États-Unis sont conscients d'avoir besoin de leurs alliés européens», a souligné M. Frattini lors d'une intervention devant le Sénat italien. «Mais l'Irak sera rendu le plus rapidement possible aux Irakiens», a-t-il estimé. Le gouvernement italien ne cache pas son ambition d'être impliqué dans la mise en oeuvre de la «feuille de route» destinée à amener la paix au Proche Orient pendant sa présidence de l'Union européenne. — *d'après AFP*

La guerre n'est
pas terminée selon Bush

LE PRÉSIDENT américain George W. Bush est «encouragé» par les progrès accomplis par les troupes américano-britanniques sur le front irakien, mais ne pense pas pour autant que la guerre soit terminée, a indiqué ce matin un haut responsable de la Maison-Blanche. «Quels que soient les progrès accomplis, nous sommes toujours engagés dans une intervention militaire et, par conséquent, des vies sont toujours menacées. Mais, à l'évidence, les progrès sont excellents», a déclaré ce haut responsable s'exprimant sous couvert de l'anonymat. — *d'après AFP*

Explosion de joie dans
les quartiers chiites

LES SCÈNES de joie de la population de Bagdad, notamment dans les quartiers chiites, devant l'arrivée des forces américaines, s'explique par la fin du régime de Saddam Hussein, a affirmé ce matin Mohammad Ali Abtahi, vice-président iranien chargé des affaires parlementaires. «Saddam était un criminel et un dictateur qui a régné pendant des années par la force et la violence. La fin de cette terreur explique les scènes de joie dans la population» irakienne, a déclaré M. Abtahi. — *d'après AFP*

Difficile de savoir ce qu'il reste
du régime, croit Blair

IL EST «extrêmement difficile de savoir ce qu'il reste du (...) régime de Saddam» Hussein en Irak, a déclaré aujourd'hui le premier ministre Tony Blair à la chambre des Communes. «Ce conflit n'est pas terminé», a-t-il prévenu. «Il y a encore des choses difficiles à faire et, alors que nous parlons, il existe une intense résistance — pas largement étendue dans la population irakienne, mais simplement toujours au sein de ces parties du régime du Saddam qui veulent s'accrocher au pouvoir». La ville de Bassorah, principale ville du sud de l'Irak, où sont concentrées les troupes britanniques, n'est pas encore entièrement passée sous leur contrôle, a-t-il ajouté. — *d'après AFP*

Vieira de Mello préoccupé
par les civils tués

LE HAUT COMMISSAIRE de l'ONU aux droits de l'homme, Sergio Vieira de Mello, a exhorté aujourd'hui les belligérants en Irak à observer leurs «obligations inéluctables», en exprimant sa «profonde préoccupation» pour le nombre croissant de civils et de journalistes tués. «Les droits de l'homme et la loi humanitaire internationale ne peuvent être mis en attente», a-t-il dit dans une déclaration publiée à Genève. Le haut commissaire pour les droits de l'homme a indiqué que les craintes sur le sort des civils deviennent encore plus justifiées «au moment où les combats touchent la région la plus densément peuplée, Bagdad». «Le conflit nous rappelle une fois de plus la cruauté de la guerre et que les innocents en sont invariablement les principales victimes», a-t-il dit, ajoutant que «l'impact sur les civils est terrible à un point que les mots ne peuvent rendre». Une dizaine de journalistes ont été tués en couvrant le conflit depuis le 20 mars. — *d'après AFP*

FRANÇOIS BERGER
fberger@lapresse.ca

LES JOURNAUX du Moyen-Orient qui exploitent des sites Internet en temps réel (*live*, dans le jargon des communications) ont vite souligné, dans l'ensemble, que la chute de Bagdad survenue en début de soirée chez eux. La surprise était générale devant la rapidité de la prise de la capitale irakienne.

L'Agence de presse du Qatar a fait état d'une conversation téléphonique entre Yasser Arafat, président de l'Autorité palesti-

nienne, et le président égyptien, Hosni Moubarak.

Le quotidien d'Amman *The Jordan Times* a rapporté la volonté syrienne de préserver l'unité géographique de l'Irak. L'Agence officielle d'information de Syrie n'avait pas encore diffusé, à 19 h locales (11 h à Montréal) la nouvelle de la chute de Bagdad.

Le quotidien de langue arabe *Al Hayat*, situé à Londres, rapportait que des milliers de bottes et d'uniformes militaires irakiens jonchaient les rues de Bagdad ainsi que les planchers des postes de combat irakiens disséminés dans la ville.

Les quotidiens israéliens *Haaretz* et *Jerusalem Post* se réjouissaient de la situation à Bagdad, mais annonçaient en même temps que le gouvernement israélien a décidé de maintenir pour le moment l'état d'urgence en vigueur depuis plusieurs semaines dans tout le

pays. À Téhéran, le quotidien *Iran Daily* a annoncé la mise en état d'alerte «maximum» des forces armées devant la «menace d'attaque possible des forces étrangères». «Nos voisins au nord, à l'est et à l'ouest de nos frontières ont déjà été attaqués», signale le journal.

En Algérie et en Égypte, les quotidiens «en ligne» étaient en retard dans la couverture de la guerre, parlant plutôt encore des événements de la vieille...

Le quotidien français *Le Monde* a indiqué que, pendant que le centre de Bagdad était envahi par des troupes américaines, les forces kurdes et américaines ont réussi une percée vers Mossoul, tandis qu'à Bassora, au sud, les soldats britanniques s'apprêtaient à rétablir l'ordre pour permettre l'arrivée de l'aide humanitaire.



Photo MAHMOUD TAWIL, Associated Press ©

Pas moins de 300 journalistes ont participé ce matin à un *sit-in* devant les bureaux régionaux de l'ONU à Beyrouth, au Liban, pour protester contre la mort hier à Bagdad d'un journaliste et de deux caméramen.

La reddition de Bagdad «l'imprenable»
suscite malaise et désillusion au Caire

Agence France-Presse

LE CAIRE — La reddition rapide de Bagdad, que beaucoup d'Arabes imaginaient «imprenable», suscitait malaise et désillusion aujourd'hui parmi des habitants du Caire.

«C'est fini, tout est fini, ils ont pris Bagdad», commente un gardien d'immeuble en suivant, incrédule, sur une chaîne arabe les images des marines américains déambulant tranquillement dans les rues de la capitale irakienne.

«Où est Saddam, où est al-Sahhaf?», s'interroge-t-il, prenant à partie les passants

qui encerclent sa loge ouverte où il a installé depuis le début de la guerre un minuscule téléviseur pour suivre les harangues guerrières quotidiennes du ministre irakien de l'Information Mohammad Said al-Sahhaf.

«Nous devons nous préparer, car bientôt ils seront au Caire», réplique amèrement un collègue, exprimant la conviction des Égyptiens que l'Irak n'est que le début d'une colonisation américaine de tous les pays arabes.

«Nous pensions que Bagdad resterait la forteresse imprenable de l'Irak», avait mercredi le rédacteur en chef du quotidien gouvernemental *Al-Gomhouria*, Samir Ragab, dans un éditorial prémonitoire.

«Nous pensions que les envahisseurs ne pourraient jamais l'avaler et que les murs de Bagdad seraient des épées coupant leurs têtes et les renvoyant humiliés et vaincus», ajoutait-il. «Telle est l'illusion dans laquelle Saddam Hussein nous a fait vivre, avant et pendant les combats, et voilà qu'une capitale de cinq millions d'habitants s'effondre en un temps record», affirmait M. Ragab.

La rhétorique de victoire des responsables irakiens, ces dernières semaines, rappelle aux plus âgés des Égyptiens les discours mensongers des organes officiels pendant la débâcle de l'armée égyptienne face à Israël, en juin 1967.

Agence France-Presse

PARIS — La presse européenne doutait ce matin de l'importance du rôle accordé à l'ONU dans l'après-guerre, malgré la promesse de George W. Bush et Tony Blair de lui accorder un rôle «vital».

«Nations unies, restez à l'extérieur de l'Irak. Laissez (l'Irak) tranquille», a en fait été le message, de MM. Bush et Blair après leur rencontre à Belfast, selon le *Times* de Londres.

En réunion hier à Belfast, le président américain et le Premier ministre britannique ont promis à l'ONU un «rôle vital» dans la reconstruction de l'Irak. Mais M. Bush a précisé que ce rôle vital est «celui d'aider les gens à vivre librement et d'apporter de la nourriture et des médicaments».

Opposé à la guerre, un autre journal britannique, le *Guardian* (centre-gauche), a plaidé pour une solution proche de la position française car, «seule l'Onu offre l'impartialité essentielle à la création d'un autorité de transition».

«Tempête sur le futur de l'Irak» estimait

en une et sur huit colonnes le *Daily Telegraph* qui opposait le «rôle vital» préconisé par Washington et Londres et la volonté française que l'ONU «seule» dirige l'après-Saddam Hussein.

En France, *Le Figaro*, estimait que M. Blair «a convaincu le président américain d'associer les Nations unies à la réhabilitation de l'Irak». Mais *Libération* (gauche) soulignait au contraire «un rôle limité» prévu pour l'ONU et le quotidien populaire *Le Parisien* évoquait le «oui, mais» de Bush aux Nations unies.

«Blair et Bush ont refusé avec raison le rôle dirigeant aux Nations unies», estimait le journal conservateur allemand *Die Welt* car «l'ordre ne peut être garanti que par la coalition militaire.»

Selon *Sueddeutsche Zeitung*, «il est encourageant de voir que le président américain parle de l'ONU et lui confie une tâche» mais le *Frankfurter Rundschau* critiquait Washington qui «croit que le sang (américain) versé pendant la guerre légitimise une paix dictée par les États-Unis».

«L'ONU viendra à jouer un rôle «décisif» dans la reconstruction de l'Irak (...) mais per-

sonne ne sait vraiment ce que cela signifie», écrivait le quotidien danois *Berlingske Tidende* tandis que selon *Politiken*, MM. Bush et Blair «sont parvenus à parler sans rien dire de consistant».

Le plus grand quotidien danois, *Jyllands-Posten*, indiquait pourtant qu'il n'y a pas beaucoup de choses nouvelles qui sont sorties de la réunion de Belfast.

Très dubitative, la *Stampa* estimait que «ce seront les vainqueurs qui établiront les règles, comme cela s'est toujours passé depuis que le monde est monde», alors que selon le *Corriere della Serra* «malgré tous ses défauts, la voie de l'ONU n'a pas d'alternative».

Selon *La Libre Belgique*, George Bush a fait «une maigre concession» en attribuant à l'ONU «un rôle limité sur le plan politique»: celui de «suggérer» les noms des dirigeants irakiens de l'autorité intérimaire qui succédera à l'administration américaine.

«L'ONU sera cantonnée à un rôle dans la fourniture de l'aide humanitaire», déplorait toutefois le journal tandis que selon le quotidien russe *Gazeta*, Bush et Blair ont voulu «couvrir la gestion (de l'Irak) par la feuille de vigne de l'ONU».

LA CHUTE DE BAGDAD

EN BREF

Les jeunes Français ont «plutôt de l’antipathie » pour les États-Unis

VINGT-CINQ pour cent des jeunes Français âgés de 15 à 25 ans disent avoir « plutôt de l’antipathie » pour les États-Unis, contre 16 % « plutôt de la sympathie » et 58 % « ni antipathie ni sympathie », selon un sondage Sofres-M6-*L’Express* à paraître demain dans l’hebdomadaire *L’Express*. À la question « Aimeriez-vous vivre aux États-Unis ? », 75 % des jeunes répondent non, contre 25 % oui. Au sujet de la guerre contre l’Irak, quelque 48 % souhaitent la victoire des troupes américano-britanniques, mais 24 % souhaitent au contraire la victoire de l’Irak. — *AFP*

Manif antigerre à Moscou

POUR LA PREMIÈRE fois depuis le début de la crise irakienne, une manifestation contre la guerre en Irak a mobilisé à Moscou plusieurs milliers de personnes, rassemblées par le parti pro-Kremlin Edinnaïa Rossia et les syndicats favorables au Kremlin. De 15 000 à 20 000 personnes se sont rassemblées en début d’après-midi devant l’ambassade des États-Unis, selon les estimations de policiers sur place, sous les slogans « Arrêtons l’agression américaine », « Non à la Troisième Guerre mondiale », « Bush, tu dois respecter la Russie ». — *AFP*

Silence des journalistes au Sénat espagnol

LE CHEF du gouvernement espagnol, José Maria Aznar, a été accueilli aujourd’hui au Sénat en silence par des journalistes qui avaient déposé leur matériel de travail sur le sol en signe de protestation contre la mort de deux reporters espagnols en Irak. Des caméras de télévision, des appareils de photos, des magnétophones et des bloc-notes avaient été déposés devant la salle où M. Aznar devait se réunir avec le groupe parlementaire du Parti populaire (PP, conservateur, au pouvoir). Le chef du gouvernement, qui est l’un plus des fermes alliés de Washington dans la guerre en Irak, s’est borné à saluer les journalistes avant d’entrer dans la salle de réunion. — *AFP*

«Une guerre sans visages» à la télévision danoise

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL de la Croix-Rouge danoise, Joergen Poulsen, a accusé aujourd’hui les médias de son pays, notamment les télévisions, de « montrer une guerre propre sans visages, sans les images de souffrances terribles vécues par la population irakienne ». Cette présentation du conflit a contribué à diminuer l’élan traditionnel de générosité des Danois envers les victimes de la guerre, selon les associations humanitaires danoises, qui ont enregistré nettement moins de dons que lors de catastrophes précédentes. « Les stations de télévision (danoises) s’évertuent à dire que la vérité est la première victime de la guerre. Mais, pour nous (la Croix-Rouge), ce sont les êtres humains qui sont les premières victimes, et ces chaînes ne montrent pas les gens, les corps d’enfants déchiquetés, les scènes tragiques dans les maisons, les rues où les hôpitaux », a déclaré M. Poulsen. — *AFP*

Manif pour le «martyr» d’Al-Jazira

QUELQUE 300 personnes, en majorité des journalistes, ont participé aujourd’hui à une marche de protestation à Amman contre la mort du correspondant jordanien d’Al-Jazira à Bagdad, tué mardi dans un bombardement américain. « Mon fils est un martyr, les Américains tuent les journalistes pour étouffer la vérité », a affirmé Naïm Ayoub, dont le fils Tarek, 34 ans, a été tué lorsqu’un missile américain est tombé sur les bureaux de la télévision satellitaire qatarite dans la capitale irakienne. « C’est le résultat de leur pseudo-civilisation », dit-il, les larmes aux yeux, sa petite-fille Fatima, âgée de un an, dans les bras. — *AFP*



CNN a diffusé ce matin des images d’une foule de Bagdadis acclamant les soldats américains.

Photo AP

La statue de Saddam finit par basculer



NATHALIE COLLARD

Ce matin, une seule et même image sur tous les écrans de télévision : la statue de Saddam Hussein, le bras levé vers le ciel, place Firdos, à Bagdad. Une poignée d’Irakiens, des hommes pour la plupart, entourent la statue. On voit un Bagdadi frapper le visage de Saddam avec une chaussure.

Un autre passe une corde autour de son cou. Au pied de la statue, dans un geste qui a quelque chose de désespéré, des hommes s’échangent un maillot et frappent, chacun son tour, l’immense socle de béton pour tenter de le fracasser. Comme le fait remarquer l’animatrice de l’émission matinale *The Early Show*, sur les ondes de CBS, « Ils n’ont même pas les ressources humaines et techniques pour faire tomber cette statue. »

Sur les ondes de FoxNews, on jubile : « Vous assistez actuellement à ce que tout le monde entier attendait. Cette statue est le symbole du pouvoir dans une république de la peur. Aujourd’hui, les Irakiens font un noeud autour de son cou. »

À 18 h 30, heure de Bagdad, les marines américains prennent les choses en main. La chute de la statue de Saddam Hussein — symbole fort entre tous — sera finalement

l’oeuvre de l’armée américaine. La corde est remplacée par une chaîne rattachée à une grue, le tank est en position, les marines ont fait évacuer un périmètre de sécurité. Tout est soudainement bien organisé. La statue bascule... mais reste accrochée par les pieds. Coriace, ce Saddam. À 18 h 50, heure de Bagdad, le haut du corps de Saddam bascule enfin. Pendant que la foule en liesse marche sur les fragments de la statue, le vrai dictateur, lui, demeure toujours introuvable. Un Bagdadi colle le drapeau irakien sur le socle. Les caméras de télévision ont enfin leur image.

■ ■ ■

Les grands réseaux américains auront mis du temps à entrer en mode « émission spéciale » ce matin. Vers 8 heures, CBS, ABC et NBC diffusaient toujours leur programmation régulière alors que les images de la foule irakienne en liesse dans les rues de Bagdad défilaient sur CNN, Radio-Canada et LCN. La radio de Radio-Canada présentait quant à elle une émission spéciale dès 8 heures ce matin.

Les scènes de pillage, entrecoupées d’images d’Irakiens déchirant les photos officielles de Saddam Hussein, ont défilé sur les écrans tout l’avant-midi. Dans un reportage réalisé par la télévision française, on a vu et entendu un homme crier : « Que nous as-tu fait Saddam ? Américains, venez nous délivrer ! »

Alors que le ton était à la jubilation sur

Fox News (et dans une moindre mesure sur CNN), les autres réseaux étaient beaucoup plus prudents, soulignant que les prochaines semaines seraient difficiles et que la reconstruction serait longue.

Comme l’a remarqué un commentateur de CBS : « It ain’t over until it’s over ».

Risquer sa vie pour nous informer

À 10h (heure de Montréal), le vice-président des États-Unis Dick Cheney prenait la parole, comme prévu, devant les éditeurs de journaux réunis en congrès à la Nouvelle-Orléans. Pas de doute, le coût humain de la couverture médiatique de cette guerre sera au nombre des questions qui seront abordées au cours des prochaines semaines. Le vice-président Cheney a débuté son allocution en rendant hommage au travail des journalistes intégrés, une façon de faire, a-t-il déclaré, qui aura produit une couverture journalistique exceptionnelle.

Vraiment ?

Ce matin, tous les médias se posent la question. Douze journalistes sont morts depuis le début de la guerre. « Le risque ne vaut pas le résultat », a déclaré Marcy McGinnis, une des vice-présidentes au réseau CBS. C’est ce qu’on évaluera au cours des prochains jours.

La chute de la statue de Saddam Hussein, symbole fort entre tous, sera finalement l’oeuvre de l’armée américaine.

Les États-Unis accusés d’«éliminer» les journalistes «témoins gênants des carnages»

Agence France-Presse

LE CAIRE — Au lendemain d’une « journée noire » pour la presse, avec la mort de trois journalistes à Bagdad, médias et opinion publique arabe accusaient ce matin les États-Unis d’« éliminer » les journalistes, « témoins gênants des carnages » commis par les forces de la coalition contre les civils irakiens.

« Le crime accablant et prémédité contre les journalistes, victimes des forces de la coalition, se révèle être une « Opération pour crever les yeux » des médias arabes et occidentaux, afin qu’ils ne témoignent pas des événements que connaîtra Bagdad par la suite », accuse l’hebdomadaire gouvernemental égyptien *Al Moussawar*.

« Les forces américaines ont commencé l’assaut sur Bagdad par un carnage de journalistes », affirme ce journal.

« Diriger les tirs de manière préméditée contre les journalistes est un crime de guerre », dénonce pour sa part le quotidien arabe *Al-Hayat*.

« Ils ont tiré sur les soldats de la vérité, car ils ne veulent pas de témoins de leurs crimes », assure encore le quotidien.

« Les trois collègues tombés en martyrs ne sont pas morts sous des tirs accidentels ou du fait d’une bavure », affirme *Al-Hayat*.

« Celui qui a tiré savait qu’il avait à faire et sur qui diriger ses tirs meurtriers. Il était impossible qu’il se méprenne sur cet hôtel, car des millions de personnes savent qu’il grouille de centaines de journalistes », affirme le quotidien.

« Les forces d’invasion tuent les journalistes pour couvrir les carnages barbares en Irak », titre pour sa part le quotidien gouvernemental égyptien *Al Akhbar*.

« Les envahisseurs éliminent les journalis-

tes pour imposer le black-out sur leur bouche », affirme en écho le quotidien d’opposition *Al-Wafd* (libéral).

Pour la Fédération des journalistes arabes (FJA), basée au Caire, les tirs américains sont « prémédités ».

« Le bombardement et le meurtre prémédités de journalistes signifient que les forces d’invasion américano-britanniques s’efforcent d’empêcher les médias de transmettre leurs informations » sur l’Irak, accuse le secrétaire général de la fédération, Salah Ed-dine Hafez.

« La guerre, qui selon eux devait être propre, a balayé un grand nombre de journalistes (...), dont trois tués mardi », écrit le quotidien *Al-Ittihad* d’Abou Dhabi, accusant les forces de la coalition de chercher à « faire taire la voix de la vérité ».

Pour le quotidien émirati *Al-Khaleej*, « les forces d’agression américano-britanniques

ont assassiné la liberté, la vérité et les droits de l’Homme ».

Les journaux tunisiens ont affirmé que le tir américain était intentionnel et avait pour but de dissimuler la vérité sur les combats. La presse marocaine accusait également l’armée américaine d’avoir visé délibérément des journalistes en Irak pour « chasser les témoins » des « crimes » de la guerre.

Le ministre syrien de l’Information, Adnane Omrane, a condamné les « forces de l’invasion qui ont visé des journalistes à Bagdad », et appelé le secrétaire général de l’ONU, Kofi Annan, à « dénoncer ces crimes », dans un communiqué diffusé par l’agence officielle SANA.

Le secrétaire général de la Ligue arabe, Amr Moussa, a pour sa part qualifié de « très grave » le fait de « prendre les journalistes pour cible ».

Les journalistes à Bagdad « remplissent une mission noble en transmettant la vérité », a-t-il déclaré à la presse.

LA CHUTE DE BAGDAD

Le mirage de la paix



RUDY LE COURS
ANALYSE

Depuis le début de l'année, la guerre en Irak a servi d'écran de fumée à l'investisseur américain pour justifier la performance pour le moins ordinaire de la première économie de la planète. Aujourd'hui, il pourrait se voir berner par le mirage de la paix.

Il y aura d'abord pour le conforter l'assurance que ses forces armées triomphantes joueront un rôle de premier plan dans le maintien de l'ordre en Irak. Ensuite, celle que les cours du pétrole resteront à des niveaux acceptables, soit sous la barre des 30 \$US et idéalement autour des 25 \$.

Les puits irakiens n'ont pas été détruits pendant le conflit. Les livraisons pourraient reprendre à l'été, si l'autorité provisoire mise en place d'ici peu parvient à les sécuriser. De plus, l'Amérique du Nord est sortie de l'hiver le plus

froid depuis 1994, ce qui allégera la demande au cours des prochains mois. Les risques de rupture des approvisionnements sont, somme toute, écartés malgré les difficultés du Venezuela et du Nigeria à fournir leurs quotas au sein de l'offre cartellisée de l'Organisation des pays exportateurs de pétrole (OPEP).

L'OPEP doit se réunir à Vienne le 24 avril pour faire le point. On évoque même que certains de ses membres sont tentés de réduire l'offre pour soutenir les cours du brut au-dessus des 25 \$ le baril.

Les cours élevés durant le premier trimestre auront dopé les bénéfices des entreprises américaines dont les résultats seront publiés, à compter de la semaine prochaine. Ils feront illusion. Selon First Call, l'organisme qui sonde les analystes financiers, les bénéfices des entreprises composant le Standard & Poor's 500, l'indice de référence du marché boursier américain, devraient être en hausse de 8,4 % par rapport à l'an dernier.

À première vue, il s'agit d'un joli chiffre. Son examen plus attentif révèle toutefois que la quasi-totalité de cette progression s'explique par l'augmentation de 172 % des bénéfices attendus des sociétés pé-

trolières. Si on les exclut de l'échantillon, les profits devraient avoir progressé de 1,8 %, seulement, soit à peu près le taux d'inflation.

Autant dire zéro comme dans Ouellette, en termes réels.

La baisse des prix des produits pétroliers peut donc être perçue comme une bonne nouvelle pour les entreprises américaines, à compter du deuxième trimestre. Ce n'est pas aussi sûr.

Une de leurs grandes difficultés présentes, c'est l'impossibilité de monter leurs prix pour accroître leurs profits. L'offre de produits et de services est trop grande parce qu'elles ont trop accru leurs capacités de production durant l'âge d'or de la techno-bulle. Depuis plusieurs mois, elles fonctionnent à 75 % de leurs capacités, un seuil en-deçà duquel pointe la récession. Elles sont peu enclines à réinvestir pour se moderniser, d'autant que les profits ne sont pas au rendez-vous pour financer modernisation ou expansion. En outre, la concurrence de la Chine, désormais membre à part entière de l'Organisation mondiale du commerce, fait mal au point où le déficit commercial des États-Unis face à l'Empire du milieu a dépassé les 100 milliards, en 2002.

La baisse du prix du pétrole viendra compliquer l'équation. Les autorités américaines misaient beaucoup sur la baisse du dollar face aux autres devises, l'euro et le yen notamment, pour créer un peu de pressions sur les prix. La baisse du prix du pétrole annulera en partie l'effet recherché par la dépréciation progressive du billet vert.

Cela n'est rien pour rassurer. La semaine dernière, on apprenait que l'activité manufacturière et des services était en déclin au mois de mars. Jusqu'ici, les services, qui représentent près de 80 % de l'activité économique américaine, étaient parvenus à maintenir les États-Unis à flots, même si le secteur manufacturier était depuis plusieurs mois en décroissance et en déflation.

Les risques de déflation dans l'industrie des services grandiront au cours des prochaines semaines. Déjà, le transport aérien traverse une période difficile, en partie à cause d'une surcapacité résultant de la déréglementation des années 90 et en partie à cause des lendemains du 11 septembre qui ont vu se multiplier les mesures de sécurité et les délais dans les aéroports.

S'ajoute désormais une composante imprévue et très inquiétante :

le syndrome respiratoire aigu sévère. La Californie en particulier, et la côte ouest en général, sont déjà très touchées par la pneumonie atypique. Le tourisme d'affaires et de villégiature s'en ressent déjà. Avec elle, restaurants et hôtels subissent des baisses de fréquentation substantielles. Dans ces conditions, les prix vont tomber.

Reste encore la plus grande des inconnues, soit le comportement des consommateurs qui assure la vitalité de l'économie américaine et lui a permis d'émerger de la récession de 1981. Depuis le début de l'année, il a la mine basse, bien basse, au point où, par exemple, les constructeurs automobiles proposent désormais un crédit de 60 mois sans intérêt pour qu'un ménage change de voiture ou s'en procure une troisième, voire une quatrième...

Par le passé, le peuple américain a toujours surpris cependant par sa capacité à vaincre les difficultés. Il y parviendra sans aucun doute une fois encore. Mais cela exigera quand même du temps.

C'est sans doute ce que l'investisseur prudent avait en tête ce matin à l'ouverture à la baisse des marchés boursiers.

Qui mettra la main sur le pétrole irakien ?

FELICITY BARRINGER
et NEELA BANERJEE
The New York Times

Tandis que les armées des coalisés s'emparent des centres de pouvoir en Irak, le marché anticipe une reprise rapide des expéditions de pétrole par un pays qui, même sujet aux restrictions des Nations unies, pompait environ 2 millions de barils par jour.

Mais les diplomates et les experts de l'industrie servent une mise en garde à ceux qui sont tentés par un excès d'optimisme, qui a provoqué une chute de 20 % du prix du pétrole au cours des trois dernières semaines : il faudra des semaines, sinon des mois, pour régler les complexes questions juridiques et politiques qui ne manqueront pas de surgir en Irak.

La question fondamentale est simple : lorsque les canons se seront tus, qui détiendra l'autorité légale pour vendre le pétrole irakien ? Une autorité appuyée par les Américains, sans mandat international ? Ou une autorité soutenue par la France, la Russie, la Chine, la Grande-Bretagne et les États-Unis, membres permanents du Conseil de sécurité de l'ONU ?

« La question n'est pas de tirer le pétrole du sous-sol », explique Raad Alkadiri, un directeur de PFC Energy, un cabinet-conseil de Washington. M. Alkadiri est également un expert de la question du pétrole irakien. La résolution des problèmes juridiques et politiques, dit-il, « prendra un certain temps, à moins que les États-Unis souhaitent jouer les éléphants dans un magasin de porcelaine ».

À l'heure actuelle, les Nations unies sont les fiduciaires des actifs pétroliers irakiens, y compris les 2,9 milliards US en fonds issus du pétrole qui se trouvent présentement dans un compte en fidéicommis contrôlé par l'ONU, ainsi que les 8 à 9 millions de barils de pétrole entreposés dans le port turc de Ceyhan.

Les deux plus importants champs pétrolifères d'Irak sont Kirkuk, au nord, et Rumaila, au sud. Ce dernier champ, qui comprend environ 430 puits, est actuellement sous la domination des forces coalisées. Le Service du génie de l'armée américaine et des employés de Kellogg Brown & Root, une division de Halliburton, sont déjà sur place pour fermer des puits à Rumaila pour empêcher une hausse de pression dans les puits susceptible de les endommager, selon *Oilgram News*, un bulletin de l'industrie.

Le 17 mars dernier, deux jours avant que les premières bombes tombent sur Bagdad, les fonctionnaires responsables des ventes du pétrole pour les Nations unies (ceux qui approuvent les prix, autorisent les contrats et exercent d'autres fonctions sous mandat du Conseil de sécurité) ont quitté l'Irak.

L'organisme gouvernemental irakien qui a effectivement effectué des achats et des ventes, l'Organisation du marketing du pétrole d'État, existe encore, mais sans l'approbation des Nations unies, les ventes sont illégales. Selon certains courtiers en pétrole, il est pos-



Des Bagdadis ont pillé à coeur joie un entrepôt du ministère du Pétrole, au nord-est de la capitale, hier. Les combats se poursuivaient dans d'autres quartiers.

PHOTO RAMZI HAIDAR, Agence France-Presse

sible de trouver des acheteurs, même si les titres de propriété font l'objet d'une contestation, si les prix sont suffisamment bas.

Mais d'autres soutiennent que les courtiers seront réticents à acheter du pétrole irakien tant que les États-Unis et les Nations unies n'auront pas conclu un accord pour déterminer qui possède l'autorité pour vendre le pétrole et recueillir les paiements.

« La plupart d'entre nous ne veulent pas être mêlés à ça », a dit le dirigeant d'une entreprise active dans les transactions pétrolières.

« Nous nous demanderions : « Ce pétrole est-il mien ? Puis-je en avoir un titre de propriété clair ? » Et sans cette assurance, il est possible que personne ne voudra acheter ce pétrole », dit-il.

Au cours des dernières semaines, le Conseil de sécurité s'est penché sur cette question. Selon un diplomate, le pétrole entreposé actuellement à Ceyhan représente entre 5 et 10 % des contrats approuvés par le gouvernement de Saddam Hussein. « Même ce pétrole ne peut pas être livré, dit le diplomate, avant de recevoir le feu vert d'une autorité légitime à Bagdad. »

Mais, ajoute ce diplomate, « si vous examinez la question du pétrole sous l'angle des besoins humains, tant que le compte en fidéicommis peut accueillir les revenus tirés du pétrole, je présume qu'il y aura des scénarios originaux » pour transférer l'autorité de l'Organisation du marketing du pétrole d'État irakien à un autre vendeur approuvé à la fois par les forces coalisées et le Conseil de sécurité.

L'autorité du Conseil de sécurité sur le pétrole irakien remonte à la fin de la première guerre du Golfe, lorsqu'une interdiction de la vente

de pétrole irakien a été décrétée dans le cadre de sanctions destinées à obliger le gouvernement de Saddam Hussein à désarmer.

En 1995, en réaction à des plaintes croissantes touchant les conséquences des sanctions sur la santé de la population irakienne, on autorisa les ventes de pétrole, en quantités graduellement croissantes, dans le cadre du nouveau programme pétrole contre nourriture.

Le programme est autorisé par tranches de six mois et la période actuelle prend fin le 3 juin prochain.

LA CHUTE DE BAGDAD

L'accueil est froid en Bourse



MICHEL GIRARD

Il a fallu attendre 30 bonnes minutes après l'ouverture des marchés pour que Wall Street « se trouve » ce matin une direction. Et au grand soulagement des boursicoteurs, ce fut finalement à la hausse.

Au cours de la nuit dernière, malgré les nouvelles laissant entendre que le régime de Saddam Hussein avait capitulé, les marchés asiatiques ont perdu du terrain. Ce recul s'est par la suite transféré vers les bourses européennes. Et les contrats à terme sur les indices boursiers américains ne faisaient guère mieux en pointant vers le bas, ce qui laissait prévoir une ouverture négative de Wall Street.

Vers 10 heures cependant, Wal Street s'enclenchait vers le haut, entraînant les autres

autres marchés de la planète à la hausse, y compris bien entendu la Bourse de Toronto.

Il ne faudrait pas se surprendre de revoir la Bourse en baisse au cours de la journée. Tôt ce matin, des lecteurs m'ont demandé pourquoi la Bourse traînait-elle de la patte alors que la guerre venait de finir, et qu'en soit, cela était évidemment une nouvelle fort positive pour l'évolution à court terme de la Bourse ?

La Bourse, leur ai-je rappelé, est un jeu d'anticipation. Le fait que le régime de Saddam Hussein soit tombé était déjà anticipé par les gros investisseurs institutionnels depuis une semaine.

La Bourse avait rebondi de telle sorte que les principaux indices de Wal Street, soit le Dow Jones et le S&P 500 de la Bourse de New York, ont non seulement récupéré les pertes subies d'il y a deux semaines, mais en plus ils se négocient aujourd'hui au-dessus de la marque du JOUR 1 de la guerre contre l'Irak.

On se souviendra qu'après une première semaine de guerre en forte hausse boursière,

tous les marchés boursiers avaient sombré dans la déprime à cause d'une guerre qui s'annonçait nettement plus ardue et longue que ce qui avait été initialement prévu par les « experts » de la Bourse.

Cela dit, la guerre est maintenant finie. Mais les grands gestionnaires de portefeuilles institutionnels et leur batterie d'analystes sont maintenant en train d'évaluer l'impact négatif que cette désastreuse guerre a pu avoir sur l'économie mondiale jusqu'à présent. Dans la même foulée, ils tentent également d'évaluer l'impact « positif » de la reconstruction de l'Irak sur cette même économie mondiale, et ce à tous les points de vue : taux d'intérêt, inflation, rentabilité des entreprises, emplois, pétrole, etc. etc.

On conviendra que ce n'est pas facile d'effectuer ces savants calculs économiques et qu'il faudra les réévaluer fréquemment.

La guerre étant terminée, la Bourse va bien devoir tenir compte de la panoplie de mauvaises nouvelles économiques qui se sont abattues sur les États-Unis depuis à peine un mois.

Cela ne veut pas nécessairement dire que

les indices vont replonger vers l'abîme. Surtout qu'il faut garder à l'esprit que les liquidités engrangées dans les fonds américains de marché monétaire se situent à un niveau record.

Les investisseurs piaffent d'impatience pour réinvestir massivement dans le marché boursier, question d'essayer de se refaire le portefeuille après trois dernières années de débandade boursière.

Les fonds monétaires ne rapportent presque plus rien comme rendement.

Dès que les investisseurs relativement craintifs sentiront que Wal Street reprend « solidement » sa tendance à la hausse, il y a de forte chance qu'ils réinvestissent dans le marché. Ce qui exercera des pressions à la hausse...

Mais ne rêvons pas trop. La mondialisation a rendu les marchés boursiers extrêmement volatils, les fortes hausses et les fortes baisses se suivant à grande vitesse.

Il faut être vigilant plus que jamais. Et surtout, il ne faut pas jouer les fanfarons avec son portefeuille.



PHOTO BLOOMBERG NEWS

L'euphorie aura été de courte durée. L'optimisme sur le fait que la guerre en Irak va finir bientôt est remplacé progressivement par des inquiétudes sur l'évolution conjoncturelle et les résultats des entreprises américaines.

Les marchés craignent les conséquences

Agence France-Presse

PARIS – Les places boursières mondiales piquaient du nez ce matin, atteintes par des prises de bénéfices et par des inquiétudes renouvelées sur l'évolution de la conjoncture économique.

Au 21^{ème} jour de la guerre, les forces américaines tentaient de conforter leur emprise sur Bagdad. Six Marines ont été blessés dans la capitale par des tirs irakiens, tandis que le sort de Saddam Hussein reste incertain.

Peu avant 10H00 GMT, les places européennes baissaient : Londres cédait 1,09 %, Paris 1,48 % et Francfort 1,93 %. Madrid reculait de 0,84 %.

« L'optimisme sur le fait que la guerre en

Irak va finir bientôt est remplacé progressivement par des inquiétudes sur l'évolution conjoncturelle et les résultats des entreprises américaines », a dit Christian Schmidt de la banque Helaba à Francfort.

« En Allemagne aussi, on retourne à la réalité de la politique conjoncturelle : l'UE a baissé hier ses pronostics de croissance », ajoute l'analyste.

La Commission européenne a baissé hier ses prévisions de progression du PIB allemand cette année à 0,4 % contre 1,4 % attendus encore à l'automne dernier, et le FMI devrait faire de même mercredi.

À Paris aussi, un opérateur signalait « un problème de visibilité sur les résultats des sociétés, qui pour l'instant ne sont pas excellents ». « Il y aura sûrement des prises de bénéfices de nouveau aujourd'hui », estimait-il.

À Londres, l'indice Footsie se repliait dans

l'attente de la présentation cet après-midi du budget pour 2003/04 de la Grande-Bretagne.

En Asie, les Bourses ont généralement reculé après la baisse de Wall Street mardi et les craintes d'une faiblesse de l'économie américaine qui entraînerait avec elle le reste du monde.

Tokyo a clôturé en baisse de 0,91 % mercredi à la suite de ventes de valeurs vedettes comme Sony par les fonds de pension et autres investisseurs institutionnels par crainte d'une révision à la baisse de leurs résultats annuels. Hong Kong a fini en baisse de 1,93 %.

Singapour, également affectée par la pneumonie atypique, a perdu 1,92 %.

Sur les marchés de matières premières, le cours du brut a ouvert en nette hausse à Londres, les investisseurs anticipant une prochaine réduction de la production de l'OPEP

alors que l'Irak ne produit plus et que l'industrie nigériane tourne au ralenti.

À l'ouverture, à Paris, le baril de Brent de la mer du Nord pour livraison en mai, référence sur l'International Petroleum Exchange (IPE) de Londres, valait 25,15 US\$, en hausse de 55 cents par rapport à la clôture de mardi (24,60 US \$).

Quant au dollar, il s'effritait mercredi matin, ne semblant plus profiter des nouvelles en provenance d'Irak, sur un marché des changes plus enclin à se focaliser sur l'état de l'économie américaine.

L'euro ce matin à Paris s'échangeait à 1,0748 dollar contre 1,0753 dollar trois heures plus tôt et 1,0705 dollar mardi soir à New York.

Le billet s'échangeait à 119,88 yens contre 120,01 yens auparavant et 119,87 mardi soir à New York.

La reprise mondiale restera faible, selon le FMI

GABRIELLE GRENZ
Agence France-Presse

WASHINGTON — La reprise économique mondiale restera faible (+3,2 %) en 2003, selon le Fonds monétaire international (FMI) qui précise que malgré une issue rapide de la guerre un certain nombre de facteurs économiques contribueront toujours à la morosité persistante.

« Vu que les incertitudes à court terme sur le conflit en Irak se réduisent, la question actuelle est de savoir si la croissance hésitante présente va brusquement se transformer en une reprise solide », s'est interrogé l'économiste en chef du FMI, Kenneth Rogoff, devant la presse.

« Peut-être, mais nous partons du principe que la croissance restera au-dessous de la normale », a-t-il ajouté en présentant le rapport semi-annuel sur les prévisions économiques mondiales du FMI.

L'économie mondiale devrait ainsi croître de 3,2 % seulement en 2003 alors qu'en sep-

tembre dernier le FMI tablait encore sur une croissance de 3,7 % pour cette année. Pour 2004, en revanche, le FMI prévoit une relance de l'activité et une croissance de 4,1 %.

Au nombre des risques économiques, en dehors des inquiétudes sur la sécurité dans le monde même après la guerre en Irak, qui continueront de peser cette année sur la croissance, le rapport énumère les retombées de l'éclatement de la bulle boursière, les risques émergents d'une bulle immobilière dans certaines régions (Grande-Bretagne, Irlande et dans une moindre mesure aux États-Unis), une série de déséquilibres financiers dans différents pays, des faiblesses structurelles au Japon et en Europe, en particulier en Allemagne, sans parler des fragilités des marchés émergents et de la récente épidémie de pneumonie atypique.

« Alors que les prévisions de croissance pour 2003 sont nettement au-dessous de la normale, elles restent toujours raisonnablement au-dessus des niveaux de 2001, qui étaient proches de la récession », a précisé M. Rogoff.

Le rapport du FMI appelle par ailleurs la « communauté internationale à agir rapidement pour restaurer la confiance et surmonter les désaccords qui ont fait surface lors de la préparation de la guerre - et en particulier de s'assurer que ces désaccords ne débordent pas sur la sphère économique ».

Les principales économies industrialisées devraient progresser de 1,9 % cette année (contre 2,3 % prévus en septembre) et de 2,9 % en 2004. Les États-Unis devraient voir leur économie croître de 2,2 % en 2003 (contre 2,6 %) et de 3,6 % en 2004. Celle de la zone euro devrait connaître une hausse de 1,1 % cette année (contre 2,3 %) et de 2,3 % en 2004.

Au Japon, le FMI prévoit un taux de croissance de 0,8 % en 2003 (contre 1,1 %) et 1 % en 2004.

Dressant un état des lieux de l'économie mondiale, le rapport du FMI note que les États-Unis continueront cette année encore « à tirer la reprise (mondiale), même si la croissance prévue du PIB devrait y être un peu plus faible qu'en 2002 (2,2 % prévu en

2003 contre 2,4 % en 2002), faiblesse partiellement contrebalancée par un retour de la confiance et des investissements, et des incitations budgétaires supplémentaires ».

Dans la zone euro, « avec une demande intérieure faible, une politique budgétaire serrée, un euro qui s'apprécie, les prévisions de croissance ont été sérieusement réduites », ajoute le FMI.

Le FMI s'inquiète en particulier de la situation en Allemagne, où la croissance du PIB devrait rester nettement en-dessous de 1 % pour la troisième année consécutive.

Dans les pays émergents, en Asie en particulier, les prévisions de croissance n'ont que faiblement diminué.

L'Amérique latine, sortant d'une profonde récession, restera vulnérable.

Enfin, le FMI minimise le risque de déflation mondiale généralisée, même si un nombre croissant de pays pourraient connaître une telle situation dans les mois à venir, alors que pour l'instant seul le Japon en fait l'expérience.

LA CHUTE DE BAGDAD



Photo Reuters ©

Les Bagdadis en liesse ont grimpé sur ce char américain. Partout dans la capitale, des scènes semblables ont cours et les résidents fraternisent avec les militaires. Ce qui se passe en Irak depuis ce matin vient valider la thèse de Washington selon laquelle les Irakiens espéraient une action vigoureuse contre le régime de Saddam Hussein.

Chrétien se réjouit malgré tout

JOËL-DENIS BELLAVANCE

OTTAWA — Le premier ministre Jean Chrétien se réjouit des énormes succès de la coalition militaire dirigée par les États-Unis en Irak, qui a pris le contrôle d'une bonne partie de Bagdad, la capitale du pays, au cours des dernières heures.

Moins de 24 heures après avoir déclaré que le Canada avait agi selon ses principes et ses valeurs en refusant de participer à l'opération militaire des Américains sans l'aval du Conseil de sécurité des Nations unies, M. Chrétien a réitéré ce matin l'espoir que les hostilités prennent fin le plus rapidement possible.

« Le premier ministre a toujours souhaité depuis le début que cette guerre se termine le plus rapidement possible et qu'elle cause le moins de victimes possible », a déclaré ce matin un porte-parole du premier ministre, Steven Hogue.

M. Chrétien, qui présidait la réunion hebdomadaire de son caucus au moment où des Irakiens ten-

aient de renverser une immense statue de Saddam Hussein sur la place Ferdaous, dans le centre de Bagdad, commentera davantage l'évolution rapide des événements en Irak cet après-midi au cours d'une conférence de presse.

« Si la guerre se termine rapidement, il est évident que nous allons nous en réjouir. Mais il est encore un peu tôt pour pavoiser, pour dire

que c'est fini. Entre-temps, le gouvernement du Canada travaille aux efforts d'aide humanitaire, qui est prioritaire. Il y a des gens à Bassora qui n'ont pas d'électricité ni d'eau », a ajouté M. Hogue.

Le Canada s'est déjà engagé à contribuer 100 millions de dollars dans un fonds devant servir à la reconstruction de l'Irak lorsque les hostilités auront pris fin.

La tristesse envahit les pays arabes du Moyen-Orient

LAURA-JULIE PERREAULT

LES ARABES du Moyen-Orient n'ont pas bondi de joie en voyant tomber Bagdad aux mains des Américains. « Après des semaines de colère et de sentiment de rejet, voilà que c'est la tristesse qui nous envahit », a dit à *La Presse* une intellectuelle égyptienne jointe au Caire aujourd'hui.

Hoda Bodran, présidente de l'Alliance des femmes arabes, croit que la victoire annoncée des Américains et des Britanniques sur le régime de Saddam Hussein représente la fin d'une ère pour les Irakiens et le début d'une humiliante occupation.

« Les Américains disent qu'ils vont diriger l'Irak pendant au moins cinq mois. Cette idée aurait été impensable après la Deuxième Guerre mondiale. De quel droit pourront-ils décider du sort des Irakiens ? » demandait la féministe égyptienne, en réprimant difficilement sa consternation.

« Saddam Hussein était un dictateur. Il a été très cruel à maintes reprises, mais c'est aussi lui qui avait bâti l'infrastructure de ce pays. De bien des manières, avant l'embargo des Nations unies, l'Irak avait le meilleur système de tout le Moyen-Orient. Il y avait peu d'analphabétisme, les droits des femmes y étaient respectés plus que dans tous les autres pays », note celle qui a voyagé à maintes reprises en Irak.

Selon elle, la droite et la gauche de l'Égypte et des autres pays arabes du Golfe partagent tous ce sentiment de tristesse et d'appréhension à l'égard des derniers développements à Bagdad. Mme Bodran craint notamment que les visées des Américains ne s'étendent bientôt à d'autres pays de la région.

« Il faudra maintenant voir comment les Américains agiront et s'ils seront capables de sortir les Irakiens de l'état de pauvreté dans lequel les sanctions les ont plongés », remarque la féministe.

Les Palestiniens plaignent les Irakiens

Dans les territoires palestiniens, l'heure est aussi à la consternation.

« Nous savions que les Américains allaient gagner, mais nous espérions que la résistance allait durer plus longtemps. Nous sommes déçus par la tournure des événements », a confié aujourd'hui à *La Presse* le Dr Majed Nassar, directeur des Comités des travailleurs de santé de Bethléem, en Cisjordanie.

Il trouve « bizarre » la réaction de certains Irakiens qui ont accueilli avec des chants et des fleurs les soldats américains à Bagdad.

« Dans chaque pays, il y a des gens pour se réjouir de la tombée d'un gouvernement ou d'un autre. Je pense que les Irakiens que nous voyons à la télévision célèbrent la fin du régime de Saddam Hussein et la levée des sanctions dont ils souffrent depuis 10 ans, beaucoup plus qu'ils ne saluent l'arrivée au pouvoir des Américains », offre-t-il en guise d'explication.

Selon lui, la lune de miel sera de courte durée. « Les Irakiens vont maintenant vivre sous une occupation étrangère, tout comme les Palestiniens », croit le docteur.

Naim Ateek, chrétien palestinien et chef spirituel du centre Sabeel de Jérusalem, se dit heureux de son côté que la guerre soit terminée — « il y a eu assez de morts innocents » — mais craint lui aussi pour la suite des choses en Irak.

« Comme Palestiniens, nous ne pouvons qu'espérer que les Irakiens seront capables de choisir leur destinée le plus vite possible », souligne le révérend.

Autant M. Ateek que M. Nassar doutent de la volonté du président américain, George W. Bush, à régler le conflit israélo-palestinien, maintenant que la guerre en Irak est terminée.

« Jusqu'à maintenant, Bush a parlé beaucoup plus qu'il n'a agi dans le dossier de la Palestine. Nous ne voulons plus de mots, nous voulons voir des résultats, nous voulons voir les troupes israéliennes se retirer de la Cisjordanie », affirme Majed Nassar.

Le Vatican et les États-Unis renouent le dialogue

DENIS BARNETT

Agence France-Presse

CITÉ DU VATICAN — L'administration américaine a renoué aujourd'hui avec Jean-Paul II le dialogue rompu par la guerre en Irak, à l'occasion d'un entretien au Vatican entre un de ses représentants et plusieurs membres de l'entourage du pape.

Le Vatican « a respecté la pleine conscience » avec laquelle le président américain George W. Bush a pris la décision de lancer la guerre contre l'Irak, a assuré à la presse John Bolton, sous-secrétaire d'État américain chargé du contrôle des armements et de la sécurité internationale, à l'issue de ses entretiens.

M. Bolton est le plus haut représentant de l'administration américaine reçu au Vatican depuis le début de la guerre en Irak, le 20 mars dernier.

Il a rencontré le « ministre des Affaires étrangères » du pape, le Français Jean-Louis Tauran, le cardinal Camillo Ruini, président de la conférence épiscopale italienne et le cardinal américain James Stafford.

Mais il n'a pas été reçu en audience par Jean-Paul II et le pape a renouvelé ce matin ses critiques contre la guerre au cours de son audience générale hebdomadaire, en déplorant « les affrontements qui se poursuivent à Bagdad et dans d'autres villes de l'Irak, provoquant morts et destructions ».

John Bolton a néanmoins estimé que le dialogue était renoué.

« Le Vatican est tourné maintenant vers l'avenir afin de s'assurer qu'il n'y aura pas de tragédie humanitaire en Irak, ce qui a été un des objectifs poursuivis par nos planificateurs », a-t-il annoncé.

« Il n'y a eu aucune critique sur la manière dont la guerre a été conduite », a-t-il affirmé.

Les forces de la coalition anti-Saddam « font tout ce qui est humainement possible afin d'éviter les victimes civiles », a-t-il insisté.

La veille, un char américain a tiré contre l'hôtel Palestine à Bagdad, tuant deux journalistes étrangers et en blessant trois autres.

Le Vatican a proposé « des mesures concrètes » qui permettraient aux réseaux religieux musulmans et catholiques en Irak d'acheminer l'aide humanitaire dans ce pays, a indiqué M. Bolton, sans préciser la nature de ces propositions.

Le Vatican souhaite également voir les États-Unis « s'engager de manière adéquate en faveur de la reconstruction de l'Irak », a ajouté le sous-secrétaire d'État américain.

Le porte-parole du Vatican, Joaquin Navarro-Valls, a commenté les entretiens de M. Bolton dans un bref communiqué annonçant que le représentant américain « avait réitéré l'engagement de son pays à respecter la *ius in bello* », la loi en temps de guerre.

« M. Bolton a salué la disponibilité de l'Église catholique à collaborer dans le domaine humanitaire afin de soulager les souffrances de la population irakienne », a ajouté le porte-parole.

Jean-Paul II, âgé de 82 ans, a toujours manifesté son opposition à une intervention militaire en Irak et ses interventions ont pesé sur le monde catholique.

Dès le début de la crise, le pape a réclamé une solution pacifique et il a dépêché un émissaire à Washington porteur d'un message au président George Bush pour le mettre en garde contre les conséquences d'une guerre dans cette région.

Le président américain a néanmoins décidé de lancer cette opération et le pape l'a condamnée.

LA CHUTE DE BAGDAD

Quel rôle pour l'ONU en Irak ?

À Saint-Pétersbourg, la Russie, l'Allemagne et la France rappellent que les Nations unies ont un mot à dire dans l'après-guerre

MICHEL VIATTEAU
Agence France-Presse

MOSCOU – Le futur rôle de l'ONU en Irak après la chute de Saddam Hussein sera au centre du sommet réunissant Vladimir Poutine, Jacques Chirac et Gerhard Schroeder, vendredi et samedi à Saint-Pétersbourg, alors que les Américains sont entrés dans Bagdad.

C'est la première fois que les dirigeants de la Russie, de la France et de l'Allemagne se rencontrent depuis le début de la crise irakienne. Il pourrait s'agir en premier lieu de définir ce que pourrait être précisément le rôle de l'ONU, que les trois hommes déclarent vouloir « central ». La tâche est urgente pour les Nations unies, alors que les médias annoncent déjà les noms des administrateurs américains des régions irakiennes.

Sur un plan plus général, n'ayant pas réussi à empêcher la guerre, Berlin, Paris et Moscou cherchent maintenant à faire que l'après-guerre permette un retour à un système où la communauté internationale aura son mot à dire par l'intermédiaire de l'ONU, évitant l'apparition d'un monde unipolaire dominé par les États-

Unis ou une division profonde au Conseil de sécurité.

Cette politique a reçu un encouragement avec les déclarations du premier ministre britannique, Tony Blair, allié de Washington, en faveur des Nations unies. Et le président américain George W. Bush lui-même est allé jusqu'à dire, lors d'un sommet avec M. Blair à Belfast, que l'ONU devait avoir un rôle « vital ».

Pour sa part, l'Allemagne a d'abord exclu de participer à l'effort financier de reconstruction, estimant que ceux qui détruisent doivent reconstruire. Depuis quelques jours, l'Allemagne a assoupli sa position, se contentant d'indiquer qu'elle n'assumerait « pas de responsabilité première » dans la reconstruction de l'Irak au cas où celle-ci ne serait pas faite par l'ONU, selon des sources diplomatiques à Berlin.

L'offensive diplomatique en faveur de l'ONU devait prendre une résonance particulière à Saint-Pétersbourg avec la participation annoncée du secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan, mais ce dernier a finalement annulé son déplacement. Peut-être, selon des observateurs à Moscou, pour préserver l'avenir et éviter d'apparaître aux yeux de Washington comme un nouveau membre de la coalition anti-guerre.

Plusieurs membres de l'administration américaine ont exprimé de fortes réserves

sur un éventuel rôle de l'ONU dans la reconstruction de l'Irak alors que les Nations unies ont refusé d'entériner la guerre. En fait, aucune conception précise de ce rôle n'a encore été avancée. Et la possibilité d'imposer l'ONU aux Américains victorieux est accueillie avec scepticisme par plusieurs analystes à Moscou.

« Si la rencontre est perçue comme une tentative des trois pays de coopter la Grande-Bretagne à l'opposition anti-américaine, nous aurons une nouvelle rupture publique, dit Robert Nurick, directeur de la branche de Moscou du centre Carnegie. Mais tous les signes montrent que Tony Blair ne veut pas de ce rôle, il se positionne plutôt comme un constructeur de ponts », ajoute-t-il, admettant que le sommet de Saint-Pétersbourg pourrait être utilisé également pour chercher un terrain d'entente avec Londres. Et, à terme, l'ONU pourrait participer à la mise en place d'un nouveau gouvernement ou à l'organisation d'élections.

Pour Sergueï Kazionnov, de l'Institut des relations internationales Imemo, « l'ONU n'a ni le prestige nécessaire ni les possibilités réelles pour administrer l'Irak ».

« Kofi Annan a décidé de ne pas risquer sa peau. Il a compris qu'il n'y aurait que des beaux discours » à Saint-Pétersbourg, conclut l'analyste.

Le reste du monde plaide la cause des Nations unies

CHARLES CÔTÉ

LES SOLDATS américains et britanniques doivent quitter au plus tôt l'Irak une fois la guerre terminée et confier la transition aux Nations unies.

C'est en gros ce que plaident la plupart des pays du monde, y compris d'autres membres influents du Conseil de sécurité, dont la Grande-Bretagne, alliée des États-Unis, ainsi que la France et la Russie.

Le gouvernement américain affirme que les Nations unies auront un rôle important à jouer, mais on sait déjà qu'il sera plus modeste que dans d'autres cas récents de transition démocratique.

Contrairement à ce qui s'est passé par exemple au Cambodge et au Timor oriental, les États-Unis se réservent l'administration de la transition.

Reléguer les Nations unies à un simple rôle d'exécutant serait mauvais pour les États-Unis, estime un spécialiste canadien des relations internationales, Andy Knight, professeur à l'Université d'Alberta.

« La chose la plus importante à faire pour les Américains, c'est d'en finir au plus vite avec les opérations militaires et quitter l'Irak. »

« La chose la plus importante à faire pour les Américains, c'est d'en finir au plus vite avec les opérations militaires et quitter l'Irak, dit-il. Cela atténuera les problèmes de légitimité et les critiques que les États-Unis pourraient subir comme force d'occupation. »

Mais les États-Unis veulent administrer eux-mêmes l'Irak conquis. L'administration Bush a déjà choisi Jay Garner, ex-général et président d'une compagnie d'armements, comme administrateur de la transition vers la démocratie.

M. Garner est un ancien conseiller du président Ronald Reagan et il est l'un des plus ardens défenseurs du controversé projet de bouclier de missiles antimissiles.

En outre, le gouvernement américain a annoncé que les crimes commis par la dictature de Saddam Hussein seraient jugés par un tribunal irakien. Les États-Unis écartent du même coup la solution de tribunal international retenue pour les crimes de génocide au Rwanda ou du régime de Slobodan Milosevic en ex-Yougoslavie.

Par ailleurs, les crimes de guerre irakiens relèveront de tribunaux militaires établis par les vainqueurs.

Sur le plan pratique, ce sont les Nations unies qui sont les mieux placées pour la reconstruction, affirme M. Knight. « Les Nations unies ont déjà un système de gestion de l'aide humanitaire, dit-il. Je ne crois pas que les marines ne soient très bons là-dedans, comme on a pu le voir à la télé. »

L'ONU nomme son responsable de la reconstruction en Irak

Tout comme les États-Unis, les Nations unies ont nommé un responsable de la reconstruction en Irak : Rafeeuddin Ahmed, diplomate onusien de carrière, d'origine pakistanaise.

« Sur le plan pratique, si on regarde ce qui s'est passé au Cambodge, les agences des Nations unies ont administré les différentes branches du gouvernement jusqu'à temps que les autorités nationales prennent la relève », rappelle M. Knight.

« Le Conseil de sécurité des Nations unies a déjà voté à l'unanimité la reprise du programme Pétrole contre nourriture, dit-il. Auparavant, il était administré par le parti Baas, le parti de Saddam, mais les Nations unies sont les mieux placées pour prendre la relève. »

M. Knight estime en outre qu'une force multinationale de maintien de la paix, les Casques bleus, pourraient prendre la relève rapidement des troupes américano-britanniques, tant pour les fonctions d'armée que de police.

Pas de justice internationale

Les citoyens torturés ou emprisonnés par les responsables politiques du parti Baas devront se fier aux tribunaux irakiens pour obtenir justice.

C'est du moins l'intention annoncée par le gouvernement américain ce matin. « Le rétablissement de la légalité doit avoir des racines irakiennes », affirmait ce matin Pierre Richard Prosper, ambassadeur américain spécialiste des crimes de guerre, cité par *Le Figaro*.

Mais juger les crimes d'un régime comme celui de Saddam sera une lourde tâche pour un système judiciaire et le projet suscite certains doutes.

« Si on remonte au milieu des années quarante-vingt, il n'y a aucun problème à faire une preuve de crimes contre l'humanité, estime Stéphane Beaulac, professeur à la faculté de droit de l'Université de Montréal. Il y a eu la répression interne, le gaz contre les Kurdes, les exécutions sommaires, la torture. »

« Mais la question se pose de savoir quelle sera l'administration irakienne qui nommera les juges, et qui seront ces juges, dit-il. Après des décennies de dictature, l'appareil judiciaire irakien est un pantin, il n'y a pas grand-chose à récupérer. Peut-être que les juges seront choisis parmi les expatriés. »



Photo Reuters ©

Bureau à domicile ?

À Bagdad, les scènes de pillage se sont multipliées aujourd'hui après la chute de la capitale irakienne. Ici, un père et son fils retournent à la maison après avoir « récupéré » du matériel de bureau dans un édifice gouvernemental.

Les États-Unis poursuivis pour usage de bombes en grappes ?

ROBERT FISK
Independent UK

LES BLESSURES sont vilaines et profondes ; des rougeurs dans le dos, sur les cuisses et dans la figure, morceaux de shrapnel laissés par des bombes à grappes, débris enfoncés de quelques centimètres dans la chair. Les salles de l'hôpital de Hilla sont la preuve que quelque chose d'illégal, contraire aux conventions, de Genève s'est produit dans les villages autour de Bagdad, la Babylone des temps anciens.

Les enfants qui se lamentent, les jeunes femmes blessées aux seins et aux jambes, les 10 patients sur lesquels les médecins ont dû pratiquer une intervention au cerveau pour en extirper des morceaux de métal, témoignent des jours et des nuits pendant lesquels les explosifs tombaient du ciel « en grappes ». Les bombes en grappes, soulignent les médecins, et les débris des attaques aériennes ont fait des ravages dans les villages près de la capitale irakienne.

Étaient-ce des appareils américains ou britanniques qui ont aspergé ces villages au moyen d'une des armes les plus meurtrières de la guerre moderne ? Les 61 morts qui sont passés dans les couloirs de l'hôpital de Hilla depuis samedi dernier ne peuvent nous le dire. Ni les survivants qui, dans de nombreux cas, se trouvaient dans leur maison lorsque les contenants blancs se sont ouverts haut dans le ciel au-dessus de leur village,

crachant des milliers de bombettes qui ont explosé dans l'air, filant à travers les fenêtres et les portes pour pénétrer dans les demeures ou rebondissant sur les toits de béton pour exploser plus tard dans les rues.

Rahed Hakem se souvient qu'il était 10 h 30, samedi dernier, lorsqu'elle a entendu, depuis l'intérieur de sa maison, « la voix des explosions ». Elle a jeté un coup d'oeil par la porte et elle a vu « le ciel cracher le feu ». Elle dit que les bombettes avaient une couleur gris-noir. Pour sa part, Mohamed Moussa décrit des grappes de « petites boîtes » qui sont tombées du ciel sur le même village et il pense qu'elles étaient de couleur argent. Elles tombaient comme de « petits pamplemousses », dit-il. « Si elles n'avaient pas déjà explosé et que vous les touchiez, dit-il, elles explosaient immédiatement. Elles explosaient dans les airs et sur le sol et nous en avons encore chez nous, qui n'ont pas explosé. »

Ainsi, quelque chose de terrible s'est produit près de Hilla, cette semaine, quelque chose d'impardonnable et de contraire aux lois internationales. On hésite à parler de droits de la personne en Irak, cette terre de torture, mais si les Américains et les Britanniques ne prennent pas garde, ils courent le risque d'être eux-mêmes condamnés pour ce qu'ils ont toujours reproché, avec raison, à l'Irak : pour des crimes de guerre.

EN BREF

Les destructions dans Bagdad seront limitées

CAMP AS-SALIYAH (Qatar) — Les forces américaines entrées dans Bagdad font tous leurs efforts pour limiter les destructions dans la capitale irakienne, a indiqué aujourd'hui un porte-parole du Commandement central américain (Centcom). « En fait, la majeure partie de Bagdad n'est pas touchée » par les dégradations dues aux combats, a estimé le général Vince Brooks lors d'une conférence de presse au Qatar. « Il n'y aura pas de scènes comme celles qui parsèment l'histoire militaire de troupes entrant dans des capitales » et ravageant tout sur leur passage, a-t-il dit. « Nous appliquons notre force militaire de façon délibérée, calculée, minimisant partout où cela est possible les effets sur les civils ou sur les infrastructures que nous ne voulons pas endommager », a-t-il ajouté.

Le général Brooks a cependant admis que des destructions étaient inévitables dans certains lieux et en cas de combats rapprochés. « Il y aura des scènes de destruction, particulièrement sur les sites du régime (irakien), des endroits où les combats ont endommagé des immeubles », a-t-il dit. Mais « tous les efforts seront faits pour limiter les destructions au maximum », a-t-il assuré. *Agence France-Presse*

LA CHUTE DE BAGDAD

Le monde arabe partagé entre crainte et espoir

ALEXANDRE SIROIS

La réaction des peuples et des régimes arabes à la chute annoncée du régime de Saddam Hussein en Irak sera profondément influencée par l'après-guerre ainsi que la teneur et l'impact des gestes des Américains et des Britanniques.

C'est du moins l'avis de plusieurs spécialistes québécois des relations internationales, dont Marie-Joëlle Zahar, du département de sciences politiques de l'Université de Montréal. Elle estime que les puissances occidentales ont « un défi de taille » à relever, notamment pour ce qui est de la reconstruction politique de l'Irak et de la résolution du conflit israélo-palestinien. « La réaction sera favorable parmi les populations » si les promesses occidentales sont tenues.

« La chute d'un régime autoritaire et la possibilité que cela corresponde à une ouverture démocratique est quelque chose qui serait accueilli avec beaucoup d'opti-



Photo, RÉMI LEMÉE, Archives La Presse ©

Sami Aoun, professeur au département de sciences politiques de l'Université de Sherbrooke.

misme dans le monde arabe », indique Mme Zahar.

Cela dit, les populations arabes sont vraisemblablement, pour l'heure, « attentives et inquiètes », souligne la politologue. L'impact dévastateur de la guerre a été constaté et certains autres pays du monde arabe ont été encore récem-

ment montrés du doigt par le gouvernement américain. La Syrie, par exemple, qui a été accusée de cacher des armes chimiques irakiennes.

La suite des choses dépendra « du doigté des Américains », pense pour sa part Sami Aoun, du département de sciences politiques

de l'Université Sherbrooke. Selon lui, il y aura de l'espoir dans le monde arabe « dans le cas où les Américains réussiraient à faire émerger en Irak un pouvoir civil qui n'est pas uniquement une marionnette ».

Car même si les pays du monde arabe ne sont pas prêts à devenir du jour au lendemain des démocraties à l'occidentale « à la Suisse », la démocratie « est une ambition légitime des peuples arabes », signale le politologue.

Il faut toutefois s'attendre à ce qu'un des réflexes premiers soit un certain antiaméricanisme. Un réflexe identitaire qui s'impose parmi ceux qui s'opposaient à l'intervention américaine en Irak, croit M. Aoun. « Est-ce que ça va donner des milliers de petits Ben Laden où est-ce qu'au contraire il va y avoir une ouverture des régimes ? demande Albert Legault, du département de sciences politiques de l'Université du Québec à Montréal. Moi je pense plutôt qu'il faut s'attendre à une forme pluralisme politique ». Ce à quoi rêve les pays arabes, fait-il remarquer.

Par ailleurs, M. Legault juge que les régimes des autres pays du

monde arabe seront soulagés par la fin de la guerre en Irak. Certains gouvernements, notamment en Jordanie et en Égypte, étaient embarrassés par les manifestations populaires à l'intérieur de leurs frontières. Les gouvernements pourront donc souffler un peu, même si l'ancien directeur de la CIA et actuel faucon proche du gouvernement de George W. Bush, James Woolsey, a récemment affirmé que le monde ne fait que commencer à trembler et que la quatrième guerre mondiale est commencée.

« Il devrait aller se rhabiller et aller se coucher. Je pense qu'il rêve en couleurs, a déclaré M. Legault au sujet des déclarations de M. Woolsey. Les États-Unis, avant de reprendre une guerre de ce genre, vont mettre beaucoup de temps à évaluer si c'était vraiment bien et si ça a vraiment réglé des problèmes. Je pense que le rôle de gendarme international pour les États-Unis ne correspond absolument pas à la volonté du citoyen américain qui aime bien manger son « MacDo » chez lui tranquille. Ce n'est pas un rôle qu'il veut assumer encore nécessairement dans l'avenir. »

Les Irakiens de Montréal heureux et soulagés

« C'est le jour que nous attendions tous »

NICOLAS BÉRUBÉ

DES LARMES de joie ont perlé sur les joues de Mahdi Ali ce matin. À la télé posée devant lui, défilaient des images qu'il n'aurait jamais cru voir de son vivant : des irakiens qui dansent dans les rues, des statues de Saddam qui basculent, des prisons qui se vident.

« J'ai mis une cassette dans mon magnétoscope et j'ai tout enregistré !, a-t-il expliqué, debout derrière le comptoir de son épicerie du centre-ville de Montréal. C'est un jour merveilleux pour notre peuple, c'est le jour que nous attendions tous. »

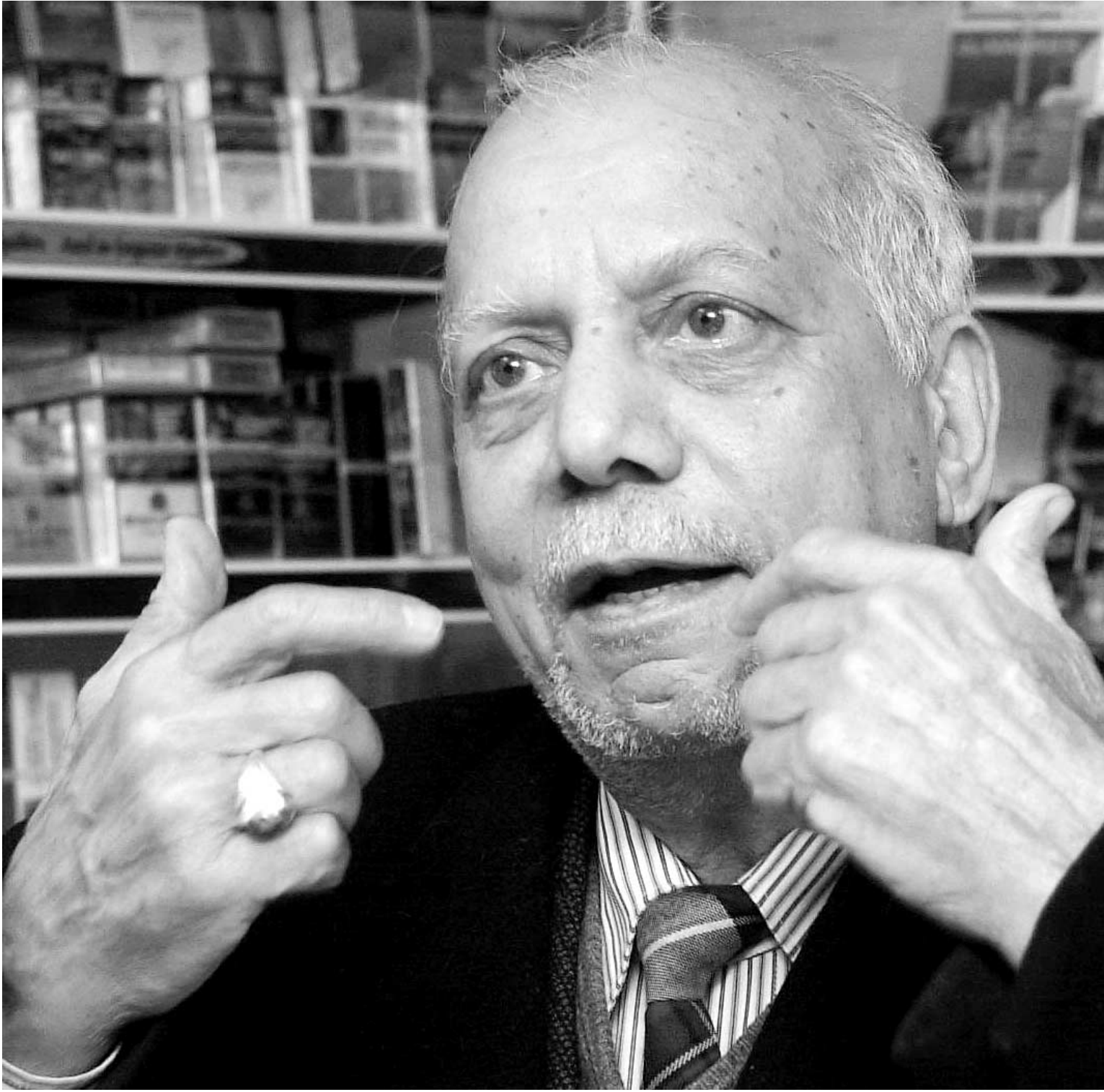
« Aujourd'hui, tous les irakiens sont heureux de voir que le régime de Saddam est tombé, a poursuivi Mahdi Ali, qui a passé près de trois ans de sa vie dans une prison de Saddam Hussein. Mais en même temps, la plupart des irakiens n'aiment pas voir leur pays envahi par une puissance étrangère. Aujourd'hui est une journée de réjouissances, mais à long terme, le peuple irakien n'acceptera pas de se faire gouverner par les Américains. »

« Mais aujourd'hui, je tiens à remercier tous ceux qui ont supporté les irakiens dans leurs moments difficiles, tous les organismes qui ont envoyé des dons et de la nourriture. Mon peuple a beaucoup souffert, et je souhaite de tout mon cœur qu'il puisse maintenant voler de ses propres ailes, à l'abri des dictateurs et des oppresseurs. »

Hendreen, un Montréalais d'origine irakienne, était lui aussi soulagé de voir en direct la chute du régime de Saddam Hussein. Ce matin, il était debout à 5 h et suivait la prise de Bagdad sur CNN et sur CBC. « Je suis heureux pour mon peuple, et pour ma famille qui habite au centre-ville de Bagdad, et qui assiste à ce moment historique. Je suis aussi inquiet. Je me demande combien de temps la paix va durer. »

Car pendant que les statues de Saddam tombaient et que ses portraits étaient réduits en lambeaux, le doute se mêlait à la joie chez les Montréalais d'origine irakienne. Saddam n'est plus là, c'est vrai, mais qui prendra sa place ? Et quand ? Et avec quelles intentions ? Des questions auxquelles personne ne peut répondre, et qui jettent un voile d'incertitude sur la fin du régime de Saddam.

« Aujourd'hui, les irakiens sont heureux d'être libérés de la dictature, mais il faut comprendre que les Américains ne sont pas perçus comme des alliés naturels, a expliqué Salah, un immigrant irakien qui habite au centre-ville de Montréal, et qui était lui aussi debout aux aurores pour suivre la chute de Bagdad sur Abu Dhabi, un poste de nouvelles des Émirats arabes unis. Quel genre de régime remplacera la dictature de Saddam ? Le pays restera-t-il longtemps sous la tutelle des Américains ? Nous avons beaucoup d'inquiétudes à l'heure actuelle, nous ne prenons rien pour acquis. »



Photo, ROBERT NADON, La Presse ©

Mahdi Ali, propriétaire de l'épicerie Al Mizan, au centre-ville de Montréal, était ému ce matin de voir la chute de Bagdad à la télévision. Âgé de 68 ans, Mahdi Ali a passé près de trois ans de sa vie dans une prison de Saddam Hussein.

Un membre canadien de la Croix-Rouge est porté disparu en Irak

FRANÇOIS CARDINAL

ALORS QUE le nombre de morts à Bagdad risquait d'augmenter, ce matin, la Croix-Rouge a annoncé la suspension de ses activités à Bagdad. D'autant plus, a-t-elle ajouté, qu'un Canadien membre de l'organisation, l'ancien maire de Moncton Vatche Arslanian, était porté disparu.

Parallèlement, le haut commissaire de l'ONU aux droits de l'homme, Sergio Vieira de Mello, a exprimé sa « profonde préoccupation » pour le nombre croissant de civils et de journalistes tués. En ce sens, il a exhorté les parties en guerre à observer leurs « obligations inéluctables ».

Avant l'assaut des dernières heures contre Bagdad, certains témoignages concordaient sur le bilan,

faisant état de plus de 2300 militaires irakiens tombés au combat et d'environ 1250 civils mortellement touchés.

Du côté américain, près d'une centaine de militaires seraient morts et une douzaine manquaient à l'appel. On déplorait également 30 victimes dans le camp britannique. Enfin, 12 journalistes seraient morts depuis le début de la guerre le 20 mars dernier.

Conséquence directe du bilan, les agences humanitaires, dont l'Organisation mondiale de la santé (OMS), ont indiqué que les hôpitaux de la capitale irakienne étaient submergés par l'afflux des blessés. Certains journalistes cités par CanWest ont affirmé que la prise de Bagdad avait fait entre 200 et 300 victimes chez les civils, dont 35 morts.

Au même moment, le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) indiquait qu'un délégué canadien est porté disparu depuis hier après-midi à Bagdad. Le CICR craint que Vatche Arslanian, 48 ans, responsable de la logistique de l'organisation en Irak, ait été grièvement blessé lorsque son véhicule et un autre du CICR ont été touchés par des tirs.

L'organisation n'était toutefois pas en mesure d'établir si les deux véhicules, portant de larges croix rouges, ont été pris dans un échange de tirs ou ont été visés directement, lors de l'incident survenu hier vers 17h30, heure locale (9h30 au Québec).

Le CICR a été mis au courant de l'incident lorsque deux autres délégués qui étaient avec M. Arslanian et qui ont pu s'échapper du convoi

ont rejoint la Croix-Rouge, où ils ont donné l'alarme.

« Les droits de l'homme et la loi humanitaire internationale ne peuvent être mis en attente », a indiqué pour sa part le haut commissaire de l'ONU aux droits de l'homme dans une déclaration publiée à Genève. Sergio Vieira de Mello a indiqué que les craintes sur le sort des civils deviennent encore plus justifiées « au moment où les combats touchent la région la plus densément peuplée, Bagdad ».

Cette déclaration a été faite tandis que les forces coalisées affirmaient que le gouvernement de Saddam Hussein ne contrôle plus la capitale de l'Irak. Pour M. Vieira de Mello, le moment était donc tout indiqué pour appeler les parties à observer une distinction entre les combattants et les civils.

« Le conflit nous rappelle une fois de plus la cruauté de la guerre et que les innocents en sont invariablement les principales victimes », a-t-il dit, ajoutant que « l'impact sur les civils est terrible à un point que les mots ne peuvent rendre ».

Lors d'une conférence de presse au Qatar, le général Vince Brooks, porte-parole du Commandement central (CentCom), s'est fait rassurant. Il a affirmé que les forces américaines entrées dans Bagdad font tous leurs efforts pour limiter le nombre de victimes.

« Nous appliquons notre force militaire de façon délibérée, calculée, limitant partout où cela est possible les effets sur les civils ou sur les infrastructures », a-t-il ajouté.

avec l'AFP et PC

LA CHUTE DE BAGDAD

| MONTRÉAL |

Les leaders musulmans frustrés et impuissants

MARIE-FRANCE LÉGER

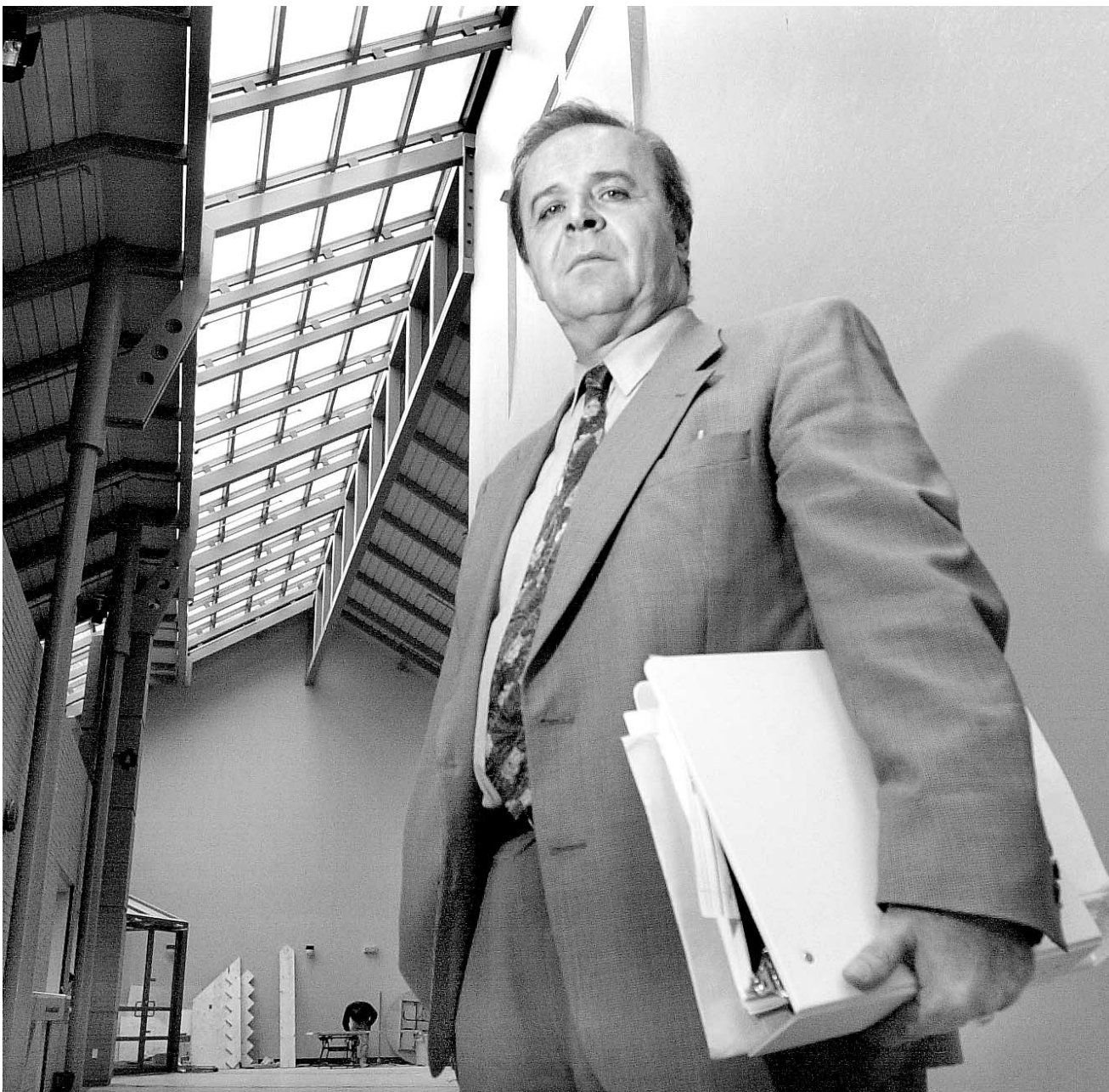
Malgré la chute probable de Bagdad, les leaders de la communauté musulmane à Montréal sont déterminés à participer à la prochaine manifestation pour la paix en Irak prévue cette fin de semaine, meilleur exutoire pour apaiser les tensions éprouvées depuis le début du conflit.

« Le sentiment général, c'est une sorte de frustration. C'est quoi l'opposition internationale ? Nous éprouvons un sentiment d'impuissance et une certaine frustration contre les gouvernements arabes existants », a expliqué hier Ahmad Chaar, directeur du Centre islamique canadien Al-Jamieh, à Dollard-des-Ormeaux.

Dès le début de l'intervention militaire en Irak, le Conseil musulman de Montréal (CMM) a lancé un appel au jeûne et à la prière en faveur des Irakiens victimes des bombardements. L'imam Salam Elmenyami, président du CMM, expliquait que, dans les prières, il demandait à Dieu de ramener la paix. « Soyez patients et intensifiez vos activités spirituelles », disait-il aux membres de la communauté afin de conserver le calme dans les rues de Montréal.

Dans les mosquées, les imams et les responsables font le point régulièrement sur les informations en provenance d'Irak. Hier, l'imam Saïd Fawez, habituellement disposé à parler, s'est refusé à commenter la chute du régime irakien. Il a plutôt parlé de paix.

« Nous voulons la paix pour le peuple irakien. Nous irons à la manifestation contre la guerre de samedi prochain », a simplement indiqué l'imam de la mosquée Al-Ummah de la rue Saint-Dominique.



Ahmad Chaar, directeur du Centre islamique canadien Al-Jamieh, à Dollard-des-Ormeaux.

Il y a quelques jours à Ottawa, l'imam Gamal Soleïman a jeté un froid en appelant au Jihad (guerre sainte) contre les Américains à l'occasion d'une émission de télévision. Il s'est par la suite excusé pu-

bliquement, peu après que le ministre de l'Immigration Denis Coderre eut annoncé son intention de faire enquête sur le statut exact de M. Solaiman en terre canadienne.

M. Chaar croit pour sa part que l'imam d'Ottawa a fait fausse route. « On est absolument contre l'agitation populaire au contraire. On essaie de calmer les gens », a-t-il précisé.

Les pacifistes sont sceptiques

CHRISTIANE DESJARDINS

TRISTES DEVANT l'horreur passée et actuelle, et extrêmement inquiets pour l'avenir. Pour les pacifistes, la seule bonne nouvelle avec l'apparente chute de Bagdad est le fait que cette guerre qu'ils jugent insensée pourrait enfin finir.

« On n'est pas bien bien convaincus que c'est fini. Est-ce que ça va dégénérer comme en Somalie ? Y aura-t-il de la résistance ? À voir les scènes de pillage, peut-on dire que ça c'est la libération ? Ça ne donne pas l'impression d'un peuple libéré », est d'avis Robert Letendre, directeur de l'organisme Développement et Paix.

Pour M. Letendre, comme pour les autres pacifistes interrogés, il n'y a pas lieu de crier victoire. La prise de Bagdad est une bataille gagnée pour les Américains, point à la ligne. Les Irakiens ont déjà beaucoup souffert et l'avenir s'annonce plus qu'incertain. « Il n'y a eu aucune dévouverte d'armes chimiques ou de destruction massive. C'est une guerre arbitraire. Le président de l'Égypte a dit que cette guerre allait créer des centaines de Ben Laden, et il pourrait bien avoir raison », ajoute M. Letendre.

Même son de cloche du côté du Collectif Échec à la guerre, qui regroupe 200 organismes à travers le Québec, et qui a organisé nombre de manifestations en opposition à la guerre en Irak, depuis novembre dernier. « Le seul soulagement, c'est que le carnage va cesser. Que les États-Unis l'emportent, c'était prévisible. L'Irak n'a pas la puissance des États-Unis. Mais comment cela va-t-il se passer maintenant ? Le droit international a été violé, on fait face à l'occupation, le crime n'est pas moins pire parce qu'il a été consommé », explique Francine Néméh, porte-parole du Collectif, qui craint que le chaos total s'installe en Irak.

« La souffrance n'est pas finie, ajoute-t-elle. La violence n'est pas finie. Ce n'est que la fin d'une bataille. Les blessés sont là, les hôpitaux sont désorganisés. Comment cela va-t-il se passer sous l'occupation ? » Selon elle, il faut examiner les recours en droit international pour que le crime ne reste pas impuni, et il faut que l'ONU prenne les choses en main. »

Les militaires surpris par l'accueil chaleureux au centre de Bagdad

Agence France-Presse

BAGDAD — Les forces américaines, arrivées aujourd'hui dans le centre de Bagdad à bord de leurs chars et transports de troupes, ont été surprises par la chaleur de l'accueil des Irakiens.

« L'accueil des Irakiens a été très chaleureux et cela a été une grande surprise pour nous. Les gens sont très gentils », a déclaré à l'AFP le sergent Daniel Attilio sur la place Ferdaous (qui signifie « paradis ») à Bagdad.

« C'est vraiment impressionnant d'être à Bagdad. Cela n'a rien à voir avec ce que nous imaginions », a ajouté l'officier, qui parlait à l'ombre d'une statue géante du président Saddam Hussein, qu'un char américain a peu après renversée dans un acte symbolique de la fin du régime irakien, qui semble désormais inéluctable.

Daniel Attilio, responsable d'une section de véhicules d'assaut amphibies qui figure parmi les colonnes de blindés entrées dans l'après-midi sur la place, a toutefois admis que la progression dans Bagdad avait été « difficile, par moments ».

À leur arrivée sur la place, les chars et blindés américains ont pris position devant l'hôtel Palestine où loge la presse internationale et sur lequel ils avaient tiré mardi, faisant deux tués et plusieurs blessés.

Des dizaines de journalistes sont sortis de l'hôtel pour parler aux soldats.

Les tourelles des chars étaient ouvertes et les soldats américains semblaient détendus et souriants même si certains d'entre eux se sont postés pour surveiller les environs.

De jeunes Irakiens agitant leurs T-shirts au-dessus de leurs têtes pour saluer les Américains marchaient sur l'avenue en direction de la place.

Des enfants portaient des fleurs pour les offrir aux militaires américains, qui posaient pour des photos.

« Je ne m'attendais pas à me trouver à Bagdad et je n'avais pas prévu un accueil si chaleureux », a déclaré pour sa part le sergent Grant Zaidz, 20 ans.



Photo AFP

Une Irakienne lève les bras pour souhaiter la bienvenue aux troupes américaines qui entrent au centre de Bagdad. Cet accueil a surpris les militaires.

« Nous n'avons pas rencontré de résistance aujourd'hui. Nous sommes entrés tranquillement », a-t-il affirmé.

Dans le hall de l'hôtel Palestine, le caporal Matt Hanson et le soldat de 1^{ère} classe Dustin Laderdorf se sont vus servir du café arabe par un employé irakien.

« Cela fait du bien, nous avons enfin atteint le bout du chemin. Aujourd'hui, nous n'avons essuyé que quelques tirs de la part de tireurs embusqués mais rien de majeur », a déclaré le caporal Hanson, 21 ans, venu d'Alexandria, en Californie.

« Nous n'avons pas vu d'ennemi

à Bagdad et nous avons entendu dire que beaucoup d'entre eux (les soldats irakiens) s'étaient rendus », a-t-il ajouté.

« Sur toute la route dans Bagdad, nous avons été encouragés par les Irakiens, qui criaient « merci » et, même parfois, « tuez Saddam », a-t-

il ajouté, refusant poliment la tasse de café amer proposée.

Bagdad avait l'air « belle », a déclaré le soldat Laderdorf.

« Je peux vous assurer que nous n'avons rien détruit de plus que notre mission ne le demandait. Tous les Irakiens ont été heureux de nous voir arriver », a-t-il assuré.

Forum

La Presse

ANDRÉ DESMARAIS > Président du conseil d'administration
GUY CREVIER > Président et éditeur
PHILIPPE CANTIN > Vice-président à l'information et éditeur adjoint
ÉRIC TROTTIER > Directeur de l'information ANDRÉ PRATTE > Éditorialiste en chef

La libération



ANDRÉ PRATTE
apratte@lapresse.ca

Bien des gens étaient sceptiques lorsque George Bush répétait que les soldats américains allaient « libérer le peuple irakien ». Pourtant, quelles images émouvantes ce matin ! Ces citoyens de Bagdad en train d'abattre à coup de masse, puis avec l'aide d'un char d'assaut américain, une gigantesque statue de Saddam Hussein ! Il s'agit bien d'une libération.

Ce peuple appauvri n'a plus peur. Des hommes, des femmes, des enfants s'attaquent sans crainte aux symboles de la dictature qui les écrasait depuis des décennies. Quoi qu'on pense des politiques de l'administration Bush, on ne peut rester insensible à ces scènes de joie, de soulagement.

Il y a, par contre, le pillage. Il y aura des règlements de compte. Cela nous rappelle qu'après la libération doivent venir le rétablissement de l'ordre, le changement de gouvernement, la reconstruction, des tâches immenses. Il ne faut pas se méprendre : aujourd'hui, des milliers d'Irakiens font la fête. Mais un immense fossé culturel et politique sépare le peuple irakien de ses libérateurs. Les Irakiens sont reconnus pour être profondément nationalistes. Ils exigeront bientôt de prendre en main leurs affaires, à leur manière. Cette exigence viendra, inévitablement, tester l'ouverture et les intérêts des États-Unis. Ce n'est pas le « Stars and Stripes » qui doit flotter à Bagdad, mais le drapeau irakien.

Aujourd'hui, de toute évidence, George Bush et son administration triomphent. Les prophètes de malheur avaient prédit un enlèvement,

une interminable guerre urbaine, des attaques chimiques et biologiques. Rien de cela ne s'est produit, bien qu'on ne puisse encore exclure la dernière éventualité.

La guerre a été meurtrière, évidemment. Des civils, des enfants ont été tués. Des milliers de militaires irakiens sont morts. Mais, sur la dégoûtante échelle des horreurs, les combats se sont passés beaucoup mieux que prévu.

Cela signifie-t-il que, contrairement à ce qu'ont dit beaucoup de gouvernants, contrairement à ce qu'ont soutenu bien des pages éditoriales, dont celle-ci, cette guerre était justifiée ? Seule l'histoire pourra nous fournir la réponse. Nous l'avons dit souvent : il ne s'agissait pas de savoir si le régime de Saddam Hussein devait être remplacé, ou si la menace terroriste doit être conjurée. Il s'agissait de déterminer si la guerre était le moyen le moins coûteux en vies humaines et le moins risqué pour le monde d'y parvenir. Nous pensions que non. Nous le pensons toujours.

À court terme, le coût de la guerre a été relativement limité. Mais à long terme, quel sera l'impact sur le monde musulman ? Tandis que les Américains gagnent la guerre, les terroristes ne gagnent-ils pas une motivation supplémentaire, et donc des recrues ? Quel sera l'impact de cette victoire sur l'état d'esprit des États-Unis, confirmés dans leur omnipotence ? Seront-ils tentés d'imposer leurs volontés au monde entier, ou assumeront-ils avec modération la mission qu'ils se sont donnée ? Ce n'est que dans les mois, sinon les années qui viennent, qu'on saura ce qu'il en est.

Il y a tout de même, dans ce régime qui s'effondre comme un château de cartes, un paradoxe. Est-ce là le terrible régime qui menaçait le monde ? Où sont les gigantesques stocks d'armes chimiques ?

Là encore, il est beaucoup trop tôt. Là encore, seule l'histoire sera en mesure de dire si vraiment il a fallu la guerre pour assurer la paix.

Prudence et humilité



MARIO ROY
mroy@lapresse.ca

Ce n'est pas terminé. C'est ce que ne doivent pas faire oublier les fascinantes images envoyées des places de Bagdad, ce matin, occupées par les chars et les troupes, mais fort calmes. Arpentées par une population soulagée de bien des choses, sans doute. La première de celles-ci étant certainement de ne pas avoir dû, dans le cadre de ce conflit, se rendre jusqu'au bout de l'horreur.

Mais s'il faut émettre des souhaits et tenter des pronostics pour l'avenir proche, le jour que nous vivons impose certainement à tous les commentateurs professionnels de la planète — et nous ne faisons pas exception — une leçon de prudence et d'humilité !

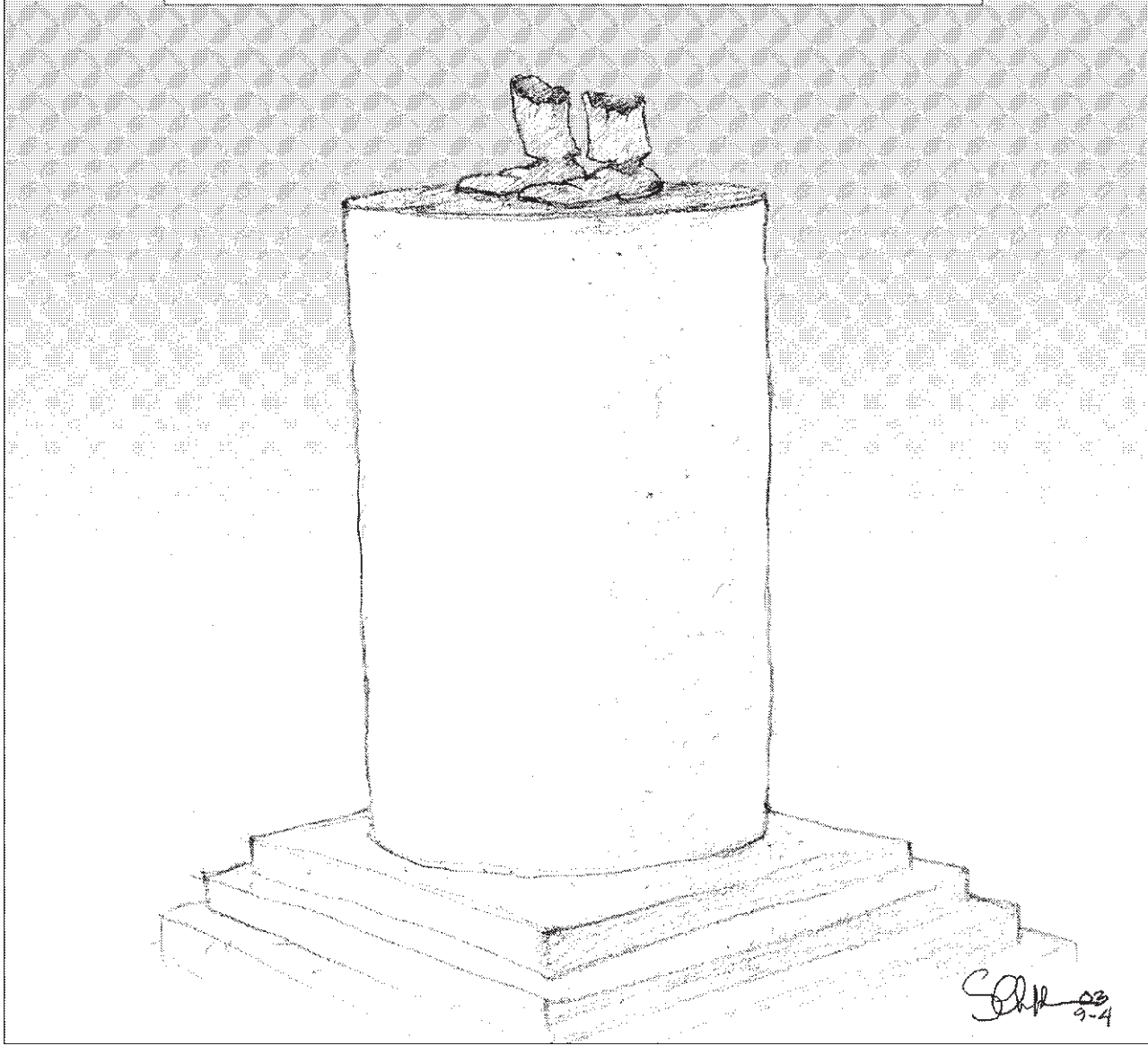
Pas fini, donc. Il y aura encore des combats et des morts.

Il faudra vider des poches de résistance et venir à bout des entêtements de potentats locaux. Cependant, à moyen terme, les offensives armées ne viendront pas surtout des « martyrs de Saddam », mais des martyrs de l'Islam. Ce sont deux choses différentes. Les seconds sont moins nombreux, moins formellement organisés. Mais beaucoup plus dangereux parce que plus déterminés et prêts à utiliser les tactiques du terrorisme.

Vingt-quatre heures avant la libération de Bagdad, on en a vu, déjà, dans les rues de la ville, de ces jeunes fous de Dieu en espadrilles et T-shirt courir à une mort certaine en attaquant des chars, un antique et inoffensif lance-roquettes soviétique à l'épaule...

Une autre tâche, et à un tout autre niveau, sera de panser les plaies

OÙ EST LE RESTE DE SADDAM?



Serge.Chapleau@lapresse.ca

Droits réservés

LA BOÎTE AUX LETTRES

La fin d'un dictateur

Vive l'Irak libre !

J'ESPÈRE QUE les mouvements pacifistes comprendront aujourd'hui que le peuple irakien était prisonnier de la peur que Saddam faisait subir à son peuple. L'anti-américanisme n'est pas une excuse pour favoriser l'esclavage de tout un peuple par un tyran. Vive l'Irak libre !

PIERRE GAGNON

La balloune se dégonfle

MAIS OÙ SONT passées ces redoutables Gardes républicains qui avaient juré fidélité à Saddam ? Comment admettre que, hier seulement, le ministre de l'Information Al-Sahhaf ait déclaré, avec les chars américains au centre de Bagdad, que les alliés « ont été refoulés, encerclés et massacrés » ? Ce n'est pas seulement de la propagande, ces gens-là mentent comme ils respirent ! J'étais plutôt défavorable à cette guerre, mais je ne suis pas mécontent de m'être trompé.

PAUL PARADIS
Montréal

Propagande socialiste

LE PEUPLE irakien sera complètement libéré dans les prochaines heures. De voir les images des Irakiens qui applaudissaient les Marines américains ce matin ne sera pas facile à subir par toute la vague anti-américaine québécoise. La propagande socialiste devra ravalier ses paroles honteuses qu'elle porte envers les Américains depuis le début de ce conflit. Espérons maintenant que notre économie ne sera pas pénalisée et que notre gouvernement démontrera publiquement son appui à nos voisins.

FRANÇOIS CHAPADOS

Pouvoir hégémonique

CETTE CHUTE rapide de l'Irak me fait très peur. Cela confirme le pouvoir hégémonique de l'empire américain. J'ai peur que cette victoire rapide donne l'impulsion au régime Bush pour continuer sa conquête des autres nations arabes. J'ai très honte d'être Nord-Américain aujourd'hui. Cette guerre est un recul dangereux pour la démocratie mondiale. Mon seul espoir est que tous les empires finissent un jour par s'écrouler... et ce jour-là je serai prêt à en assumer le prix !

SÉBASTIEN RIVARD



PHOTO REUTERS

Le dictateur déboulonné.

Le monde à l'envers

CE QUI ME dérange, c'est que la raison de cette attaque était de trouver des armes de destruction massive, ce qui n'est pas le cas jusqu'à maintenant. Qui plus est, ce sont les É.-U. qui décideront du rôle que devra jouer l'ONU par la suite. Alors que l'ONU devrait dire : vous n'avez rien trouvé donc dégagez la place. C'est comme si les criminels décidaient de la façon dont les juges devraient instruire leur procès. C'est le monde à l'envers.

NORMAND MCNICOLL

Pas aussi sauvages

À TOUS CEUX qui criaient « les Américains vont tuer des milliers d'innocentes personnes » alors combien en ont-ils tué ? À tous les amoureux et supporters de Saddam, comment se fait-il que tous les Irakiens souhaitent bienvenue aux forces anglaises et américaines... Il est peut-être temps de dire à tous les Québécois, que nos voisins les Américains ne sont pas aussi sauvages que beaucoup de journalistes français et canadiens-français ont essayé de nous faire croire.

ANDRÉ LAMARRE

Haro sur les Américains !

JE SUIS heureuse que le massacre « attendu » n'ait pas eu lieu. Je ne voulais pas que les Irakiens, déjà éprouvés par 30 ans de terreur, deviennent les « martyrs » de l'Islam. Ils n'ont pas à payer des décennies de colonialisme de l'Occident qui ont exacerbé la haine. Les États-Unis sont maintenant vus par « tout le

monde qui ne sont pas dans l'axe du bien » (Europe et Amériques) » comme le pays responsable de tous les maux. Et les États-Unis ne font rien pour contrer cette vue.

Vivement, maintenant, que les Irakiens reprennent le contrôle de leur vie politique. Cette vie doit être celle qu'ils décideront selon leurs coutumes, leur vision de la vie. Et je conçois très bien qu'elle soit différente de la mienne. Il faut en convaincre les États-Unis... et ça ils ne le feront jamais, convaincus de leur bon droit. Et que leur vue de ce qui doit être la vie est la seule bonne. Cette manière de voir à fait toutes les guerres et ça continue même au 21^e siècle.

DANIELLE BOUDREAULT
cégep de Baie-Comeau

Des rôles de soutien ?

BAGDAD LIBÉRÉE du pouvoir de Saddam et cie signifie d'abord la fin d'un régime sanguinaire. Tant mieux pour les Irakiens ! Et l'Irak étant infiniment plus développé que l'Afghanistan, on peut être optimiste quant à la réorganisation de l'État. Mais le premier message de cette victoire est autre : les Américains disent au monde arabe que les Islamistes intégristes qui appellent à la guerre sainte contre les Occidentaux doivent renoncer dès maintenant à leurs « sombres » rêves. Quant aux leaders occidentaux qui s'opposaient à la guerre, ils devront ajuster leurs politiques en aval des Américains et des Britanniques et accepter de ne tenir que des « rôles de soutien ».

ANTOINE GODBOUT

Bêtise humaine

OUI, JE ME souviens de tous ces pacifistes qui manifestaient bruyamment pour la non-intervention en Irak... La question que je leur pose maintenant : qu'avez-vous à dire aujourd'hui à tous ces Irakiens en liesse et heureux d'avoir été libérés de la tyrannie d'un dictateur sanguinaire ? Ce n'est sûrement pas grâce à vous et si ce régime avait continué par votre faute, il y aurait eu encore bien plus de morts et de souffrance avec ce dictateur. Merci à ceux qui ont donné leur vie à la libération de l'Irak. *God bless you.*

FRANCIS BERNARD

Vous voulez nous écrire ?
forum@lapresse.ca

Forum



PHOTO AP

Des résidents de Saddam City, un quartier de Bagdad, ont manifesté leur joie, hier matin.

Remarquable guerre-éclair

Tout au long des opérations, nous avons assisté à un régime de deux poids deux mesures en défaveur des forces de la coalition



GIL TROY
L'auteur est professeur d'histoire à l'Université McGill.

MAINTENANT QUE Saddam Hussein et sa dictature stalinienne ont disparu après une remarquable guerre-éclair de trois semaines, verra-t-on les opposants à la guerre changer d'avis ? Mardi, alors que Bagdad était à toutes fins utiles libérée, même le premier ministre Jean Chrétien a mobilisé ses troupes parlementaires pour annoncer l'« appui » canadien à la « mission » américaine — donnant ainsi un nouveau sens à l'expression « amis des beaux jours ».

La façon dont les prisonniers de guerre américains ont été humiliés, brutalisés et tués, et la façon dont un régime à l'agonie a traité ses propres citoyens dégradera-t-elle les critiques des États-Unis ? Les dons américains de nourriture, d'eau et de médicaments, les paiements de 50 \$ de l'armée victorieuse aux agriculteurs pour l'entreposage d'armements sur leurs terres, le déploiement de médecins pour soigner les malades, tout cela fera-t-il une différence ?

Ceux qui ont tenté d'atténuer les « vieux » crimes de Saddam — les gaz contre les Kurdes et les Iraniens, l'invasion du Koweït, les bombardements des Saoudiens et Israéliens, la torture d'Irakiens — ont-ils maintenant honte en entendant les rapports concernat les armes chimiques interdites peut-être cachées dans une école de filles, la découverte de camps d'entraînement de terroristes, la rîcine trouvée parmi des terroristes liés à Al-Qaïda dans le nord de l'Irak ?

Les anti-Américains seront-ils réduits au silence par la manière dont Saddam a conduit la guerre, avec des munitions cachées dans des hôpitaux et des mosquées par des « escadrons de la mort », des hommes déguisés en femmes pour combattre, des conscrits « recrutés » à la pointe du fusil — et une balle à la tête pour ceux qui hésitaient — ou des drapeaux blancs agités avant de tirer ?

Guerre asymétrique

Nous vivons dans une ère de guerre asymétrique. L'expression décrit habituellement la différence entre la puissance de feu massive d'une armée occidentale avec une technologie de pointe et le pouvoir limité mais incendiaire du terroriste. Les armées occidentales peuvent pulvériser une population,

et ne le font que rarement ; les terroristes peuvent tuer et effrayer mais ne peuvent conquérir un pays en dépit de leurs sinistres ambitions. La guerre en Irak aura représenté une variante sur ce thème, avec la supériorité écrasante des chars d'assaut Abrams et des bombardiers B-52 de la coalition sur les fusils AK-47 des Irakiens. Par conséquent, les forces de la coalition comptaient leurs victimes une à une, pendant que les Irakiens les comptaient par centaines.

Le conflit avait un caractère asymétrique à bien des égards. D'abord, les normes de succès n'étaient pas les mêmes. La tolérance zéro pour tout faux pas de la coalition coexistait avec des exagérations de toute résistance irakienne. Les reporters ont publicisé chaque pépin de l'avancée de la coalition, transformant une erreur de virage d'un convoi d'entretien en défaite majeure qui « avait ralenti l'élan » et présageait une défaite américaine — trois jours après le début de la guerre.

Quand un pilote américain s'est cassé la jambe, CNN en a fait une manchette de l'heure. De façon similaire, un commando suicide qui a assassiné quatre soldats américains au moment où des milliers d'Irakiens se rendaient ou mouraient a été présenté comme le début d'une vague de terrorisme qui risquait de créer un Vietnam dans le désert — deux semaines à peine après le début des combats et des pertes réduites au sein de la coalition.

Ces attentes asymétriques se sont traduites par différentes règles morales. Les alliés se sont louablement donné comme objectif de réduire le nombre de victimes civiles — souvent au prix de vies militaires. Même le Pentagone, en évoquant ces morts tragiques, a évité l'euphémisme des « dommages collatéraux ». Et pourtant, dès la première semaine, pendant le bombardement relativement chirurgical de Bagdad, quand un missile égaré a tragiquement causé la mort de civils dans un marché, Kofi Annan a commencé à sermonner sur les questions « humanitaires » — sans même évoquer l'une des violations

conscientes des règles humanitaires par les saddamistes.

Deux poids, deux mesures

D'une manière ou d'une autre, les erreurs de la coalition ont constamment piqué la conscience du monde plus que la malveillance délibérée des Irakiens. Après des décennies de tueries qui ont fait, selon certains estimés, jusqu'à un million de victimes dans son propre peuple, Saddam et ses escadrons de la mort étaient libres de tuer des Irakiens ou des militaires de la coalition au nom de la « résistance » irakienne.

De plus, au moment même où les alliés s'évertuaient à démontrer que la guerre ne visait que Saddam et son régime, pas le peuple irakien, et certainement pas l'Islam, plu-

sieurs Musulmans n'ont pas hésité à déclarer la guerre sainte contre les États-Unis — y compris un imam à Ottawa. Quand un Palestinien commet un attentat suicide dans un café de Netanya en invoquant comme motif la guerre en Irak plutôt que la guerre contre Israël, des gens se font stupidement l'écho de sa prétention d'offrir un « cadeau » au peuple irakien. Quel genre de cadeau offre-t-on quand on cible des citoyens sirotant un café dans un autre pays non combattant ?

De fait, l'actuelle association bizarre entre le conflit irakien et le conflit palestinien défie la logique, et n'est pas du tout impartiale. La coalition a attaqué l'Irak principalement en réponse à l'invasion du Koweït en 1990, à la recherche compulsive d'armements par Saddam et au nouveau calcul de vulnérabilité occidentale après le 11 septembre. Israël n'était guère en cause. Pourtant, non seulement la violence palestinienne au nom de la guerre en Irak a-t-elle été acceptée, mais on a aussi accredité la logique de Saddam Hussein, voulant qu'Israël soit une cible légitime, et la logique de Tony Blair voulant qu'après la guerre en Irak, l'administration Bush doive exercer des pressions sur Israël. Il existe de nombreuses raisons irrésistibles pour rechercher une paix durable entre Palestiniens et Israéliens. L'apaisement des Britanniques ou quelque lien fantaisiste imposé

par des fanatiques anti-occidentaux n'en font pas partie.

Stratégies de salon

Il y avait de l'asymétrie même dans chez les stratèges de salon. L'Occident était accablé de doutes au sujet de cette guerre — et à juste titre. L'autocritique et la dissidence font partie intégrante de la culture politique démocratique. Les temps difficiles appellent des choix difficiles. Même avec une victoire rapide de la coalition, aucune personne de conscience, voyant le carnage en Irak, n'a pu éviter de repenser la question d'avant-guerre — combattre ou ne pas combattre Saddam ? — et de tenter d'équilibrer les risques inhérents des deux options.

Et même en appuyant leurs troupes, les Américains pleurent les pertes des deux camps, et pressent l'armée d'éviter les victimes inutiles. Ceux qui ont cru naïvement que la guerre moderne était devenue facile ont déchanté. Et pourtant, au moment même où les forces anti-guerre craignaient que les Américains puissent acculer Saddam à utiliser les armes de destruction massive qu'il n'était pas censé avoir, les rues de Paris et Montréal, de Berkeley et Islamabad n'étaient pas remplies de gens remettant en cause ce dictateur dont le régime a exploité les manifestations contre la guerre pour rester au pouvoir et utiliser ses loyalistes comme chair à canon.

L'« asymétrie » apparaît comme un terme élégant pour désigner « deux poids deux mesures » : les démocraties occidentales doivent respecter des normes de comportements élevées au point d'être irréalistes, et sont pourtant diabolisées d'une façon disproportionnée. Cette double règle sous-entend une attitude condescendante envers les Irakiens en particulier et les Musulmans en général.

En condamnant les États occidentaux qui acceptent de combattre les mains liées contre des entités politiques qui accentuent leur immodération, nous supposons que les États occidentaux valorisent chaque vie humaine et que les Irakiens et les autres ne les valorisent pas. Les opposants de la guerre, dans leurs protestations myopes et leur indignation sélective, affirmaient-ils alors que les Musulmans et les Irakiens ne valorisent pas la vie humaine et qu'on ne pouvait attendre d'eux qu'ils respectent les règles acceptées de comportement civilisé ? Si oui, qui sont les vrais racistes ?

Les reporters ont publicisé chaque pépin de l'avancée de la coalition, transformant une erreur de virage d'un convoi d'entretien en défaite majeure qui présageait une défaite américaine.

Les défis de l'occupation



RODRIGUE TREMBLAY
L'auteur est professeur émérite à l'Université de Montréal, il a écrit l'ouvrage « Pourquoi Bush veut la guerre », publié chez les Intouchables.

LE BUT À long terme du gouvernement Bush en attaquant l'Irak, le 20 mars dernier, visait à permettre

aux États-Unis de contrôler toute la « région » du Moyen-Orient à partir de Bagdad, la capitale de l'Irak. Maintenant que Bagdad est conquise, les États-Unis pourront plus facilement influencer les autres capitales régionales de Riyad (Arabie Saoudite), Téhéran (Iran), Damas (Syrie), etc. en fonction des in-

térêts américains et de ceux des pays alliés. Le Moyen-Orient est une région cruciale pour l'approvisionnement en pétrole. En la pacifiant militairement et en la plaçant sous le parapluie d'une « Pax americana », le gouvernement Bush se trouve à faire d'une pierre deux coups : les fortes réserves pétrolières de l'Irak pourront être développées, et certains pays, tels l'Irak, la Syrie et l'Iran seront moins des menaces pour l'État d'Israël, pays dont les États-Unis se font le protecteur depuis fort longtemps.

Dans la résolution qu'il fit parvenir au Congrès en octobre dernier, le président américain demandait l'autorisation de « rétablir la paix internationale et la sécurité dans la région ». Il affirmait poursuivre un double objectif à court terme : 1) désarmer l'Irak ; 2) et renverser le régime de Saddam Hussein.

Le premier objectif était conforme au droit international, en fonction de résolutions du Conseil de sécurité des Nations unies à cet effet ; le deuxième ne l'était pas. En mars dernier, les États-Unis échouèrent même dans une ultime tentative d'obtenir une résolution explicite du Conseil de sécurité pour mettre fin au travail des inspecteurs de l'ONU en Irak et pour lancer une invasion militaire contre ce dernier pays. Il n'y avait pas 9 votes sur 15 en faveur, et au moins deux membres permanents, la Russie et la France, avaient indiqué qu'ils étaient prêts à opposer leur veto.

Occupation militaire

Par conséquent, l'opération militaire menée par les Américains au Moyen-Orient s'est faite sans un mandat explicite des Na-

tions unies. Il s'agira donc d'une occupation militaire qui n'a pas reçu, jusqu'à présent, une sanction légale internationale. D'ailleurs, l'administration Bush a repoussé jusqu'ici toutes les propositions européennes de laisser l'ONU jouer un rôle central en Irak. Les États-Unis se comportent tel qu'anticipé, c'est-à-dire qu'ils souhaitent récolter tous les bénéfices économiques et politiques recherchés en prenant militairement le contrôle de l'Irak.

L'occupation de l'Irak sera donc de même nature que celle de la Tchécoslovaquie par l'Union Soviétique, en 1968, en vertu de la « Doctrine Brejnev ». Dans le cas de l'Irak, il s'agira d'une occupation militaire selon la « Doctrine Bush », et elle sera tout autant poursuivie en violation des articles de la Charte des Nations unies.

LA CHUTE DE BAGDAD

La suite demain dans

La Presse

Une édition spéciale sur la suite des événements entourant la chute de Bagdad. Envoyés spéciaux, analystes, chroniqueurs et spécialistes commentent.

À tout moment de la journée
suivez les développements du conflit

Clavardage avec le journaliste de
La Presse Daniel Lemay qui commente
la chute de Bagdad...

demain à 12 h 30.

cyberpresse.ca

cyberpresse.ca/clavardage